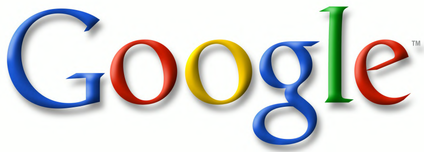
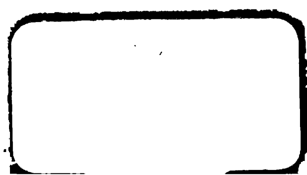




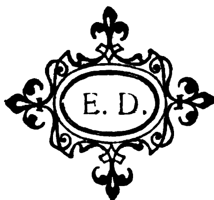


FELICIEN CHAMPSAUR

LE CERVEAU DE PARIS

ESQUISSES DE LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

(DEUXIÈME SÉRIE)



PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS
1886

LE
CERVEAU DE PARIS

DU MÊME AUTEUR :

ROMANS

DINAH SAMUEL — MISS AMÉRICA

LE CŒUR

NOUVELLES

ENTRÉE DE CLOWNS

CRITIQUE DOCUMENTAIRE

LE MASSACRE

EN PRÉPARATION

LA GOMME — LE MANDARIN

(Roman parisien)

POÉSIE

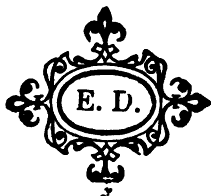
LA MORT DU SIÈCLE

FÉLICIEN CHAMPSAUR

LE
CERVEAU DE PARIS

ESQUISSES
DE LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS
1886

A

ANTONIN PÉRIVIER

CHER AMI,

Vous aviez lu les esquisses que j'ai publiées sous ce titre : *le Massacre.* « Voilà un vrai livre de critique, a écrit M. Arsène Houssaye, vivant, pittoresque, imprévu. C'est le Paris littéraire qui passe avec son air spirituel, sa moustache délurée et ses défaillances. Tout cela est si bien mis en scène, sous l'éclatante lumière, qu'on désire voir la suite de la comédie. »

J'ai eu la chance que vous pensiez comme ce maître charmeur, et vous m'avez demandé de faire une nouvelle série de ces croquis, de ces « études » au journal : *le Figaro.* Presque tous les articles qui composent ce volume ont paru là.

Il est sans doute léger le mérite de ces pages où la vie, ma jeunesse et l'actualité m'ont fait, parfois,

l'obligation de parler d'individus inférieurs, à côté d'hommes vraiment remarquables.

Mais, du moins, l'hommage que je vous fais de ces notes, à vous, curieux et chercheur, journaliste compréhensif, bien moderne, voyageur artiste, parisiennant à travers le monde, est très cordial.

FÉLICIEN CHAMPSAUR.

Paris, 1886.

LE CERVEAU DE PARIS

Maître Zola, vous en souvient-il? Jadis, un peu après le temps pénible des débuts, avant les premiers triomphes, vous avez donné, sous le patronage de Villemessant, les nouvelles du livre, comme à présent M. Prével les nouvelles de la rampe. La tentative était audacieuse ; la nôtre l'est aussi beaucoup. N'est-ce point courir l'aventure de ne pas réussir?

En créant, pour quelque temps, un genre d'articles hebdomadaires qui soit à ces « échos » d'antan de Zola ce que la « soirée parisienne » du Monsieur de l'orchestre est aux informations théâtrales, peut-être nous aurons la chance d'être imité par plusieurs autres ; et ce serait alors un excellent résultat pour les écrivains, dont on s'occuperait davantage. Oui, mais c'est téméraire un tantinet d'introduire dans la presse une rubrique neuve.

S'enquérir du livre que le public attend, soulever

les masques, indiquer les dessous du volume à scandale, faire passer sous les yeux en esquisses vivantes et rapides le monde qui écrit, peint, burine, dessine, cela sans gêner la critique future, voilà notre désir. Et c'est en tout cas d'une entreprise méritoire, alors qu'on s'inquiète tant, avec raison d'ailleurs, des comédiens qui interprètent, d'accorder enfin place au grand soleil aux artistes du pinceau, du crayon, du livre surtout, à ceux qui pensent ou en ont l'air.

*
* *

Ceux qui pensent, ceux qui rêvent, ou, pour synthétiser en une image, le cerveau de Paris, quel sujet redoutable, surtout en ce moment, époque de confusion et de renouveau, où rien n'est précis dans les idées, où les écoles, pressées les unes contre les autres, n'ont pas de but fixe et de chefs incontestés! Qu'est-ce qui va sortir de cette ébullition? La mort de Victor Hugo a montré dans ce cerveau de Paris, qui est un peu celui du monde, un effondrement, un énorme trou. Déjà le maître des maîtres survivait au romantisme; Hugo est au Panthéon; c'est fini.

Quelle influence reste? Le naturalisme?

Il est dans une période de décroissance. Zola devient, lui, ce qui d'abord semble un paradoxe, le grand lyrique. La jeune génération fera bientôt pour lui, avec moins d'émotion, comme pour Hugo;

elle saluait et passait. Peu à peu les disciples se sont écartés; ses partisans les plus forcenés d'il y a quatre ans lui reprochent d'être un poète. Germinal, *c'est une épopée en prose. M. Huysmans, styliste très précieux, d'un talent particulier dont la saveur épicée est étrange, se cantonne, dédaigneux de la foule. M. de Maupassant (Guy, parce qu'il l'est de ce chêne prodigieux, Gustave Flaubert) est arrivé à la maîtrise par ses admirables qualités de petit conteur. M. Hennique s'oublie dans le mariage. M. Céard est bibliothécaire à l'hôtel Carnavalet; on assure qu'il est aujourd'hui sous la férule de Goncourt. Zola, seul, défend le naturalisme à coups de chefs-d'œuvre; M. Paul Alexis est le bouffon trublottant de ce roi littéraire que sa suite néglige (1).*

Alors, qu'avons-nous? La pension Goncourt, celle d'Alphonse Daudet, ne fournissent que des pasticheurs. A Bruxelles, où le mouvement littéraire est assez intense, une bande de jeunes élèves, dont les produits sont souvent examinés en cours d'assises, tombe, sous prétexte de style, dans l'obscénité pittoresque, mais insupportable, dans le galimatias prétentieux. Edmond de Goncourt a

---

(1) *Tous mes remerciements. Mais pourquoi, diable, s'entêter à cette légende d'une école autour de moi, lorsque je n'ai jamais eu que des amis, que j'ai encore?*

ÉMILE ZOLA.

Mont-Dore, 25 août 1885.

seul, jusqu'à présent, le secret de sa merveilleuse forme impressionniste ; et Daudet n'a point passé aux conscrits, qui, en copiant mal sa manière délicate, lui rendent hommage, sa gentillesse méridionale, ses tournures primesautières, sa grâce toute personnelle. Ce sont d'éminents artistes; mais ils ne donnent point un mot d'ordre presque général, comme Victor Hugo durant soixante années de gloire.

*
* *

Oui, pas de règle, pas de chef acclamé, autoritaire de par la puissance de son génie; des courants intellectuels très divers. Le cerveau de Paris est découronné; nous sommes en démocratie, en art comme en politique.

Le groupe parnassien n'existe plus guère que comme souvenir. M. François Coppée n'a pas compté parmi les sereins de M. Mendès, rimeur impossible; son originalité l'a fait partir vite. A présent, ce poète séduisant, ému sans exagération, d'une note de sentiment très moderne, est de l'Institut, comme M. Sully-Prudhomme, qui, sans bruit, continue son œuvre délicieuse et profonde. M. Leconte de Lisle (c'est bien beau, mais bien ennuyeux! comme disait Mme de Longueville de Chapelain) remplacera Victor Hugo, dans son fauteuil d'académicien seulement. Pour M. de

Banville, autrefois clown de la rime, il exécute, avec une ironie subtile et un métier poussé jusqu'à la magie, des variations romantiques sur Balzac. M. Armand Silvestre compose toujours pour la joie d'un grand nombre des histoires de haut goût. Mendès, qui, jadis, chanta dans les bois sacrés, aujourd'hui y cherche des truffes, et il en trouve d'exquises. Tous ont plus ou moins arrêté la fortune, et M. Lemerre, l'éditeur qui a fait couler le Pactole au pied du Parnasse, est décoré. Seul, M. Villiers de l'Isle-Adam continue à mépriser les biens terrestres, et, ne pouvant être médiocre, il tâche d'être humble.

Et les nouveaux poètes?

De parnassiens ils deviennent déliquescents; ainsi les désigne finement M. Adoré Floupette. Ils saluent pour patrons MM. Verlaine, Mallarmé, Raimbaud, Tristan Corbière, qu'ils comprennent d'un bout à l'autre, à ce qu'ils affirment. Chez eux, la prétention des idées n'a d'égale que la bizarrerie des termes; ils associent furtivement les sensations de couleur et de son, de toucher et d'odorat, dans un amalgame très vague où la pensée s'endort et se perd.

***

Il y a mieux pourtant que ce faisandage. Si M. Rollinat, un faible succédané de Baudelaire,

semble disparaître, M. Richepin tient, à force de tintamarre cherché autour de ses aventures, et de talent aussi, la tête du quatuor errant, il y a une dizaine d'années, dans les rues de la rive gauche. Ponchon boit toujours, et son nez grossit; c'est encore son seul ouvrage. M. Maurice Bouchor, qui, à peine adolescent, fit preuve d'une verve poétique charmante et distinguée, étudie, retiré de la bataille, des traités d'algèbre, de trigonométrie, autour des étangs de Mortefontaine, et relit Shakespeare. Pourquoi la mode va-t-elle à ses camarades de jeunesse, Richepin et Bourget, pas à lui? Est-ce pour cela qu'il est misanthrope (1)?

Après les débordements du roman physiologique, on sait gré à M. Paul Bourget de ses tendances vers la psychologie. Il ne l'a point inven-

---

(1) Villers-sur-Mer, 3 septembre 1885.

Mon cher Champsaur, je vous remercie des lignes aimables que vous m'avez consacrées. Me permettez-vous de vous affirmer que je ne suis nullement misanthrope? Je trouve la vie très tolérable et j'aime l'humanité le plus que je peux. A quels signes cabalistiques avez-vous reconnu que j'étais misanthrope?

Enfin, mon cher ami, si je l'étais parce que mes amis ont du succès et moi pas, ne serais-je point le dernier des mufles? Mais je ne pense pas que telle soit votre pensée, et j'y regarde de trop près.

MAURICE BOUCHOR.

P. S. — *Le nez de Ponchon ne grossit pas, et il n'a jamais annoncé d'œuvre. Pourquoi lui reprocher de n'en point faire?*

tée, pas plus que le pessimisme; mais c'est considéré comme sa spécialité. Quoi qu'il en soit, si M. Bourget garde une certaine attitude de dandy, ses fidèles sont une jeunesse pédante, lourde, ennuyée, ennuyeuse. La Suisse et l'Allemagne ont envoyé cela, une monstruosité, dans le spirituel et gai pays gaulois. On peut dire de ces exotiques solennels, rédacteurs de revues vieillottes où le sourire est défendu, ce qu'on a écrit de Schopenhauer : « Les idées que nos auteurs français, en se jouant, laissent échapper de leurs lèvres, vite il s'en empare et les répète doctoralement. D'un de leurs mots, il fait un traité. Mais ce mot, il ne le cite pas toujours. » M. Ribot l'a relevé, quelques lignes alertes de Chamfort renferment cette dissertation vantée, épaisse bouillie germanique : Métaphysique de l'amour.

Ce sont là les jeunes. Et les anciens? Dumas fils s'assoupit. A quand, au moins, une brochure? MM. Émile Augier, Ludovic Halévy, se reposent sur leur glorieuse moisson. MM. Sardou et Meilhac marchent toujours en avant, comme M. Octave Feuillet, un maître trop dédaigné des nouveaux venus. Ils oublient ou ignorent ce livre parfait : Monsieur de Camors. *Au théâtre, M. Ohnet triomphe, plus encore qu'en librairie, en étant à la portée de toutes les intelligences, tandis que M. Henry Becque, un audacieux, est applaudi seulement par les artistes; tout le contraire de l'autre. Labiche cultive ses vignes. Quel comique*

va venir? Abraham Dreyfus est joyeux; mais il rit si court!

Si on passe en revue le bataillon des femmes qui écrivent, on n'y voit pas une George Sand, ni même Mme de Girardin. Gyp pourtant, lorsqu'elle ne s'acharne pas sur un méchant roman, a beaucoup d'esprit, une piquante allure. Ce serait de la très jolie modernité, avec un peu plus d'art; les femmes n'en ont guère la notion.

***

La tâche est difficile de montrer dans l'intimité ce peuple si curieux, si varié; de conduire le lecteur dans les cénacles, les cercles extravagants, comme dans le cabinet de travail des maîtres écrivains ou seulement des écrivains célèbres, sur la terrasse du café de Madrid, du café Américain, sur celle de Tortoni, puis dans l'officine des éditeurs; de traverser les cabarets de Montmartre; de visiter le « grenier » d'Edmond de Goncourt, les sociétés littéraires, les salons, ceux où on cause et ceux où on pose; d'expliquer les intrigues académiques; d'aller partout, à l'Institut, à la Sorbonne, dans les ateliers; de noter les anecdotes, les idées; de marquer les faits, d'en rechercher les raisons, enfin de laisser, si possible, dans ces croquis, dans ces escarmouches, avec le détail qui amuse, le

document caractéristique, la trace, à une époque, de l'ondoiement de l'esprit français.

L'heure est intéressante.

Nous sommes dans une période de transition. Un des jeunes (1), dernièrement, exprimait cette opinion : « Nous croyons entrevoir une forme d'art, qui ne sera pas le roman, ni la nouvelle, ni la méditation de Lamartine, de Hugo et des autres ; nous goûtons, à l'égal des plus hauts poètes, les grands métaphysiciens ; nous préférons MM. Taine et Renan à M. Zola. » Ils aiment aussi la littérature russe, Tolstoï, Dostoievsky. De quoi est-ce l'indice, cette soudaine attirance vers les livres slaves, simples et sincères, sans rhétorique apparente, où se reflète l'âme tourmentée d'une fin de siècle?

---

(1) Charmes (Vosges), 23 août 1885.

Je vous remercie d'avoir remarqué que j'entrevois quelque chose. Franchement, je n'étais pas très à l'aise pour l'affirmer, ayant jusqu'à cette heure un peu négligé de le prouver. Puisque j'ai tant hasardé que d'indiquer les espoirs de mes amis et les miens, j'eus volontiers accepté, de toutes les lettres de mon nom, cette légère responsabilité. Mais croyez que vous m'avez fait gros plaisir.

C'est une bien curieuse tentative que vous avez le bonheur d'oser là. Je ne doute pas du succès, et ce sera un gros succès. Vous serez jalousé des goujats. Des sots seront mortifiés, ce qui est louable. Vous avez des épithètes accrochées aux noms! de vrais baptêmes !

Veuillez recevoir, avec mon cordial remerciement, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

MAURICE BARRÈS.

Pour voyager à travers les quartiers de la ville, parmi la foule des gens de lettres et des peintres, inquiète, incertaine, que n'oriente aucun génie, pas d'autre plan que la vie même. Lorsque quelqu'un sortira du rang par son mérite ou par l'actualité, un portrait familier le présentera. Enfin, si ce programme n'est pas déjà trop vaste et irréalisable, pour que ce soit ici un écho de tous les coins du cerveau de Paris, peut-être conviendrait-il de parler, de très loin en très loin, des impuissants, des crotte-menu, des « esprits sans mains », disait Veuillot. Oh! les poèmes déclamés, la nuit! les romans, les tableaux rêvés, qui jamais ne s'achèvent! Sans doute; mais, comme la ligne droite qui passe sous le nez de M. Joseph Prud'homme, l'art n'a ni commencement ni fin.

LA CHANSON PARISIENNE

Les soirs d'été, quand un orage n'inonde pas la ville, un tas de gens s'en vont, aux Champs-Élysées, chercher un peu de fraîcheur dans l'air lourd, sous les feuillages immobiles, endormis, piqués d'une floraison de lumières épanouies en trèfle; vus de loin, les tuyaux de gaz, garnis de globes laiteux, s'allongent, au milieu de la verdure, comme des branches.

A l'appel raccrocheur des trompes de chasse, autour d'une scène garnie de glaces et de filles, près d'un orchestre où dominent les cuivres, une foule décadente accourt, des gommeux, des bookmakers, des horizontales, des artistes. Alors commence un spectacle burlesque, attristant ou charmeur, un défilé d'équilibristes, de jongleurs, de femmes callipyges en maillot, aux bras maigres gantés jusqu'à l'épaule, de clowns macabres, de danseurs fantasques, presque aussi agiles que des singes.

Et ce sont des vociférations, des applaudissements, des huées, une expansion joviale, étourdissante, de la bêtise humaine. Grivoiseries, et pire encore, couplets patriotiques, énervantes scies parisiennes se succèdent au milieu d'un pareil triomphe. Dans l'ombre, au dehors de l'enceinte paradisiaque (tandis que, derrière, scintille l'incessant va-et-vient des fiacres emportant les

idylles du soir), le peuple, grisé par cette atmosphère de volupté, d'ineptie, écoute avidement.

*
* *

Cette année, il n'y a pas de refrain idiot à la mode. Comment vont faire les auteurs de revues, cet hiver ? Ils seront obligés d'inventer, ce qui ne s'est pas beaucoup vu. Pourtant, depuis la guerre, on n'a pas chômé de refrains caractéristiques.

Nous avons eu d'abord la note du chauvinisme attendri; ça été la belle époque d'Amiati. Svelte, dans sa robe de deuil, évoquant par son regard le passé sanglant et humilié, ses cheveux tragiquement défaits, elle a célébré avec âme les héros de nos désastres. Il vous souvient de ces complaintes : *les Cuirassiers de Reischoffen*, *le Porteur de Dépêches*, *le Chien du Sergent*.

Peu à peu, les souvenirs s'effacent, on s'en tient à la simple romance. Après avoir pleurniché « sur l'hirondelle partie », le public fait un joli succès à une rengaine naïve, traversée d'un souffle d'avril :

Tout le long, le long du ruisseau,
Lucas marchait auprès de Rose.
Le papillon baisait la rose...

Un Parisien gouailleur (est-ce un boulevardier ou bien un gavroche?) eut bientôt tourné la chose en blague. Les perroquets du monde entier répétèrent :

Nous faisions de la poésie,
Anastasie,
Anastasie et moi !

Puis en 1876, ce fut la fin des sentimentalités. Un

homme de génie, M. Émile Carré, en collaboration avec un autre, Victor Robillard, devina, inventa, créa la chanson typique, la rimaillerie hurlante, le défi au bon sens, l'idiotie suprême, merveilleuse, colossale, déroutante, depuis imitée jusqu'à l'écœurement :

> Voyez ce beau garçon-là,
> C'est l'amant d'Amanda!

N'est-ce pas très drôle l'engouement pour une telle sottise? Elle a volé sur les lèvres des Gommes, échappée de celles Libert, ce cabotin au visage flasque, prototype imcomparable des jeunes idiots et des vieilles ganaches, saltimbanque fatigué, épuisé, énervé, comme le siècle. On dirait qu'il va expirer avant le refrain.

Ce genre a duré longtemps ; il s'est transformé un peu toutefois, de Libert gâteux à Paulus épileptique et artiste. Un des auteurs favoris de cet agité, c'est M. Bruant, qui, dans un cabaret du boulevard extérieur, chante ses poèmes :

> Son haleine, comme sa peau,
> A des senteurs de fruit nouveau.
> Quand on aspire entre ses dents,
> On croit respirer du printemps!

Ou bien, il entonne, dans une nouvelle manière, un « los » pour une autre amie :

> Elle avait encor toutes ses dents.
> Son p'tit nez ous qu'y pleuvait d'dans,
> Était rond comme eun' croquignolle,
> A Batignolles.

O chanson amoureuse de Quesne de Béthune, de Thibaut de Champagne, de Charles d'Anjou, chanson gracieuse et attendrie des troubadours, chanson guerrière de Bertrand de Born, chanson piquante de Marot, chanson

maligne attaquant les ligueurs, chanson galante, délicate, spirituelle, de Gresset, de Parny, de Boufflers, hymne national, ***Marseillaise,*** trouvailles des anonymes, ronde mignarde de Fabre d'Eglantine (*Il pleut, bergère!*), ô chanson de Désaugiers, Béranger, de Pierre Dupont, de Gustave Mathieu, Nadaud, duègne qui chevrotte, as-tu fini?

Aujourd'hui nous célébrons la belle « au p'tit nez ous qu'y pleut d'dans ».

*
* *

On ignore en général les noms des fabricants de ces étranges compositions. Les plus illustres, joliment inconnus néanmoins, sont Milher et Numès, deux très intelligents comédiens, Blondelet, Villemer, Delormel, Péricaud, Jouy, qui a fait : *Derrière l'omnibus*. En effet, il court toujours après le coche. Les uns trouvent les titres et les collectionnent, les autres développent le sujet; ce sont les couplettistes; les premiers sont les hommes à idées. Un troisième ou un quatrième, qui est parfois le chanteur, compose la musique. Quelle musique!

Tyrtées du bock, Shakespeares de beuglants, ils sont universels; ils traitent tout, l'amour, la tendresse, la dysenterie, le sublime, le patriotisme et les belles-mères. Ce sont, blague à part, les seuls lyriques populaires.

Pourquoi les plaisanter? Autant chercher une explication.

Oui, ce sont des grands hommes, très simples d'ailleurs. Un des plus remarquables, M. Gabillaud, habite, 10, passage du Marché, dans le faubourg Saint-Denis, au milieu du peuple dont il est, un logement tout modeste. Il y a des fleurs à la fenêtre, des petits pois, et, dans

une cage, deux canaris. En surveillant la cuisine, sa femme met les chansons en ordre, elle coud les brochures. Pourtant ce Gabillaud est l'auteur d'une série de chefs-d'œuvre, dans leur genre : *Ah! qu'il est bien! Ces veinards de Bidards; Le voilà, Nicolas! Tiens! voilà Mathieu! Tant mieux pour elle! Tant pis pour lui! Il n'a pas de parapluie! Le p'tit Bleu.*

Eh! ce n'est pas si bête de fournir tous les ans un refrain colporté dans tous les pays de la terre, si bien qu'il n'y a plus de couleur locale. Ainsi on est au bord de la mer, au crépuscule; des pêcheurs passent en chantant. C'est sans doute un refrain pittoresque, naïf, empreint de la poésie de l'heure, de l'Océan qui gronde?

Non, les vagues mugissantes font la base à ce chœur familier :

Vous n'avez pas vu Coço?

Pourquoi cela est-il compris et redit partout?

D'abord, M. Gabillaud et ses confrères expriment des lieux communs; chacun de leurs succès est la traduction d'une phrase très vulgaire, déjà entendue des milliers de fois. « Il n'a pas de parapluie! » murmurent ou pensent avec un sourire moqueur ceux qui sont à l'abri, les jours d'averse, voyant un monsieur tout trempé, courir, le dos en boule. C'est une interprétation moderne et très fréquente, presque involontaire, de ce sentiment égoïste, marqué par le poète latin : « Du rivage il fait bon regarder la tempête. »

Ensuite, il y a certainement dans le langage ordinaire une musique qu'on pourrait noter. Deux ouvriers se rencontrent et s'écrient : « Tiens! voilà Mathieu! comment vas-tu, ma vieille? » Exhaussez l'intonation, l'air est trouvé.

Il ne devient pas populaire, il l'est d'avance.

*
* *

Quant aux interprètes de ces chansons, que plus justement on pourrait appeler « des scies », ils compo sent un monde très bizarre, encore plus prétentieux que celui des comédiens. Le foyer de l'Eldorado est bien plus sérieux, *respectable,* que celui du Théâtre-Français; il en est imposant. C'est un salon de petits bourgeois, sans la liberté d'allures des esprits distingués qui, sachant les nuances, les finesses, effleurent tout lestement. Affectionné du bon gros public qui rit à gorge déployée ou pleure dans les soucoupes, l'Eldorado, c'est l'Opéra de la chanson française. Là, quand M. Renard, l'aimable et intelligent directeur, découvre un sujet, il l'adopte, il le pensionne, l'entoure de professeurs; et, peut-être, cet artiste, sorti de l'atelier ou du magasin, ayant débuté sans doute dans un bouis-bouis populaire, aura son nom écrit en lettres d'or dans la salle, à côté de ceux de Darcier, Judic, Théo, Mily-Meyer, Planquette, Burani, de J.-B. Clément, celui qui a écrit : *le Temps des Cerises.* Un membre de la Commune, cet amoureux du printemps.

Un véritable poète aussi, d'un talent peu habile, peu quintessencié, mais d'un génie plein de trous, qui vibre et qui émeut.

Pour le prouver, deux vers suffisent :

J'ai, depuis ce jour, versé tant de larmes
Que c'est par les yeux qu'est sorti mon cœur.

Thérésa affectionne l'œuvre de cet artiste, Thérésa, tour à tour triviale et sublime, d'une extraordinaire justesse de sentiment, Thérésa, dont les bras superbes

ont, à son gré, la gaieté gauloise ou la vigueur tribunitienne. Quand elle veut, elle étreint les cœurs, par son accent, son geste, sa physionomie; elle vous empoigne ; cela ne se discute pas. M. Got, un matin, au Conservatoire, a eu un magnifique mouvement. Tout à coup, traversé d'une de ces émotions que ressentent les seuls artistes, il a interrompu son cours : « Au fait, allez voir ma camarade d'en face... C'est la meilleure leçon que je vous puisse donner. »

A l'Alcazar d'hiver, les six premiers mois après la rentrée de Thérésa, il y a eu un autre public qu'à l'Eldorado, public plus difficile et même blasé qu'amusent les décadentes modernités. Là, pour admirer Thérésa, diva de la chope, Paulus, gymnaste chanteur, coqueluche de ses contemporains, pour voir une troupe de jolies et drôlichonnes filles, vinrent (mais cela ne dura guère, et le beuglant est aujourd'hui désert) une élite d'artistes et la gomme mondaine.

*
* *

Le personnel des cafés-concerts, car ils pullulent, est innombrable. Comment citer tous ceux qui ont un genre? Après le premier, Paulus, représentant parfait d'une génération patraque et désorientée, synthèse étourdissante de la névrose qui secoue ce vieux siècle, ce sont Perrin, un gros homme à l'air de Roger Bontemps, qui parfois s'élève de la charge jusqu'à la bonne comédie; Bourgès, représentant remarquable des pochards; Plessis, Fusier, imitateurs merveilleux; Mlle Duparc, boulotte agaçante, billon de Judic, l'étoile en train de disparaître; Mme Élise Faure, à la voix de stentor, Mlle Tusini, une toute gentille divette; Mlle Gilberte, chanteuse mignarde, avec un tas de fossettes; Mlle Mar-

thy, très amusante en travesti ; Mlle Violette, d'une gaieté folle comme ses jambes, *et cætera,* sans oublier Challier, le bossu tyrolien. Il faut en passer, et des pires.

D'aucuns ont un commerce qu'ils pratiquent dans la journée, comme Mousseau fut marchand de fleurs et M. Baron cabaretier. Beaucoup, parmi ceux qui chantent aux Ambassadeurs, à l'Alcazar d'Été, à l'Horloge, le dimanche, à cause des représentations de l'après-midi et du soir, dînent chez les petits marchands de vins avoisinant les Champs-Élysées. Et pourtant, la plupart gagnent 1,000 ou 1,500 francs par mois. Assister, en observateur inconnu, à un de ces repas, regarder de près la plupart de ces femmes, écouter les théories artistiques de ces messieurs, c'est un de ces spectacles charmants pour un philosophe de belle humeur.

Tous ont une vanité inouïe. Ils ont raison, car ils tiennent le succès, depuis Rambaud de la Vacherie, dont les refrains plurent si fort à un comte de Toulouse, qu'il fut emmené à la Croisade, fait chevalier, puis nommé gouverneur de Salonique, prise sur les infidèles, jusqu'à M. Paulus, un aliéné très personnel, clown brûleur de planches, qui, tapant sur les nerfs, chante, mime, saute, gambade et cabriole dans une auréole babahissante.

LA JEUNESSE OU L'ON S'ENNUIE

La librairie est dans le marasme, car, en ce moment, tout est à la politique. Pas de livres nouveaux; il faut attendre que les élections soient terminées. Même un chef-d'œuvre passerait inaperçu. Les candidats à la députation abondent dans les départements; ils se sont abattus sur la province comme une nuée de sauterelles. C'est le jouet du peuple, son amusement; on doit se résigner et laisser passer. Que de médiocres!

Hélas! la médiocratie, voilà le régime en France depuis pas mal d'années. Gambetta seul a fait exception; homme d'État, ce fut un artiste aussi, et bien dans le tempérament gaulois. Jadis on menait avec esprit et gaieté la politique et la guerre comme l'amour; aujourd'hui c'est fini. Il n'y a plus de belle humeur. Quelqu'un a retenu cette parole de Léon à ses disciples: « Soyez imbéciles tant qu'il vous plaira; seulement ne riez jamais. » Ah! ils ont suivi le conseil du maître.

Ce goût de pontifier qui semble aujourd'hui de mode en littérature vient-il de la politique? Ou le colosse allemand, espèce de brute qui, de temps en temps, éprouve, fier du droit du plus fort, le besoin d'allonger une jambe bottée et puante sur les genoux de ses voisins, nous a-t-il tellement conquis que non seulement il nous

ait pris une part du territoire, mais encore qu'il ait, pour ainsi dire, transformé l'âme française?

Balzac, Dumas, Hugo, Musset, Michelet, tant d'autres, chantèrent la vie; et leur œuvre est toujours vivante. A présent, il ne s'agit plus que de pessimisme. Sur le boulevard, les journalistes, les romanciers s'abordent par cette salutation : « Frères, il faut mourir ! » Le pessimisme devient une pose, un moyen de réclame. Il n'y a que lui ! Il n'y a que lui ! Et les ennuyeux qui prônent la théorie de l'ennui sont des jeunes gens !

Quelques-uns, au reste, sont étrangers.

Wagner pour eux est le grand artiste, le premier poète et le premier musicien du monde; Schopenhauer, le grand philosophe. J'ai entendu un de ces vieillards de trente ans déclarer qu'il préférait Berlin à Paris. Comme je lui demandai pour quel motif il n'était pas resté dans la capitale de ses rêves, il ne répondit pas très franchement. Son opinion s'est trahie entre les mots. En Prusse, les cerveaux sont sérieux et profonds, l'idée est de forme lourde et par conséquent a du poids; en France, on est léger, superficiel.

Oui, mais de Paris les renommées s'envolent sur l'univers. C'est pourquoi ils ont quitté leurs montagnes suisses pour les bords de la Seine et non de la Sprée; c'est pourquoi, comme l'exigerait leur façon de penser, ils n'écrivent pas en allemand.

*
* *

Le groupe des pessimistes a organisé, cet été, dans ses revues pédantes et prétentieuses, un succès au meilleur livre (et ce n'est pas beaucoup dire) de l'un d'eux, M. Édouard Rod, rédacteur en chef d'une publication mensuelle : *Revue contemporaine*. Ce roman, plus indi-

geste et moins clair qu'un traité d'algèbre ou de chimie, s'appelle : *la Course à la Mort.*

La critique de la bande a écrit que « cette œuvre est l'indice, à l'heure actuelle, de l'état d'esprit d'une partie des jeunes gens, de leurs vœux artistiques et du but auquel ils vont ». A la mort, c'est entendu, nous y allons tous ; mais ce n'est pas une découverte. Du poncif, qui nous délivrera, seigneur? M. Édouard Rod est suisse ; son apologiste l'est encore davantage, M. Hennequin, « dont les rigoureuses études sur Zola et sur Hugo, a déclaré un troisième, expriment définitivement l'opinion des nouveaux venus. » Étonnants de fatuité ! ils prétendent représenter à eux seuls notre génération, tandis qu'un à un les vieux maîtres qui aimaient le soleil, en le regrettant, se couchent dans la tombe.

Pourquoi M. Rod est-il pessimiste ? Pourquoi la société est-elle mauvaise ? Pourquoi donc rien ne vaut-il il la peine de lutter, de vivre? L'auteur a eu de grands chagrins, si vous saviez ; il a eu les plus hautes ambitions pour son pays, pour l'humanité ; il a composé, comme Homère, des poèmes éternellement admirables, et il a été obligé de mendier sur les routes ; il a proclamé que la terre tourne, et il a été emprisonné ; il a inventé un système pratique de communications interstellaires, et des financiers lui ont volé ses plans et ont pris brevet à sa place ! — Non, il a souffert des douleurs plus épouvantables ; il a des raisons bien plus graves de maudire les hommes.

S'il en veut au monde entier, c'est parce qu'il n'a pas osé déclarer sa passion à Cécile. « Nous cherchâmes à nous rapprocher comme si nous avions mille choses à nous dire, mais quoique aucun importun ne nous gênât, nous n'échangions que des phrases banales. » Il s'en retourne chez lui, navré, et en chemin, il songe à se noyer ; toutefois il se contente de généraliser, de se

plaindre « de tout ce qui nous entoure » et de citer saint Augustin. Pauvre petit !

Cécile faisant la cruelle, M. Rod se console dans une taverne où sert une fille dont il voit toujours, à ce qu'il avoue, « la figure fade, les cheveux pâles, le sourire stéréotypé. » Il envie les autres étudiants qui la lutinent sans poser leur cigare, sans interrompre leur partie de cartes ou de dominos. « Moi, dans mon coin, j'ai les mains froides, la tête en feu, je suis timide. » M. Rod ne s'épargne aucun ridicule. Le tableau est complet : « Quand j'essaye gauchement de lui tirer les doigts en payant ma bière, elle ne s'en aperçoit pas et regarde d'un autre côté, ou elle retire brusquement sa main, et je rougis de honte. Je reste très tard à la taverne, devant mon bock, que je ne vide pas pour éviter qu'on le remplace, en méditant des résolutions hardies. Je ne les exécute pas. » Quel idiot ! C'est à se tordre de rire.

Telles sont les sources du pessimisme d'Édouard. Parce qu'il reste niais devant une servante de brasserie dont il est ardemment épris, parce qu'il est moins déluré qu'un lycéen, il s'érige, dehors, en maître de philosophie. Et il a des disciples ! Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Impuissants en amour, ils le sont en art et en tout ; régents de collège émancipés, ils disent les moindres choses toujours comme du haut d'une chaire ; ils sont incapables de rien enfanter (1). Un jour, Vallès, qui avait le mot rude et imagé, rencontrant le Rod en question :

— Comment va votre descente de matrice?

(1) J'ai plaisir à déclarer que dans cette étude il n'y a rien où soit l'intention de toucher à la personne de M. Édouard Rod, un excellent garçon, très aimable, dont je déteste seulement les idées, qui, d'ailleurs, ne sont pas de lui.

*
* *

Et pourtant il est, certes, un des plus remarquables parmi ces fantoches lugubres; il sait suffisamment, et, à ce qu'assurent ses amis, il a plus de valeur que ses livres. Ayant étudié la philologie à Berne et à Berlin, reçu licencié, après une thèse sur le « développement du mythe d'Eschyle dans l'histoire de la littérature », il a rapporté d'Allemagne, le misérable! l'amour de la philosophie de Schopenhauer. Enfin, établi à Paris depuis quelques années, il y a publié sans bruit plusieurs livres « idéalistes »; c'est le qualificatif que lui-même m'a réclamé, dans une lettre assez typique comme pédantisme :

« Un premier point sur lequel tous les écrivains de quelque valeur sont aujourd'hui d'accord, c'est que le roman doit reposer sur l'observation. Les différences n'existent guère que sur la manière de se servir de cet instrument reconnu indispensable. Les uns l'emploient directement, transportant autant que possible dans leurs livres ce qu'ils ont vu. C'est le procédé de Balzac. Les autres s'en servent indirectement : je veux dire par là que l'observation leur fournit des types, des patrons qu'ils ne transportent pas de pied en cap dans la littérature, mais sur le modèle desquels ils construisent leurs personnages : Stendhal et les psychologues allemands.

« Les premiers rappellent ces grands peintres dont les moindres lignes sont strictement copiées, même quand l'ampleur de leur génie les élève bien au-dessus du méticuleux. Les seconds ressemblent à ces autres grands peintres qui possèdent, comme dit Beaudelaire, la « mémoire des formes » et créent un monde nou-

veau « avec des matériaux amassés et disposés suivant des règles dont on ne peut trouver l'origine que dans le plus profond de l'âme » : matériaux que fournit évidemment l'observation générale...

« Les deux méthodes correspondent aux théories du réalisme et de l'idéalisme, si l'on prend ces mots dans leur acception philosophique et non pas dans leur acception courante... Par écrivains idéalistes on doit entendre ceux qui s'intéressent plus au domaine intellectuel qu'au domaine matériel, et font travailler leur esprit sur l'ensemble de documents par eux réunis de façon à en tirer autre chose qu'un simple tableau de la vie, de façon à expliquer ce qu'ils dépeignent... Il va sans dire que les deux méthodes sont aussi bonnes l'une que l'autre; choisir entre les deux, c'est une simple affaire de tempérament. Je suis poussé vers la seconde par un irrésistible besoin mathématique de logique et par un besoin musical d'harmonie qu'il y a dans mon esprit. »

La citation est sans doute un peu longue; mais c'est un échantillon inédit, un des plus amusants! des plus simples! des plus alertes! de la prose de M. Rod. En somme, ce jugement de l'écrivain idéaliste est exact, à part quelques détails. (Par exemple Balzac n'était pas un collectionneur absolu de documents humains; il a travaillé plutôt d'instinct; son génie lui faisait deviner la vérité.) Le défaut, c'est que, dans la pratique, M. Rod ignore la société, qu'il s'y conduit en maladroit, comme on l'a vu plus haut, même dans les circonstances les plus mesquines et les milieux les plus vulgaires. Il ne peut dépeindre ce qu'il n'a pas vu, expliquer enfin la vie, car il ne la connaît pas et elle l'épouvante. M. Rod a un peu lu, beaucoup retenu; c'est tout son talent. Mais qu'a-t-il besoin de courir à la mort?

Il existe si peu!

*
* *

Toutefois j'y insiste. C'est un des plus intelligents d'entre ces lamentables jeunes; c'est pourquoi, d'ailleurs, dans cette étude sur des vieillards précoces, ânes bâtés qui se croient porteurs de reliques, je le donne comme leur représentant, un de leurs meilleurs spécimens. Mais le reste, la séquelle? Ça ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Ils sont inénarrables, indescriptibles. Leur bêtise est épaisse plus qu'on ne saurait l'imaginer, si on ne les connaît pas; impossible d'aller au fond; celui qui s'aventure et se prête à leur crétinisme pour le leur faire développer, rencontre toujours de nouvelles couches. Ils donnent une idée de l'infini.

Redingotés, boutonnés jusqu'au cou, après s'être amusés, énervés, dans la solitude de leur chambre (car ils craignent les femmes, ces juges charmants devant lesquels ils se sentent grotesques), ils entrent dans les bureaux de leurs petits journaux, de leurs petites revues, le visage fatigué, exsangue, couleur de moule; et, pour corriger les épreuves de leurs articles ou de leurs poésies, ils revêtent l'étole et la chasuble.

Le soir, ils se réunissent pour disserter, pour pontifier, s'admirer les uns les autres, et, vers neuf heures, prendre le thé. Ils sont camarades, ils sont jeunes, et, dans la conversation, ils emploient, entre eux, des formules de ce genre : « Comme le disait tantôt, avec beaucoup de justesse et d'autorité, M. Brockhaus..... » Ou bien : « Contrairement à l'opinion de notre éminent ami M. Schmidt... » Monsieur, ils ne l'oublient jamais; ils en ont plein la bouche; ils parlent posément, avec une gravité d'un comique extraordinaire; les mots dé-

filent, toujours très convenables, très dignes, avec une sorte de respect pour la pensée qu'ils pourraient exprimer.

Dans ce milieu somnolent s'égara, une fois, une de ces femmes spirituelles et ravissantes, qui font oublier à force de grâce qu'elles ne sont plus très jeunes. Ce fut un spectacle délicieux, quand elle prit à partie un directeur de revue, aux airs de grand lama, ne cherchant à plaire ni par sa personne, ni par sa parole; les cheveux du jeune homme flottaient sur un collet crasseux et cachant un peu ses humeurs froides dont l'écoulement semble toujours en harmonie avec la lenteur monotone de son discours.

Elle dit au long dadais, jaune clair comme un kyste :

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de m'expliquer les vers que vous trouvez si beaux?

> Dans la musique sourde, où, triangle inouï,
> Vont les sonnailles d'or et la larme idéale
> Des angelus pleureurs...

Le directeur de revue essaye un commentaire; mais il s'y empêtre. Alors il tache de sourire, c'est une grimace. Elle, cependant, cite impitoyablement d'autres énigmes.

— Et les strophes de M. Mallarmé adressées à M. Huysmans? Pas une seule n'a de signification. Voyons, monsieur, c'est bien vous, je crois, qui les avez publiées?... Ce que vous regardez comme le verbe suprême de la poésie contemporaine est incompréhensible.

Rien de plus drôle que de voir le directeur de revue, sans réplique, désarçonné, balbutiant, se débattant, affaissé sur sa chaise, le sourire de plus en plus grimace, les bras tors et démesurés, pareils aux deux anses

d'une cruche, les mains sur les genoux, dans une attitude simiesque.

La jeunesse où l'on s'ennuie affecte de mépriser l'esprit, qui est le bon sens dans une forme brillante. Ils ignorent les finesses, les légèretés de la langue : sembler très profonds, c'est leur but ; être lourdauds, c'est le résultat. D'un pédantisme écrasant, solennels dans la nullité, ils prêchent on ne sait quel nihilisme psychologique allemand. Pas d'œuvre complexe, remuante, grouillante comme la société, avec le frisson de la vie, à l'appui de leurs critiques.

La plupart ne produisent pas et ne font que démarquer ou dépecer la production d'autrui ; ils n'ajoutent rien à la ruche commune, frelons gonflés non de miel mais d'importance. Ils s'extasient devant la moindre de leurs lignes, oubliant que la sérénité c'est précisément ce qui manque le plus aux véritables artistes. Bref, ils ont pour seul mérite de ne rien dire, d'être des zéros et de le faire valoir.

POÈTES DÉCADENTICULETS

Certes, ils ne vaudraient pas, pour la plupart du moins, l'honneur d'occuper aujourd'hui un très nombreux public, si, depuis plusieurs semaines, divers écrivains, parmi lesquels MM. Claretie et Bourget, ne leur avaient déjà consacré des articles dans des journaux variés : *Temps, Voltaire, Justice, Débats, Vie moderne*. C'est un fait. Ils ne sont pas à la mode, mais ils sont d'actualité. Chacun en parle un tantinet, sans les connaître, heureusement pour eux.

Les premiers qui les plaisantèrent, MM. Beauclair et Vicaire, sous le pseudonyme d'Adoré Floupette, ont eu bien du succès avec une petite brochure : *les Déliquescences*. M. Rod, le pessimiste pontifiant, les a défendus ; il n'y pouvait manquer, car les ridicules se tiennent, et il s'est extasié sur le « délicieux » vers de Verlaine : « Il pleut dans mon cœur... » Ce prédicant suisse n'a pas de chance dans son enthousiasme. « Il pleure dans mon cœur, Comme il pleut sur la ville » dit le texte sacré, que M. Rod n'a pas lu. C'est l'excellent herr Schmidt qui lui a murmuré la mélancolique ariette de Verlaine, et l'ennui fait homme a mal entendu.

*
* *

Pessimistes et décadents, les deux bandes se prêtent

main-forte. Mais, tout de suite, il convient de déclarer qu'il y a entre eux la distance des maîtres aux valets. Le groupe des pédants moroses n'a pas à son compte une seule page magistrale, tandis qu'avec du temps et de la peine on peut rencontrer dans les œuvres des poètes décadents des vers adorablement exquis, par exemple, ce passage de M. Mallarmé :

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet au doigt, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots courant sur l'azur des corolles.

Quand le Rod allemand aura écrit quatre lignes pareilles, il ne sera plus un eunuque.

Ah ! une peur de rire étreint et recroqueville la jeune génération ! Le pédantisme de quelques-uns, aux arguments lourds, massifs, voudrait nous en imposer ! Des lettres reçues de toutes parts me prouvent qu'ils n'y réussissent guère. « La réaction se faisait sentir. Vous avez mis le feu aux poudres... Il nous faut des gens solides, sains, vigoureux, nous donnant le sentiment de la vie telle qu'elle est, puisant leur inspiration dans les milieux où se passe une existence d'homme, de mâle, s'attachant à traduire dans une langue artiste les modalités de la sensation vraie. »

Oui, la maladie prussienne a déjà fait assez de ravages. Haut les cœurs ! Les efforts des penseurs doivent tendre à exprimer la vie ; c'est elle que chantent, depuis les poèmes hindous jusqu'à la comédie balzacienne, tous les grands livres de l'humanité.

*
* *

Les décadents, eux, n'expriment rien, ni la vie ni la mort. Pour eux les mots ont une couleur, un goût, un

parfum ; quant à la signification, c'est inutile et bon pour les philistins. Avec des syllabes, ils font de la musique et de la peinture. D'après un sonnet de M. Arthur Rimbaud sur les voyelles, A est noir, c'est « le corset velu des mouches éclatantes ; E est blanc ; I est pourpre, comme du « sang craché ; » O est bleu, « suprême clairon plein de strideurs étranges ; » U est vert, semblable à la « paix des pâtis semés d'animaux ». Et il en est des mots comme des voyelles. Selon leur théorie, voici une merveille :

... Dans les terminaisons latines
Des cieux moirés de vert...

***

Le placard extravagant de la rive gauche où les décadenticulets publient leurs bizarres poèmes, où ils développent subtilement (c'est leur adverbe préféré) de baroques revendications, a pour titre : *Lutèce*. Les directeurs, sous le pseudonyme de Mostrailles, ont portraicturé leurs collaborateurs. Vraiment, elles sont d'un aplomb rare, d'une audace imperturbable, les silhouettes que ce Mostrailles a tracées de ses amis. En riant, il leur dit d'amusantes vérités, dans le pamphlet qui est le seul organe de ces plus ou moins jeunes hommes.

Jugez :

1° Haraucourt, auteur d'un poème libidineux. « Il arbore la prétention d'entrer dans la femme pour nous dévoiler les mystères de sa psychique. Haraucourt est un observateur trop superficiel... pour ne pas s'arrêter et se complaire à, au plus, dix centimètres... de la peau. »

2° Robert Caze : « Sa phrase est plate, grise, monotone. Les répétitions y fourmillent. »

3° Jean Rameau : « Un grand homme de province, ce pseudonyme prétentieux... sa claudication bizarre ajoute d'abord à l'étrangeté voulue, cherchée, de sa manière... Jean Rameau n'a qu'un luth, et ce luth est monocorde (1). Mais il en râcle d'une façon si constamment grinçante, qu'il finit par exaspérer les nerfs les moins sensibles. Ce qui est un effet comme un autre. »

4° Henri Beauclair : « Des parodies ? de la farce ? du funambulisme... mais de l'art, non... C'est un simple Fusier de la littérature. »

5° Jean Moréas, Matamoréas, comme l'a baptisé M. Collignon, le secrétaire de Scholl, qui prend un peu de l'esprit de son maître. Mostrailles cite de Jean (oh oui ! Jean !) une profession de foi candide :

Je suis un Baudelaire, avec plus de couleur.

6° Paul Verlaine : « De l'échelle littéraire dont le pied trempe dans le ruisseau clair de la banalité et dont le sommet baigne dans la brume de l'insaisissable, Paul

---

(1) Paris, 3 octobre 1885.

J'ai lu votre article : *Poètes décadenticulets.* Comme je suis nommé, je me permets quelques courtes observations.

En premier lieu, je ne connais aucun jeune poète — j'en connais cependant beaucoup — qui s'avoue poète décadent (il est vrai que je viens de faire un long séjour en province, et que, pendant ce temps-là, voyant des écrivains autorisés faire des articles sur des « poètes décadents » fictifs, quelques jeunes gens ont pu laisser croire que c'était d'eux qu'on voulait parler.

En second lieu, vous me classez, je crois, dans ces poètes décadents-là. C'est dur. Je n'ai rien fait, monsieur et cher confrère, pour mériter cela de votre part.

Votre navré,

Jean RAMEAU.

Verlaine est le suprême échelon. Plus haut, c'est le gouffre obscur de l'incompréhensible : c'est Mallarmé. »

*
* *

« De tous les poètes de talent qui firent partie du groupe du Parnasse, un seul paraît avoir fait école parmi cette jeunesse, M. Paul Verlaine, » a écrit M. Bourget.

Il s'en est souvent inspiré, d'ailleurs ; mais, comme il est habile, il sait être moins inégal, moins heurté, moins insaisissable. Est-ce la tendresse de disciple de M. Bourget pour Verlaine qui lui a valu la dédicace d'un livre de vers, *Complaintes*, de M. Laforgue ? Un distique, pour indiquer la manière de ce décadent :

> J'ai le cœur chaste et vrai, comme une bonne lampe;
> Oui, je suis en taille-douce, comme une estampe.

Et ainsi de suite.

Quoi qu'il en soit, M. Verlaine est typique parmi les poètes de ce siècle, et ce n'est pas un mince éloge. C'est quelqu'un, c'est un petit maître. Il y a des élégies d'un tact incomparable, d'une nuance infinie, d'un caprice délicieux, dévot et coquet, dans cette suite d'œuvres énervées, murmurantes, exquises d'épuisement : *Romances sans paroles*, *Fêtes galantes*, *la Bonne chanson*, *Sagesse*, *Jadis et Naguère*. C'est de la quintessence baudelairienne, avec, pour marque, une grâce fuyante, une piété mignarde, une plainte lente et très captieuse. Que citer ?

> Le piano que baise une main frêle
> Luit dans le soir rose et gris vaguement,
> Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile
> Un air bien vieux bien faible et bien charmant,
> Rôde discret, épeuré quasiment,
> Par le boudoir, longtemps parfumé d'Elle.

Comment croire que ce poète aristocrate est un bohème de cinquante ans ? Si cela était, ainsi qu'on l'assure, on ne saurait lui tenir rigueur ; il fit toujours respecter la langue française. Un magistrat lui reprochant des mœurs « sodomistes », il aurait simplement répliqué : « C'est sodomites, monsieur, qu'il faut dire. » La réponse est bien inventée, d'une impassibilité spirituelle. Mais les aventures de M. Verlaine sont une imagination de décadents qui accréditent une légende, tâchant de s'attirer par là une originalité quand même.

*
* *

On pourrait compléter en ajoutant M. Jean Lorrain, un élève moderniste dont, l'an dernier, je corrigeais les vers : « Chosette (1) est une trouvaille dont je vous sais gré, le peintre aussi, etc..., m'écrivait-il. » Les petites retouches se trouvent, toutes, dans son volume ; j'en ai la reconnaissance (2). A nommer encore, parmi

(1) *Modernités*, page 94. Dans le même sonnet, les « dalleux » maquillés. Un mot qui m'appartient (*Dinah Samuel*), comme les « acteuses ».

(2) M. Jean Lorrain, qui de son vrai nom s'appelle Paul Duval, a publié un livre de vers dont je lui ai donné le sentiment et le titre : *Modernités*. D'aucuns ont cru trouver là une note neuve ; je regrette que cela ne soit pas du tout. De passage à Fécamp, où habite M. Duval, je le connus et lui donnai quelques conseils à propos de deux petits volumes de vers de lui qu'il m'avait apportés : *le Sang des dieux ; la Forêt bleue*. Les titres seuls disent le genre ; c'est empli de fées, de nymphes ; il y a l'inspiration de Gustave Moreau, de Banville, surtout de Leconte de Lisle. En nous promenant (j'avais fait de Paris, au printemps, une escapade de quelques jours au bord de la mer), j'expliquai à mon provincial qu'il devrait laisser tranquilles les dieux et les hamadryades, pour appliquer son vers à la poésie des modernités. Je le convertis, car bientôt il me mandait dans une lettre : « Ci-joint deux champsauresques où vous reconnaîtrez, *à n'en pas douter*, la préoccupation de votre manière et de votre style.

les oubliés de Mostrailles, M. Charles Morice, dont les courtes proses sont si achevées qu'elles ont l'air de tableaux très suggestifs dans leurs cadres. Et tous sont décadents, décadenticulets.

Touchant la trentaine ou frôlant la cinquantaine, entre eux, les plus pervers se font des mamours, ils racontent qu'un tel est « collé » avec tel autre et ils parlent de leurs beaux yeux, de leur joli visage : « Tu as un profil de médaille romaine... » Déclarations

---

Vous voyez que j'ai lu et relu, n'est-ce pas, votre *Dinah Samuel.* » Et, sur ce roman, voici ce qu'il m'écrivait :

« Le carnaval fougueux, avec une note macabre, c'est peut-être bien le secret du modernisme... Des scènes artistiques et charmantes :

« D'abord toutes celles chez Dinah et surtout la séance du modèle.

« Ravissant! la promenade d'Alice Penthièvre dans les cabarets de Montmartre; charmant! charmant! depuis la rencontre au cirque jusqu'à la rentrée dans la chambre andrinople de « l'Épinglée » en route pour le petit hôtel.

« Amusant et fou, le conte hoffmannesque de Pierrot et sa conscience.

« *Relu les sonnets impressionnistes;* décidément étonnants...

« Je vous aime bien mieux après avoir lu votre livre qu'avant. Parole d'honneur, cette coquine de Dinah vous a roulé, et je commence à comprendre votre sang-froid et votre génie des affaires, effrayant chez un homme de votre âge. »

Enfin, dans un autre billet, il m'appelle « éternel Champsaur » et « divin Patrice » comme un empereur byzantin. Ce lyrisme extraordinaire fut suivi d'une indépendance égale. Lorsqu'un an après le poète fécampois publia son volume, il oublia de me le dédier comme il me l'avait offert; ce nom aurait sans doute donné l'éveil à la critique. Pour quelques camarades, les poésies de M. Duval ne furent plus des « champsauresques », comme lui-même les qualifiait autrefois ; il avait « trouvé » une note originale. C'était trop, et voilà pourquoi je consacre quelques lignes à cet imitateur.

Comme je me plaignais à un écrivain de haut mérite, M. Antony Blondel (l'auteur du *Roman d'un maître d'école*, de *Camus d'Arras, et Douces Ames*), de ce que restait obscur, pas encore éclairé par la presse, le nouveau que j'apporte ou j'indique au moins, il me répondit « qu'une vingtaine de malins n'étaient pas assez bêtes pour avouer leurs lectures, mais qu'ils me relisaient ». Je supplie qu'on me pardonne; j'ai été forcé de parler de moi pour prendre l'un d'eux en flagrant délit et dire ses « aveux complets ».

susurrées en se pressant les mains. Et, l'hiver, à l'époque des bals masqués, ils se déguisent en mignons.

Mais c'est un simple genre, une attitude de décadenticulets. Ils sont réservés, ingénus, d'une complète respectabilité, comme leurs amis les pessimistes. « Nous confessons bien des péchés que nous n'avons pas commis. »

Le vice?

Ils n'en sont pas capables (1).

Il est impossible d'omettre, dans cette galerie de décadents, Tristan Corbière, Arthur Rimbaud, Mallarmé, à qui M. Verlaine a consacré des études fort curieuses dans un livre très rare : *les Poètes maudits*.

En quoi, par exemple, M. Mallarmé, qui professe l'anglais au lycée Condorcet, semble-t-il un homme

---

(1) Le sonnet suivant est un peu vif; on m'excusera de le donner en sa libre allure :

LE DERNIER CRI.

Des jeunes gens, rimeurs décadenticulets,
comme un chainon lascif, forment des théories.
Ils aiment le trottoir, la fange, les scories,
rêvent du ciel, quand ils contemplent leurs culs laids.

Misogynes honteux, ils sont immaculés
et bannissent Vénus de leurs allégories.
Ils cisèlent sans art des fantasmagories,
des poèmes souffrants et désarticulés.

Chercheurs d'étrangeté, de phrases très moroses,
où sautent prestement, comme clowns, des mots roses,
dans les cercueils pourris ils ramassent des vers.

D'aventure, un bourgeois effaré leur dit : « Qu'est-ce ?... »
Ils prennent l'air fatal, plus idiot, pervers,
et répondent : « Ce n'est rien... Je me déliquesce. »

frappé par la colère du ciel, un dieu déchiré, brûlé par la foudre? Comme Prométhée, il n'est pas entouré d'Océanides, mais simplement de jeunes élèves, dont il corrige les devoirs, et qu'il rudoie, à ce qu'il paraît.

Dans l'intervalle de ses classes, il compose des vers bizarres, parfois d'une jolie venue, la plupart du temps incompréhensibles et que, par prudence, il n'a jamais réunis; cela ne suffit pas pour être maudit. Néanmoins, M. Huysmans qualifie les idées de M. Mallarmé, le symbolique, de « nattées et précieuses »; il affirme que son protégé désigne souvent un être ou un objet « d'un terme donnant à la fois, par un effet de similitude, la forme, le parfum, la couleur, la qualité, l'éclat ». Enfin, « c'est une littérature condensée, un coulis essentiel. » M. Huysmans, comme son héros des Esseintes, est un fumiste remarquable.

Tristan Corbière, marin breton, trépassé aujourd'hui, a publié un seul ouvrage : *les Amours jaunes*. Ce fut un dédaigneux, un gouailleur, énergique et baroque, se moquant de tout, y compris la langue française. Presque pas de verbes. Un style télégraphique pittoresque, des brutalités ravissantes, et, au milieu de poèmes sans le moindre sens, des trouvailles inouïes. Corbière a composé lui-même son épitaphe :

Il se tua d'ardeur et mourut de paresse.
Son seul regret fut de n'être pas sa maîtresse.

Le dernier, le plus jeune, c'est Rimbaud, l'intime de M. Verlaine, qui le pleure toujours. Venu des Ardennes à Paris, en 69, il en est reparti aussitôt après la guerre, et personne n'a plus entendu parler de lui. Les poèmes de M. Rimbaud seraient certes les meilleurs de Richepin :

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
    Leurs culs en rond,
A genoux — les petits, misère! —
Regardent le boulanger faire
    Le lourd pain blond.

Mais il faudrait citer toute la pièce : *les Effarés*. C'est une œuvre parfaite, une admirable chanson de gueux. M. Rimbaud, qui n'avait pas vingt ans, lorsqu'il disparut sans avoir jamais fait imprimer un seul de ses vers, enfant sublime et voyou, est perdu pour tous ceux qui le connurent avant nos terribles désastres. A-t-il eu honte de rester dans un pays diminué? M. Vanier, l'éditeur des décadenticulets, prétend que ce poète mort jeune dirige une usine en Amérique; un autre, qu'il est cocher de cab à Londres.

M. Verlaine, qui, depuis quinze ans, ne peut pas être consolé, répète ce vers insignifiant de son camarade, à peine adolescent, ainsi qu'un ronron de litanie :

Obscur et foncé, comme un œillet violet...

*
* *

Fureteurs, tourmentés, morbides, ouvriers plus ou moins bons qui fignolent, en quête de musiques lointaines, de clartés d'aurore, de vibrations crépusculaires, car le plein midi les offusque, ils recherchent la sensation rare, et parfois, à ce qu'ils prétendent, et c'est absolument faux, elle les relie. Tels sont les décadenticulets. Certes, plusieurs sont intéressants à connaître pour les curieux de cas anormaux, les blasés de la littérature. M. Haraucourt est parfois admirable dans ses vers lascifs. M. Verlaine doit avoir une des meilleures places

parmi les écrivains en vers; Rollinat ne manque pas de talent dans ses imitations; Fernand Icres a la vigueur cladélienne; Moréas, un piment oriental

De Baudelaire
il est l'élève favori,
Et lon lon laire,
à la façon de Barbari.

Mais on sent que la vie les intéresse peu; ils sont trop guidés par la juste haine du banal, et, croyant faire du nouveau, ils retournent tout simplement au commencement du siècle, à René, à Adolphe, à Werther, à Joseph. « L'âme de Joseph Delorme, a écrit Sainte-Beuve, nous offre un inconcevable chaos où de monstrueuses imaginations, de fraîches réminiscences, des fantaisies criminelles, de grands projets avortés, de sages prévoyances suivies d'actions folles, des élans pieux après des blasphèmes jouent et s'agitent confusément sur un fond de désespoir. » Cela s'applique net à décadents et hypocondriaques. Joseph Delorme, Baudelaire, sortent du tombeau; on nous sert des momies. « Tais-toi, mon cœur! », de Bourget, c'est la même inspiration, le même effet de familiarité que : « Sois sage, ô ma douleur! » (Recueillement. *Fleurs du mal.*)

***

Pour eux, le verbe est tout, l'idée secondaire. Un épithète neuve fait une célébrité de cénacle. Ils ne se soucient ni de la patrie, ni de la société, ni de la foule montante. M. Renan pour eux est un maître vénéré, lui qui va, après tant d'autres vertus, décrier

le courage (1) dans son prochain drame philosophique : *le Prêtre de Némi*. Le courage ? à quoi bon ? Bien préférable est une tranquillité de fakir qui contemple son nombril, à ses yeux figurant l'univers.

Assez de rhétorique.

La vie contemporaine, voilà ce qu'il faut étudier. M. Albert Delpit pense, contrairement à mon humble avis, que les derniers romans russes seront sans influence sur la jeunesse, parce que les personnages

---

(1) Le reproche, mal fondé sans doute, a ému M. Ernest Renan. Quelque temps après, il consacrait à cette accusation une partie de la préface du *Prêtre de Némi*. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet :

« L'essence du dialogue étant de mettre en jeu des opinions diverses, et l'essence du drame d'opposer des types différents, on est exposé, de la part des critiques qui font leurs extraits un peu à la hâte, à d'étranges malentendus. On se voit objecter à la fois les dires les plus contradictoires. On est responsable des interlocuteurs, qui partent des principes opposés. J'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre d'une méthode de critique dont Platon a été la victime... Par un procédé du même genre, un journal... m'accusait, il y a un mois à peu près, d'avoir écrit ce dialogue pour « décrier le courage ». Voilà vraiment qui est un peu fort! moi qui regarde au contraire le courage comme supérieur, en un sens, à la moralité!... Moi qui vois dans le courage la marque sûre du sentiment qui nous attache à l'idéal d'une façon désintéressée, puisque évidemment le plus haut degré du courage, celui qui est couronné par la mort, n'est pas récompensé ici-bas !

« Le vrai, c'est qu'à un endroit de ma fable j'ai voulu faire voir ce que devient la religion quand le prêtre l'abandonne, ce que devient l'Etat quand on veut le faire tenir sur les pauvres raisons de l'intérêt personnel. J'ai mis en scène Ganeo « le vil coquin », trouvant un disciple digne de lui dans Leporinus, et lui enseignant la dernière conséquence de l'égoïsme, la lâcheté. C'est la doctrine de Ganeo qu'on a présentée comme la mienne. »

M. Ernest Renan continue encore, deux pages, sa défense. L'illustre écrivain, dont on connaît le septicisme en toute question, est-il sincère, ou bein enveloppe-t-il encore sa pensée, comme il avoue en avoir l'habitude, de « voiles hypocrites » ? Quoi qu'il en soit, je ne puis cacher ma satisfaction, ma joie véritable de l'avoir incité à s'être déclaré, une fois dans sa vie, pour quelque chose, en lançant dans sa préface un tel couplet de bravoure. Mais, avec M. Renan, on ne sait jamais trop à quoi s'en tenir.

sont particuliers à une contrée et qu'on ne pourrait « les transplanter ». D'abord, ce ne sont pas des végétaux; ensuite, il ne s'agit point d'un travail d'écolier, de pasticher Tolstoï et Dostoievsky; mais de s'appliquer à rendre l'existence française, comme eux expriment le mouvement du peuple slave.

Il est sûr de demeurer celui dont l'œuvre palpitante réfléterait, avec un art sincère, les passions de son temps. La modernité, c'est ce qu'enseignent les romanciers russes (comme Homère, Aristophane, Démosthène, Tacite, Juvénal, Shakespeare, Dante, Rabelais, Molière, Pascal, Voltaire, Prévost, Balzac, tous ces prodigieux actualistes, immortels reflets de leur époque) aux épuisés de la fin pourrissante du romantisme.

A PROPOS DE L'ARLÉSIENNE

On vient de reprendre à l'Odéon l'*Arlésienne* d'Alphonse Daudet. L'occasion nous engage à parler d'un drame en cinq actes, en vers, de M. Théodore Aubanel: *Lou Pan dou Pecat.* Non pas qu'il y ait, à aucun titre, de rapprochement à faire ; une Arlésienne est l'héroïne de l'œuvre d'Aubanel comme de celle de Daudet ; et c'est tout, au moins pour l'aventure.

***

Qu'est-ce que c'est que cet écrivain provençal ? Lui-même répondait à un de ses amis qui lui demandait des notes pour une biographie : « Quand j'étais enfant, je passais presque toute la belle saison à la campagne avec ma mère ; deux fois par an, à Noël et à Pâques, nous allions chez mon grand-père, à Monteux, et c'était pour moi une grande joie. Il y avait là des chambres dont le plafond était couvert de saucissons, et d'autres où des grappes de clairette séchaient suspendues au bout de longs fils. Moi je préférais la chambre aux clairettes, parce que toujours les rats faisaient tomber quelques grains... » Et il terminait : « Si tu désires encore quelques renseignements, je suis à ta disposition. »

Oui, encore.

Cela, comme notice, laisse bien à désirer. Mais n'est-ce pas tout à fait la façon de voir et la manière de rendre d'Alphonse Daudet? On en pourrait citer des exemples par milliers.

Daudet est aujourd'hui le plus jeune des généraux de lettres; mais, jadis, quand il était encore « le petit Chose », il a beaucoup aimé, fréquenté, étudié les chanteurs dilettantes qui se servent de la langue d'or comme d'un instrument dédaigné, d'une viole d'amour.

C'est un malin, Daudet, un trouveur de sources. Il y a chez Mistral, Aubanel et leur suite, dans ce pays de soleil, une claire et grande poésie; elle coule des plus hauts sommets, comme la Durance et le Rhône. Combien viennent puiser au torrent et au fleuve?

*
* *

Avant de parler du drame, faisons un peu connaissance avec le poète. Chez Aubanel, l'homme est aussi intéressant que l'artiste.

Dans sa famille, on est depuis des siècles imprimeur du Pape; les armes sont sur l'enseigne. Antoine Aubanel, le grand-père, publia sans nom, sous la Terreur, un abrégé du catéchisme. Comme il était très estimé, un membre du comité vint le supplier: « Déclarez que ce n'est pas vous l'auteur. » L'honnête homme ne voulut pas consentir; il fut condamné par le tribunal révolutionnaire. Chaque jour, la mère envoyait leur fils Laurent s'asseoir à la porte de la prison, pour voir s'il n'était pas dans le tombereau qui se rendait à Orange, où fonctionnait la guillotine. Chez eux, un cierge brûlait sans cesse devant une statue de la Vierge pour protéger la maison dans ces temps difficiles.

Il habite la demeure où sont morts ses ancêtres ; c'est, à l'angle d'une place pittoresque, en face l'église Saint-Pierre, un logis encombré de tableaux, de vieilles faïences ; dans la cour est un puits, de style italien, aux ferrures capricieuses ; de ce décor si calme et si tranquille se dégage comme une impression biblique.

La maison hospitalière est ouverte aux trois cents amis pour qui le maître, insoucieux du public, a imprimé dernièrement de nouvelles poésies ardentes et passionnées : *les Filles d'Avignon*. Ce n'est pas son premier recueil. On a de lui, déjà, la *Grenade entr'ouverte*, chants de sa jeunesse amoureuse. L'inspiration, d'ailleurs, l'a saisi de bonne heure ; tout petit, il composait des vers français...

Je me trompe.

Il m'a prié de dire que c'étaient des vers provençaux.

*
* *

Ce drame, le *Pain du péché*, joué en 1876 sur le théâtre de Montpellier, a la grande allure shakspearienne. Fanette, l'Arlésienne, c'est la femme de trente ans, venue de la ville pour vivre avec un paysan, amoureux de la terre. « Il lutte avec elle et l'empoigne, et l'étreint dans ses bras, si fort et si longtemps, qu'au jour tombant il n'en peut plus. » Fanette se plaint de voir sa jeunesse délaissée pour le sol brûlé de la Crau ; elle regarde souvent Véranet, le gardien des chevaux camarguais, la chemise ouverte sur la poitrine, les bras nus dans la poussière d'or de l'aire.

Comme dans les tragédies grecques, le chœur accompagne ; il clame : « Les grillons chantent midi, les grillons chantent l'amour dans la glèbe. » L'idylle est

exquise. Enfin, comme les valets de ferme se reposent sur l'herbe, Véranet emporte Fanette défaillante.

Et, bientôt, l'adultère se cache dans tous les coins du mas. Mais il est connu des bergers qui se lèvent à l'aube, des filles de basse-cour qui l'aperçoivent sous les hangars ; Malandran, le mari, seul, ignore tout, comme d'habitude.

Bientôt, pour fuir leurs épouvantes, l'amant et sa maîtresse quittent le mas ; le soir, ils arrivent dans une auberge par un temps d'orage. Ils sont à table ; Véranet dit : « O honheur ineffable ! manger, boire, avoir tout : la force et la jeunesse, les caresses du vin et de l'amour ! Allons, mange, mange : avec tes belles dents, que je te voie mordre... »

A ce moment la porte s'ouvre, c'est Malandran ; il se croise les bras, muet d'épouvante. Véranet lui jette un couteau en criant : « Défends-toi, zou ! laisse ici pleurer la belle, nous verrons ensuite avec qui elle couchera ! » Pris d'une idée subite, le mari ramasse tout dans la nappe qu'il emporte.

Et, au cinquième acte, la scène est grandiose et terrible où Malandran donne à ses petits les restes du repas de sa femme et de son amant : le pain du péché.

*
* *

Une telle œuvre, avec les tableaux délicieux du commencement, avec les horreurs tragiques de la fin, avec ses hardiesses et ses brutalités de langage, serait-elle appréciée du public, si un autre poète la traduisait ? *l'Ami Fritz*, à l'Ambigu — l'aimerait-on toujours ?

Mais il est bon, pour certains artistes, de connaître bien cette poésie provençale dans toute la saveur de son vieux langage ; il y a lieu d'y butiner, d'en rapporter

de jolis bouquets qu'on arrange coquettement pour les offrir à Paris (1).

*
* *

Avant de venir dans « la capitale », le petit Chose, lorsqu'il était encore au collège de Sarlande, s'échappait, les jours de congé, pour visiter ses amis, les félibres, atteints comme lui d'un coup de soleil. Se souvient-il, le poète victorieux, du jour où, en compagnie de Mistral, Roumanille, d'Aubanel, d'une bande, il demandait la plus mauvaise auberge?

Ils ne la trouvèrent pas; mais dans un village voisin,

---

(1) Le lendemain du jour où parut cet article au *Figaro*, le journal publia la lettre suivante de M. Alphonse Daudet :

« Mon cher Magnard,

« Pour durer, il faut avoir une légende. La mienne est d'être un malin, et je remercie M. Champsaur de le constater une fois de plus...

« Quant au *Pain du péché*, c'est moi qui l'ai présenté aux « Francimans » dans une longue et louangeuse analyse publiée au *Journal officiel* et que Théodore Aubanel m'a fait l'honneur de mettre en préface à son drame. Les deux pièces n'ont de commun que leur paysage, ce décor camarguais de Mireille auquel j'avais le même droit qu'Aubanel, étant né grillon brun moi aussi, et dans le même sillon que lui.

« Votre dévoué.

« Alphonse DAUDET. »

« Les deux pièces n'ont de commun que leur paysage. » Que sert alors d'avoir écrit, dès les premières lignes, qu'il n'y a pas, à aucun titre, de rapprochement à faire? Pourquoi le grillon brun prend-il la mouche? Est-il irrité de ce que je parle, à un moment inopportun, de son camarade, moins connu, resté dans la glèbe ensoleillée?

« Il est bon, pour certains artistes, de connaître bien certaine poésie provençale dans toute la saveur de son vieux langage; il y a lieu d'y butiner, d'en rapporter de jolis bouquets qu'on arrange coquettement pour les offrir à Paris. » Voilà la légère pointe de critique, et la promptitude de M. Daudet à crier prouve que la pointe a touché.

à Trinquetailles, de l'autre côté du Rhône, ils dînèrent avec des oignons crus, de l'aïoli et des pommes de terre ; à côté, des mariniers en faisaient autant. Bientôt on fraternisa, on chanta des refrains populaires, on se grisa un brin.

En revenant, rencontre d'une noce sur le pont. Daudet jura d'embrasser la mariée, et, jetant en arrière ses longs cheveux bouclés, il fit comme il avait dit. Le baiser devait sentir l'aïoli ; ce n'est pas ce qui indigna l'épousée. La noce entourait Daudet et voulait le jeter au Rhône ; Mistral, aidé d'Aubanel et des autres, eut grand'peine à le sauver en expliquant qu'il était myope et poète.

C'aurait été dommage pour la pauvre petite abeille chargée du suc odorant des fleurs du soleil.

Et pour nous tous.

VICTOR HUGO CHEZ LE BON DIEU

Quand l'illustre poète, par un beau soir de l'été 1885, arriva au Paradis, les Anges, les Archanges, les Dominations, les Trônes étaient tous en fête ; ils avaient de belles robes blanches et chantaient un hymne composé par saint Nicolas en l'honneur de celui qui aima tant les enfants. Il y avait même quelques vers de lui un peu démarqués.

Aussitôt le cantique terminé, le bon Dieu s'avança vers Victor Hugo, qui ne semblait pas trop étonné de se trouver en face du créateur de l'Univers, et il dit :

— Mon cher confrère...

Le poète, malgré sa sérénité habituelle, ne put s'empêcher de manifester combien il était touché de cette flatterie délicate :

— Vraiment, je suis confus, cher maître...

Dieu continua à parler :

— Croyez que je suis heureux de vous recevoir dans mon saint Paradis ; vous avez eu la gracieuseté toujours de me reconnaître et même de me proclamer ; j'en suis très satisfait, et déjà j'ai donné des ordres pour que tout ici soit selon vos désirs, en retour de votre bienveillance pour moi quand vous étiez sur la terre. Vous aurez une petite avenue Victor Hugo ; vous verrez,

cela se passe dans les nuages, mais ce sera très gentil! Je veillerai avec soin à ce que rien ne soit changé. Mon cher confrère, on n'aime guère prendre de nouvelles habitudes, à notre âge...

Devant un accueil aussi cordial, Victor Hugo crut devoir s'excuser d'avoir été la cause bien involontaire de la désaffectation de l'église Sainte-Geneviève :

— Soyez sûr, dit-il, que je l'ai retardée le plus possible.

Mais Dieu, la bonté souveraine, l'arrête aussitôt :

— Il faut pardonner aux démagogues...

— J'ai été pair de France, cher maître.

— Oui, je sais, vous avez écrit un art d'être « grand-pair ».

Et le bon Dieu, prenant le bras de Victor Hugo, le fit entrer dans ses appartements. Il y avait, dans le salon, à la place d'honneur, un buste de Napoléon Ier. Comme le poète déclarait que c'était bien, le bon Dieu ajouta :

— Voulez-vous attendre quelques instants, tandis que je vais faire hâter les préparatifs... Vous avez là tous les journaux de la semaine; vous y verrez ce qu'on dit de vous... A propos, avant de vous quitter, il y a une phrase très drôle dans la lettre de M. Jules Grévy. Qu'est-ce que vous pensez de « l'immortalité du génie qui ne cessera de planer sur ceux qui lui appartiennent »?

Et le bon Dieu disparut derrière un nuage, laissant Victor Hugo, qui ne comprenait pas.

Nonchalamment, par distraction, il prit la première feuille qui était devant lui. Un gazetier blâmait le Président de la République de n'être pas allé personnellement rendre un suprême hommage à celui dont la mort

est un deuil national. « François Ier, jugeant sans doute que sa grandeur l'attachait moins au rivage (*que Louis XIV*), avait été lui-même apporter ses soins à Léonard de Vinci. »

Un peu plus bas, ce reporter, qui pourtant n'est pas le dernier venu dans la grande presse, déclare : « C'est le docteur Pinel, médecin des morts, de service à la mairie du XVIe arrondissement, qui est venu constater le décès. » Le grand immortel eut un soubresaut en lisant à la suite : « Les voitures ne décessent pas. »

Ah! voici enfin un véritable littérateur d'un goût distingué, expert aux délicatesses de la langue française. Sarcey, en tête de sa chronique théâtrale, s'écrie : « Eh quoi! je vais m'occuper de ces broutilles quand la mort vient de glacer la main d'où partirent... »

Voyez-vous Hernani, Ruy-Blas, la Esméralda, Gywnplaine, Marion Delorme, Cimourdain, sortant à la queue leu leu de la main du poète? Cosette sortit du petit doigt.

Sous l'impression d'un style aussi exact, aussi pittoresque, Victor Hugo, lisant la belle métaphore de M. Fabre des Essarts, se mit à dessiner « un cœur brisé qui envoie ses fraternelles salutations ».

Platon, président de la Société de la Libre-Pensée d'Avignon, jette, en même temps, d'une seule émission de voix, « un cri de douleur, d'admiration et de regrets. » M. Camille Dreyfus, conseiller municipal, affirme : « Quand Victor Hugo descend dans la tombe, il y a quelqu'un de moins en France. »

Le maître pensa avec indulgence, en laissant échapper les journaux :

— Ils étaient sans doute trop émus pour pouvoir bien écrire... Tout de même le public pourrait me

juger bien mal... si je n'avais pris mes précautions.

Mais le bon Dieu ne revenait pas. Pour tuer le temps, Victor Hugo parcourt de nouveaux articles. M. Boucheron demande, avec une vigueur admirable, que l'enterrement passe par les grands boulevards.

Le morceau est à citer :

« Où est l'apothéose, si la route qu'on lui fait parcourir n'est pas à la taille d'un tel départ et d'une telle arrivée !

« C'est à croire qu'on a voulu se faire pardonner la désaffectation d'un monument par la désaffectation d'un grand poète ! »

Il y a bien des tailles de toutes sortes, la taille d'une jolie femme, d'une plume, d'une pierre, d'un habit, d'une guêpe ; mais rien d'étonnant comme la taille d'un « départ », si ce n'est celle d'une « arrivée ! ». M. Maxime Boucheron, cependant un boulevardier des plus alertes, a su nous trouver un mot de la fin encore plus pyramidal : « Tout chemin mène au Panthéon, mais le boulevard Saint-Germain n'y conduit pas. »

Victor Hugo était sur le point de rire (et pourtant sa mort est une chose assez navrante !), lorsque tout à coup :

— Et mon vieil ami Vacquerie?

Victor Hugo lut : « On se dit que c'est beau d'être pleuré par un peuple, et pas par un seul ; mais n'importe, le voir là gisant, pour ceux dont la vie a été pendant cinquante ans mêlée à la sienne, c'est bien triste. »

Et le maître alors fut touché de ces paroles simples.

Puis le bon Dieu fut de retour :

— Oui, vous serez très bien... Vous retrouverez là un agrandissement assez fidèle de Passy. C'est à faire

illusion!... Maintenant, cher confrère, il faut m'excuser, il vous manquera quelques-uns de vos parasites, par exemple....

Il allait dire des noms, Victor Hugo, en souriant, s'inclina : « On n'est pas plus aimable! »

LES DÉBUTS DE M. LAGUERRE

Si je n'avais pas mal tourné, je serais aujourd'hui comme lui ; oui, mais j'écris dans des journaux réactionnaires ; j'ai mal tourné. C'est en 78 que je le connus, l'année de l'Exposition et du centenaire de la mort d'Arouet.

En ce temps, M. Albert Collignon dirigeait la *Vie littéraire,* une feuille disparue aujourd'hui. Pris d'une toquade voltairienne et désireux que le quartier Latin participât grandement à cette fête de l'illustre railleur, il me chargea de fonder, sur la rive gauche, un petit journal hebdomadaire : *les Écoles*. J'étais étudiant, encore assez loin de la vingtième année, et depuis quelques mois seulement à Paris. L'aubaine était bonne.

M. Collignon donnait cent francs par numéro. (Paul Vivien, secrétaire et gérant du canard, décida aussitôt de payer plus tard l'imprimeur. C'était donc tout bénéfice.)

*
* *

Voici comment on arrive aux honneurs.

M. Collignon m'avait insinué que j'aurais plus d'autorité si, dans une réunion d'étudiants qui devait avoir

lieu salle de la rue d'Arras, j'étais choisi délégué de la jeunesse. Je n'étais pas connu. Comment faire? Vivien, très répandu dans les cafés aux heures où il ne s'absorbait pas dans l'étude du droit, me rassura : « Sois tranquille. » Et, à l'heure de l'absinthe, il me recommandait deci delà à ses nombreux amis.

— C'est entendu, mon vieux.

Le soir, il y avait tumulte à la réunion. Un carabin, approchant de la trentaine, démocrate forcené, présidait. Les Écoles doivent-elles participer au centenaire de Voltaire? C'était le but du meeting. M. Pichon, aujourd'hui député de Paris, en un discours d'une jolie élégance, d'une correction d'écrivain, se refusa à toute manifestation, à cause des idées arriérées du philosophe.

Laguerre parla aussi ; très correct, il répétait : « Messieurs... » C'était trop distingué ; il n'eut pas beaucoup de succès.

Enfin, la proposition suivante est adoptée :

« Les étudiants, réunis salle d'Arras, déclarent qu'ils prendront part au centenaire de Voltaire, et invitent tous leurs condisciples de Paris et tous les étudiants provinciaux et étrangers présents à Paris à se joindre à eux. »

Quand il s'agit de composer une commission de dix membres, aussitôt, de tous les coins du club, des amis du brave Vivien crièrent mon nom. Oh ! moutons de Panurge ! L'assemblée le répète, ce nom qu'elle ignorait. Un seul demande à me connaître. Je prononce quelques mots : « Citoyens... » et je suis élu le premier sur la liste. Infortuné Laguerre ! Il resta sur le carreau, voilà ce que c'est que de dire : « Messieurs... » mal à propos.

C'est un peu de la sorte que l'on parvient en politique, ce n'est pas plus difficile ; le moyen est à portée des plus

médiocres. Laguerre, alors étudiant en droit et président de la conférence Pothier, né d'une famille distinguée, répuguait encore par ses goûts à être en communication avec le peuple. Depuis il a su vaincre ses instincts et descendre à la hauteur de la foule.

*
* *

Ah! le joyeux temps! Vivien et moi nous étions à la fois rédacteur en chef, secrétaire, garçons de bureau et porteurs. Chaque semaine, nous faisions la tournée, boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, dans les kiosques, pour ramasser la recette en gros sous. Et nous rentrions, les poches pleines d'une centaine de francs en billon, très modestement, d'ailleurs, prenant soin de ne pas laisser tinter toute cette monnaie ; mais elle tintait malgré nous. Nous en perdions, comme le laquais de don Salluste.

Une grosse malle de province, couverte de poil de porc, nous servait de caisse, et, quand nous voulions faire la noce, on y puisait à pleines mains : il en fallait beaucoup prendre pour un louis. Une fois, manquant d'argent, nous eûmes l'idée de demander à Louis Blanc de faire une conférence au quartier pour notre journal. Dans la rue, nous disons à un étudiant ami, afin de faire nombre, de se joindre à nous deux.

— A quel titre irons-nous chez Louis Blanc ?

Nous haussâmes les épaules :

— Mais au nom de la jeunesse, parbleu !

C'est adorable de naïveté provinciale. D'ailleurs, ce garçon n'a pas réussi.

*
* *

Cependant, le comité des Écoles s'était partagé en cinq commissions, et chacune en plusieurs sous-com-

missions, comme c'est de coutume dans une assemblée parlementaire. Vite il y eut des dissentiments. D'aucuns étaient pour la procession organisée par le comité central en l'honneur de Voltaire athée ; nous étions, nous, pour la fête oratoire projetée par Victor Hugo et la Société des gens de lettres, au théâtre de la Gaîté, en l'honneur de Voltaire déiste. A la fois déiste et athée, quel malin cet Arouet !

Vous avions été délégués près des gens de lettres et de Hugo. J'avais déjà l'honneur d'être reçu chez lui, à cause d'un sonnet qui l'avait particulièrement flatté : *les Dieux*. Laguerre vint me supplier : « Vous êtes bien heureux, vous, d'approcher l'illustre et vénéré maître. Voulez-vous, ce soir, me présenter à lui ? » Il s'exprimait avec une politesse onctueuse, un respect dévot pour le poète. Si bien mis, si gentleman, Laguerre nous en imposait un peu. Nous n'osons pas lui refuser. Mais c'était hardi d'emmener un étudiant quelconque ; il n'était pas plus alors.

Hugo habitait encore rue de Clichy.

Laguerre devait nous attendre, à huit heures, place de la Trinité, devant le bureau d'omnibus. « Si nous arrivions en retard ? » m'avait dit Vivien. La voiture à peine arrêtée, Laguerre arrivait à nous, bras ouverts ; il n'y avait plus à reculer. Nous sonnons à la porte du maître.

Dans l'antichambre, Laguerre se débarrasse de son pardessus.

Nous fûmes navrés. Il était en habit d'excellente coupe et cravaté de blanc. Vivien avait une jaquette usée sur les divans de bien des brasseries, moi un long ulster (29 francs). Nous étions allés plusieurs fois chez Hugo, vêtus de la sorte ; nous représentions la jeunesse : à notre avis, cela nous excusait. Mais Laguerre était en

habit. Il y avait donc deux jeunesses, l'une bien habillée, l'autre très mal? Vrai, nous étions humiliés.

La présentation faite, Laguerre se faufile dans les groupes, se mêlant à la conversation de Louis Blanc, de Lockroy, de Vacquerie, d'Anatole de la Forge, de Littré, tandis que nous exécutions notre mandat près de Victor Hugo. Je lui exposais les dissensions survenues entre les étudiants, grâce aux manœuvres du Comité central. « Ce sont des révolutionnaires outrés. Voltaire leur semble ultramontain; ils sont chicaneurs, subtils, pointilleux, aigus... »

Le maître interrompit :

— Vous pourriez dire obtus.

Notre devoir rempli, un peu perdus parmi tant d'hommes d'élite, nous nous joignons aussitôt aux deux plus jeunes, Mendès, Gustave Rivet, et, dans un coin, nous nous racontons des histoires de femmes. Quant à Laguerre, il nous avait lâché et soutenait avec Louis Blanc une thèse sociale. Ambitieux, habile, profitant des circonstances, que d'ailleurs il avait su faire naître, le camarade, à qui personne ne prenait garde, posa, ce soir, les premiers jalons de sa carrière politique.

*
* *

Le 30 mai, à deux heures de l'après-midi, le théâtre de la Gaîté regorgeait de monde. Sur la scène, autour d'un buste original en terre cuite de Voltaire, par Houdon, devaient prendre place, à côté de Victor Hugo, toutes les célébrités de l'art, de la politique, des lettres. Le maître, en sa bonté géniale, avait accordé cinq cents places aux étudiants et avait invité les deux délégués des écoles à figurer près de la terre cuite.

A l'entrée des artistes, qui trouvons-nous? Laguerre. « Mes chers amis, vous allez applaudir l'auguste maître... Je veux aller avec vous pour avoir encore l'honneur de lui presser les mains. » Vivien me regarde, ahuri, mal disposé; je l'entends ronchonner : « Est-ce qu'il représente la jeunesse? » Non, mais il avait de nouveau son habit, qui décidément nous faisait quelque chose. Et nous nous installons tous trois, au premier rang, entre M. de Lesseps et Alexandre Dumas. Dans une attitude grave, Laguerre posait en face des cinq cents étudiants, parmi lesquels il aurait dû être. Vivien bougonnait : « L'aplomb, il n'y a que ça! »

Après une conférence filandreuse de M. Deschanel, Victor Hugo se leva; et la foule, debout en même temps, fit une longue acclamation. « Il y a cent ans, un homme mourait. Il mourait immortel, et toutes les générations... » De moments en moments, sur une phrase plus sonore, les étudiants se dressaient, avec des vivats et des bravos frénétiques; une émotion empoignait chacun, à entendre le grand homme du dix-neuvième siècle saluant ainsi magnifiquement l'homme du dix-huitième. Hugo nous apparut alors comme dans une auréole; lorsqu'il s'assit, nous fûmes étonnés de voir que ce n'était qu'un mortel.

Tous autour de Victor Hugo étaient des créateurs, des savants, des artistes, des philosophes, des historiens, une pléiade de gloires; elles défilèrent devant lui.

A la sortie, la foule était amassée pour porter en triomphe le poète; elle se précipita si vivement qu'il faillit être étouffé. Nous étions (Laguerre troisième) ses gardes du corps; nous fîmes le gros dos et même le coup de poing pour qu'il pût respirer. Il me semble, pressé derrière lui, apercevoir encore sa tête blanche découverte, son cou hâlé par les vents de l'Océan, son

collet un brin graisseux et son chapeau en forme d'accordéon.

*
* *

Le soir, dans les cénacles du quartier, nous racontions nos impressions, très satisfaits d'avoir pris part à une telle solennité, les camarades nous questionnant, et nous oubliions Laguerre.

Le lendemain, quelle surprise! Divers journaux publiaient un petit discours prononcé chez Victor Hugo, au nom de la jeunesse des Écoles, pour le féliciter et le remercier. De qui ce speech? De Laguerre.

C'était trop fort.

Il avait acheté une immense couronne de lauriers d'or, et, sans nous rien dire, sans nous prévenir, il s'était rendu chez le cher maître, l'illustre maître, le vénéré maître, l'auguste maître, comme il disait doucereusement.

Ce sont là petits détails sans importance, et qui n'enlèvent rien aux qualités de premier ordre de Laguerre; mais ils montrent, pour les curieux de menus faits, sa volonté insinuante et tenace. Il s'est servi de cette occasion, comme plus tard de la grève de Monceaux-les-Mines. Un orateur de très grand talent, à part cela, un politique d'avenir, un homme d'État, un futur ministre. On en consomme tant!

HENRI ROCHEFORT

Rochefort est un écrivain de l'esprit le plus délicat et le plus littéraire. En voici la preuve, si toutefois il n'est point puéril de faire la preuve de l'esprit de ce polémiste redoutable. Le 1er janvier 1868, Rochefort observait que « la France possède trente-six millions de sujets, sans compter ceux de mécontement ». Première ligne de cet immortel pamphlet : *la Lanterne*. Des milliers de lecteurs furent saisis de respect pour ce calembourg, qui a rétabli sur une base solide la réputation du gazetier. Il n'inaugura pas, il est juste de le reconnaître, un procédé nouveau, l'ayant emprunté à deux vaudevillistes, Duvert et Lausanne, mais il le renouvelait avec un rare bonheur en le transportant du théâtre dans la politique. Toutefois, ceci est particulièrement merveilleux que, longtemps après, Henri Rochefort manie, sans que la fatigue apparaisse, le même procédé comique avec la même sûreté, si ce n'est encore avec une maëstria supérieure. En 1880, en effet, à la suite du procès intenté sur la demande du ministre de la guerre à M. Yvan de Wœstyne pour défendre d'une accusation de trahison le colonel Jung, victime des péchés de sa femme, Mme de

Kaulla, baronne, comme Mme d'Ange, la mangeuse d'asperges, Henri Rochefort plaisanta le général de Cissey, commandant le onzième corps et « celui » de Mme de Kaulla. On le voit par ce simple rapprochement. Si les événements se succèdent et si les personnages changent, la manière de Rochefort reste la même. La satirique verse des mots différents dans un moule invariable, qui a servi beaucoup, mais qui n'est pas usé, car ses articles d'à présent valent ceux de 1868, et Rochefort demeure le maître impeccable du procédé de Duvert et Lausanne. Une dextérité aussi continue à présenter un truc qui est banal, de façon à le faire toujours applaudir, tient en vérité du prodige.

Henri Rochefort est un gamin de Paris qui jette parmi les paroles des politiciens graves et filandreux, le trait malin et bref déridant la galerie et piquant l'adversaire comme avec une épingle. C'est agaçant, mais on n'en meurt pas, à moins qu'on ne soit déjà malade, — comme était l'Empire en 1869. Le hasard est bizarre cependant, qui a fait d'un descendant d'une famille alliée jadis aux Bourbons le défenseur du peuple. Henri Rochefort est né à Paris, le 30 juillet 1830, du marquis Claude-Louis-Marie de Rochefort-Luçay, et d'une plébéienne, Nicole Morel. Les ancêtres du pamphlétaire radical vendirent leurs biens au commencement de la Révolution et furent payés en assignats. De cette monnaie de singe, leur dégringolade. Henri fut élevé au collège Saint-Louis en qualité de boursier. C'était un garçon timide, débile, d'une nervosité extrême, tout ce qu'il est encore.

Le potache avait du goût pour la poésie, et l'on raconte une anecdote à ce sujet. Pendant la Révolution de 1848, Mgr Sibour, archevêque de Paris, rendit visite au collège Saint-Louis, et Rochefort, dont les

compositions rimées obtenaient les louanges de ses professeurs, ce qui pourrait faire croire qu'elles n'étaient pas très originales, avait été désigné pour souhaiter la bienvenue au prélat. Il avait refusé jusqu'à la dernière extrémité de communiquer sa pièce au proviseur. Aussi l'ahurissement fut énorme lorsque Henri Rochefort s'avança vers l'archevêque et lut une cantate républicaine où il félicitait M[gr] Sibour d'avoir adopté les enfants du pompier Larr, exécuté quelques jours auparavant, pour avoir tué le général parjure Bréa. Le proviseur, plus troublé que personne, aurait dit, après cette algarade, à M[me] Rochefort :

— Depuis plusieurs mois, j'observe votre fils, Madame, et je vous certifie que je ne sais encore si c'est un imbécile ou un grand caractère.

Rochefort n'est ni l'un ni l'autre. Il s'est dérobé trop souvent en s'évanouissant pour être, à l'instar, par exemple, du chancelier Michel de l'Hôpital, un grand caractère. Rochefort est le ricanement parisien. Ses vers à M[gr] Sibour équivalent à un pied de nez de gavroche. Tous ses articles et tous ses actes, d'ailleurs, sont des pieds de nez. Il se moque de tout, ne sachant pas pourquoi ; il se moque de tout, parce que c'est son tempérament — parce que. Voilà. Un peu de sérieux serait bon pour le relèvement de la patrie. N'importe. Il faut ricaner, ricaner toujours, ricaner encore — ou n'être plus.

Où est le Rochefort qui était employé à l'hôtel de ville à cent francs par mois ? Chacun des atomes qui composaient alors son être a été remplacé plusieurs fois par d'autres atomes. Ces temps de misère ont bien fui, ce temps où déjà il s'occupait de tableaux et de bibelots, achetant à vil prix et vendant à bénéfice pour augmenter ses ressources. En 1856, il débute par un vau-

deville en un acte, aux Folies-Dramatiques : *Un Monsieur bien mis.* Après avoir collaboré à diverses petites feuilles, où il tenait le stick théâtral, il entre à un journal mieux posé : *le Charivari.* Il y écrit des chroniques alertes. En 1860, M. Haussmann le nomme sous-inspecteur des beaux-arts; mais Rochefort, accusé de ménager son protecteur, donna bientôt sa démission en alléguant ce motif qu'il n'allait jamais à son bureau et grevait inutilement le budget de la ville. Rochefort, libre de toute attache, fait, en 1863, la critique du Salon, au journal de Scholl : *le Nain jaune.* Enfin, M. de Villemessant le prend parmi ses chroniqueurs figaresques. Le jeu fut plaisant, pour Rochefort, d'exprimer ses opinions politiques dans une feuille littéraire, de casser des vitres dans la rue, puis de se retourner aussitôt en paraissant absorbé dans la contemplation d'une mouche. Le public admira les ironies du journaliste, mais, en 1868, M. de Villemessant, sur l'ordre du ministre de l'intérieur, dut se priver de son courriériste. Alors Rochefort, sur le conseil de M. de Girardin, fonda une publication où il put écrire à l'aventure de son esprit : *La Lanterne.*

Ce pamphlet a le succès le plus foudroyant. Le gouvernement s'émeut, et Rochefort, condamné à de fortes amendes, sans compter la prison, pour les onzième et douzième numéros, se réfugie à Bruxelles. La seconde condamnation est du 28 août 1868. Le journaliste continue la lutte, et sa brochure, interdite en France, glissée sous le manteau, est dans toutes les mains. Arrivent les élections en mai 1869. Rochefort se présente, à Paris, dans la 7e circonscription, où il avait pour concurrents Jules Favre et Cantagrel. Au second tour de scrutin, Jules Favre est élu. Heureusement, Gambetta, nommé par la 1re circonscription de Paris, opta pour les Bouches-du-Rhône. Rochefort posa de nouveau

sa candidature, et cette fois, le 6 novembre 1868, il franchit la frontière, mais le gouvernement, très rusé, lui accorda un sauf-conduit pendant la période électorale. Rochefort fut élu. Il avait accepté le mandat impératif et promit de rendre compte de son mandat, chaque semaine, à ses électeurs. A cet effet il loua, à la Villette, une salle où, dans une des réunions, fut décidée la fondation d'un journal : *la Marseillaise*. On choisit, à la majorité des suffrages, le rédacteur en chef, les rédacteurs, le gérant, les annonciers et les garçons de bureau. Les rédacteurs furent Millière, Flourens, Grousset, Arthur Arnould, Victor Noir.

Tout ceci est de l'histoire récente que je ne puis dire par le menu. On se rappelle le meurtre de Noir, ce grand fou confiant, par le prince Pierre Bonaparte, et ce qui suivit, l'incarcération de Rochefort à Sainte-Pélagie, la chute de l'Empire, le 4 septembre 1870, Rochefort, membre du gouvernement de la Défense nationale, président de la commission des barricades, la capitulation, l'insurrection de mars 1871. Le 19 mai, le journal nouveau du lanternier cessait de paraître en présence de la situation faite à la presse par la Commune, et, le 20, Rochefort était arrêté à Meaux. Un conseil de guerre le condamnait à la déportation dans une enceinte fortifiée. Il fut envoyé au fort Boyard, puis à la citadelle Saint-Martin-de-Ré. Alors, le 6 novembre 1872, il se maria, *in extremis*, pour légitimer ses deux enfants, un garçon et une fille, avec Mlle Renaud, à Versailles, dans le couvent des Dames Augustines, où elle s'était réfugiée. Sa femme mourut à l'avril suivant. Lui-même souffrait atrocement de douleurs aiguës dans la région du cœur. Après le renversement de M. Thiers, le 24 mai 1873, le ministère de combat fit cependant embarquer le pamphlétaire pour la Nouvelle-Calédonie. C'était l'exil

pour le gamin amoureux des nazardes, au loin, sur l'Océan. Ses calembourgs apparurent dans de petites auréoles.

Par une nuit d'orage, le 20 mars 1874, Rochefort, Paschal Grousset, Jourde, Baillière, Pain et un autre rejoignirent, sur un canot, une goélette anglaise, dont Baillière et Jourde avaient gagné le capitaine. Ils arrivèrent en Australie. En juin, Rochefort vint habiter Londres, et, le 18 juillet, il essayait de retrouver le succès passé, en redonnant à une publication ce titre à effet : *la Lanterne*. Enfin Rochefort s'établit à Genève. De là, il collaborait, en signant ses articles d'un point d'interrogation ou d'une étoile, à la *Marseillaise*, au *Mot d'Ordre*. Enfin l'amnistie, en 1880, a permis à Rochefort de rentrer à Paris, et il a fait paraître, le 14 juillet, l'*Intransigeant*. Henri Rochefort est si populaire qu'à notre époque exigeante et sceptique il n'a pas besoin d'avoir plus d'esprit qu'autrefois.

Rochefort a la bravoure insouciante. Ne sachant pas tenir une épée, ou trop nerveux pour la diriger, il s'est battu de nombreuses fois, avec le prince Achille Murat, avec M. Paul de Cassagnac, avec M. Kœchlin, le beau-frère de M. Andrieux, et il a été presque toujours blessé, ce qui ne l'empêchera pas de recommencer demain. Je ne dirai pas que ce courage est sublime, car M. Rochefort lui-même jugerait l'expression poncive.

Le lanternier est un radical aristocratique, et, peut-être, il préfère serrer les mains féminines, exquisement odorantes, que les paumes calleuses des faubouriens. Il habite un petit hôtel, joue aux courses, aime les jolies femmes et collectionne les meubles curieux. Il a chez lui un lit de fer, je le raconte sans indignation, qui lui a

coûté quatre mille francs. Victor Hugo le marchandait en même temps que lui. Rochefort l'interpella :

— Si vous enchérissez encore, je dirai partout, cher maître, que vous n'avez pas de talent.

Alors Victor Hugo :

— Je me retire, si vous devez nier la modeste place que j'ai su conquérir à côté de Ponsard.

Le lit resta à l'ami du peuple. Si Rochefort agite une loque rouge, elle est en soie. A la fin de l'Empire, il assistait, dans une loge avec M. Cochinat, à une représentation du drame de Hugo, *Lucrèce Borgia*, au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Rochefort s'était présenté vainement dans la 7e circonscription de Paris. A un endroit où un des personnages parle de tel quartier de Ferrare habité par la canaille, il se tourna vers la face noire de M. Cochinat et murmura : « C'est la septième circonscription. »

Il faut observer le pamphlétaire dans les réunions publiques, où d'ailleurs il ne fait que des apparitions rapides, pour la forme. N'étant pas orateur, il prononce quelques mots avec embarras et timidité, effrayé, les yeux troubles, devant la foule qui le regarde. Je le voyais un soir, dans un meeting, à l'Élysée-Montmartre. A un moment une protestation se fit, contre une phrase empanachée de M. Clovis Hugues, et des cris, vivats à Gambetta ! partirent de divers points de la salle. L'assistance était houleuse. Henri Rochefort, qui présidait, se leva, pensant par ce mouvement faire renaître le calme ; mais les cris continuaient. Derrière la table, coupant le corps en deux, apparaissait, sur le buste grêle serré dans une redingote noire, sa tête de méphistophélès embêté par les circonstances. Les yeux, sous les cheveux, en coup de vent, déjà grisonnants, décelaient un dégoût altier, et la bouche avait retrouvé, malgré l'effort, le

pli dédaigneux des ancêtres. Tout le satirique était résumé dans ce contraste. Ses lèvres étaient méprisantes pour le peuple, qui a fait sa célébrité et sa fortune; ses paroles furent une juste glorification de la plèbe.

CAROLUS DURAN

(LE BON COTÉ DE LA MÉDAILLE)

Exotique et sonore, ce nom de Carolus Duran. J'ai entendu d'aucuns soupçonner l'artiste d'avoir arrangé ces syllabes éclatantes. Le vrai nom serait, d'après eux, Charles Durand. Charles est devenu Carolus, le *d* final s'en est allé, comme trop bourgeois. Je ne le crois pas cependant ; Carolus Duran est, en 1838, né à Lille, dans un pays qui a gardé de nombreuses traces de l'ancienne occupation espagnole et où ne sont pas rares, aujourd'hui encore, les noms de la péninsule. Carolus a, d'ailleurs, le physique et le tempérament méridionaux, comme Victor Hugo, né à Besançon, « vieille ville espagnole. »

Il vint à Paris, à l'âge de quinze ans, travailler, apprendre le métier de peintre et vivre. Il avait perdu son père de bonne heure, et la fortune ne sourit pas à sa jeunesse. L'existence était difficile, d'autant que Carolus la voulut toujours très digne et très fière. Il allait au musée du Louvre, il copiait les maîtres pour les connaitre. Parfois il allait dessiner chez Suisse, qui dirigeait une académie. En 1858, un concours a lieu à Lille. Carolus y prend part, obtient une pension de son département jusqu'en 1861. En 1861, concours à

Paris. Carolus Duran, vainqueur, part pour l'Italie et y reste quatre ans.

Il passait l'hiver à Rome, l'été il allait à Venise, Naples, Florence, ou dans les montagnes. Il resta un de ces étés, augmenté de printemps et d'automne, au couvent de Saint-François, près de Subiaco.

Les frères l'avaient rencontré aux environs de la ville, et, comme ils le savaient brave garçon, ils le reçurent au couvent. Le peintre établit son atelier dans leur réfectoire et vécut au milieu d'eux, loin de tout bruit. Les frères regardaient ce jeune homme comme un des leurs, ils l'appelaient : *Fra Carlo*. Dans la journée, l'après-midi, Fra Carlo allait à Subiaco et il en revenait, à la tombée de la nuit, par la campagne. Il avait à traverser un vieux pont en pierre moussue, puis il reprenait le sentier montant le long de la colline et arrivait au couvent, ouvrait avec sa clef la vieille porte, car les moines, confiants en lui, étaient certains qu'il n'amènerait pas de femmes. Il entrait dans son atelier, le grand réfectoire, et il peignait, il lisait, il rêvait. Tranquillité profonde dans la campagne morne.

Carolus Duran se rappelle un soir où, par un ciel d'étoiles, un chien de pâtre aboyait dans le val.

Quand il quitta le couvent, après huit mois, déjà sur la route de Subiaco, il se retourna pour voir les moines autour du frère supérieur, ensemble sur la terrasse, devant la petite église où les frères, au crépuscule, faisaient la méditation. Carolus Duran l'avait faite avec eux. Il pleura jusqu'à Subiaco. A ce couvent il commença et acheva son premier tableau, marqué d'une mention honorable au Salon de 1863 : *la Prière du soir*.

Avec les moines de Saint-François, Carolus aimait à jouter à bras le corps, et il leur faisait, plus d'un coup, toucher le sol des deux épaules.

C'était alors un jeune homme de taille moyenne, maigre, brun, solide, la barbe noire, les cheveux noirs, les jarrets vigoureux et les poignets, l'œil noir avec des lueurs. Il n'a pas changé du reste. Les traits se sont forcés. Les cheveux, partagés sur le front, la barbe, ont pris çà et là des teintes neigeuses. Il se trouvait vieux, et, comme je rappelais son âge à ce maître de quarante ans, il dit :

— Non, je ne suis pas encore vieux, mais le travail mûrit, comme le soleil.

En janvier 1866, Carolus Duran rentra en France. Il avait rapporté une nouvelle toile qui lui valut une médaille et qui est au musée de Lille : *l'Assassinée*. Des qualités et des défauts. Le tableau, acheté par l'État, lui valut environ cinq mille francs.

Il s'en alla en Espagne vers la fin de l'année. Il y demeura un an, tantôt à Madrid, tantôt à Tolède, étudiant Vélasquez, se cherchant lui-même, préparant des pages sur l'esthétique, qui feront un volume. Il habita, pendant l'hiver, un ancien cloître de San Juan de los Reyos. Il avait loué au concierge une chambre assez étroite blanchie à la chaux.

Il revint à Paris. C'est vers ce temps qu'il se maria. Il épousa une sœur de Mlle Sophie Croizette. Elle était alors, Croizette, pas grand'chose.

A la hâte, les principales œuvres de Carolus Duran : *la Femme au gant*, qui est au musée du Luxembourg ; *la Dame à l'éventail ; Mme de Pourtalès ; Sophie Croizette au bord de la mer* (Salon de 1873) ; *Emile de Girardin* (Salon de 1876) ; en 1878, *le Triomphe de Marie de Médicis*, un plafond destiné au palais du Luxembourg ; enfin, en 1879, le portrait superbe de la comtesse Vandal, avec la médaille d'honneur.

Dans l'intervalle, en 1876, Carolus Duran est retourné en Espagne revoir, je pense, les Vélasquez.

L'atelier de Duran, 11, passage Stanislas, est une curiosité. Il est au premier étage d'un passage de la rive gauche où abondent les ateliers d'artistes. A la porte d'entrée, une riche couverture de soie brodée, une de ces couvertures que, les jours de fête, on suspend aux balcons dans les villes d'Espagne. A gauche, le buste de Mme Carolus Duran, par son mari, qui sculpte à des heures de fantaisie; à droite, le buste du maître de céans, par Falguière. Les deux bustes sont sur des colonnes torses en bois noir, à filets d'or. Presque à l'entrée, un orgue, devant lequel, une grande chaise gothique; un grand bahut de chène sculpté où se dressent une vingtaine de statuettes indiennes, des bibelots du Japon.

Au fond de l'atelier, une loggia, formée de tentures en drap rouge, garnie de tapisserie; dans la loggia, un divan fait de tapis de Smyrne. Dans un coin, à gauche, la table à couleurs, avec des palettes énormes, des palettes merveilleuses, où, des teintes les plus claires aux plus sombres, les couleurs sont étendues en arc-en-ciel, chatoyantes à l'œil. La palette fait deviner le tableau. A côté, des armes antiques et des armes modernes, des fleurets.

Sur les murailles, des ébauches, des esquisses, les portraits de Marie-Anne et Sabine Carolus Duran, à quatre et trois ans; une tête coupée de femme, pendue par les cheveux; un portrait du peintre par lui-même, plus sombre peut-être que celui qu'a fait Sargent, mais préférable; un portrait par Duran, de sa mère, robuste encore, née en 1800, avec le siècle, une tête donquichottesque, une figure longue et maigre encadrée d'un bonnet blanc.

Au milieu de la salle, sur les chevalets, les œuvres commencées.

Ici, une femme blonde, coiffée d'un turban rose, drapée, les seins nus, dans un cachemire blanc, ceinte d'écharpes de soie verte et rouge, tenant sur sa tête, avec ses bras relevés en courbe harmonieuse, une corbeille pleine de fleurs et des fruits. C'est la jeunesse, le printemps, la paraphrase du vers de Musset chantant le bien qu'est la vie. Là, sur un autre chevalet, un portrait de femme, en robe bleue, le visage en pleine lumière.

Enfin, une grande toile : *Mise de Jésus au tombeau*. Le Christ est étendu mort. Saint Jean est debout. Il va oindre le corps du maître bien-aimé. Une vieille femme, abêtie dans une douleur muette, tient les parfums. La mère de Jésus est là. Elle s'est précipitée à genoux, mais son corps, par une étonnante hardiesse, est caché par celui de Jésus. On n'aperçoit que son bras sur la poitrine mate, et sa tête à côté de la tête de Jésus, faisant comme un nimbe. Marie de Magdala, la pécheresse, à demi-nue, ses cheveux blonds dénoués, baise les pieds du crucifié.

M. Carolus Duran est religieux, non pas seulement dans le sens philosophique et large du mot, mais même dans le sens catholique. Lors de son retour à Paris, en 1866, après une retraite au couvent de Subiaco, il voulut entrer à la Trappe. Il renonça à son projet à cause de sa mère. Quelque chose est resté en lui de croyant et de mystique. Il dit, comme ferait un prêtre, un religieux, car ce mot exprime mieux ma pensée, que pour s'élever il faut aller en haut, et il a toujours, présente à l'esprit pour s'avancer vers l'idéal de beauté, cette parole d'un personnage de Shakespeare : « Tu es ma divinité. »

Sur cette toile, *Mise de Jésus au tombeau*, il a peint cependant des êtres nous ressemblant ; il a représenté une scène intime; il a voulu mettre dans ses personnages tous nos sentiments, toutes nos douleurs, toute notre humanité, il a essayé de les faire souffrant et pleurant. Le peintre donne cette raison :

— Jésus a été, ici-bas, un homme comme nous, et tout ce qui touche à la terre suit les lois de la pesanteur.

Il y aurait peut-être à discuter sur plusieurs points, mais j'aime cette conviction, cet amour de la nature dominant la religiosité, faisant que l'artiste, malgré ses idées, n'a peint dans le Christ qu'un homme. Voici un conseil du maître à ses élèves :

— Il faut aimer la gloire plus que l'argent, l'art plus que la gloire, et la nature plus que l'art, car l'art c'est le moyen et la nature est le commencement.

L'AMOUR MODERNE

« Dans la plupart des romans ou des poèmes, il y a un langage spécial, à l'usage des mystères du baiser. Cette rhétorique conventionnelle n'a aucun rapport avec la vérité, ne donne que vaguement l'idée du sentiment, l'image de la sensation. C'est très difficile, il paraît, d'être sincère, de penser avec franchise, comme on regarde en face, même de savoir se déshabiller.

« Les récits d'aventures laissés de côté restent les maîtres. Victor Hugo, trop égoïste, n'a pas su être amoureux : avec son art prodigieux, il n'a pu qu'en donner l'illusion. Lamartine chanta ; ce ne sont que des mots, rien que des mots; il n'aima point, il permit seulement de l'aimer. Dans une courte histoire, *Graziella*, on trouve pourtant mieux quedu lyrisme, une tendresse, presque du cœur. Sur le tard, après l'acquis douloureux de ce que valent gloire littéraire et puissance gouvernementale, il se rappelle, dans cette idylle, avec une mélancolie de vieillard,la douce pêcheuse de Procida. Baudelaire, suprême artiste, est trop artificiel. Musset, lui, demeure à jamais le poète de la femme; Heine aussi, le frissonnant et l'ironique : « De mes grands chagrins j'ai fait de petites chansons » *Intermezzo*.

« C'est presque tout.

« Puis quelques contes de voluptueuse passion : *Le Mariage de Loti ; la Dame aux Camélias ; Paul et Virginie ; Manon Lescaut*, confession adorable tirée de longs mémoires ; *Daphnis et Chloé ;* d'autres encore, de loin en loin. Chacun sent que c'est arrivé ; de telles œuvres sont probantes comme des faits, comme de l'histoire.

« Dans l'amour, les deux êtres sont nus.

« C'est ce que semblent ces livres merveilleusement exacts, d'une simple réalité, soufflant la vie, la fièvre des caresses, le souvenir des heures folles jouies et ensuite souffertes, la vie dont personne ne peut, à travers leurs pages, nier l'émotion. »

Les lignes précédentes sont la préface d'un récit d'amour : *Le Cœur*. Elles peuvent en être détachées, pour la discussion, et témoignent seulement d'un effort vers cette sincérité dont les derniers romans russes auraient donné le goût aux hommes nouveaux si nous n'avions, en France, bien d'autres exemples, cités déjà, et, parmi eux, ce modèle exquis : *Manon Lescaut.*

« De l'amour en littérature, » voilà un titre, si la mode était aux traités cicéroniens. Ce sujet, quelle que soit l'occasion de le développer, est excellent ; il mérite qu'on s'y arrête.

Un instant ; pas plus.

Et pourtant cela demanderait mieux que quelques réflexions rapides. « L'amour moderne, » c'est un livre à faire.

*
* *

« Victor Hugo, trop égoïste, n'a pas su être amoureux. » D'aucuns ont poussé les hauts cris. Lui, le grand

homme, le prophète, n'a pas su exprimer l'amour? C'est une hérésie, c'est un blasphème.

Non, une vérité.

Un magnifique poète, c'est entendu, M. Victor Hugo. Comme disait Balzac, il y a déjà fort longtemps, n'en parlons plus. Mais est-il le poète de l'amour? Non certes, car de tous ses vers amoureux aucun ne vaut, pour la passion, le sonnet de Musset qui commence :

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté.
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Hugo nous étonne; il ne nous fait pas pleurer. Il est impossible de ne pas l'admirer; il est très explicable qu'on ne l'aime pas. Le splendide poète a la sérénité olympienne; c'est sa gloire et c'est le défaut à cause duquel il sera loin de rester tout entier. Il fut un impassible. Il n'a eu de colère, il n'a eu d'émotion que lorsqu'il s'est agi de lui-même. Alors il a écrit son chef-d'œuvre : *les Châtiments*. Victor Hugo avait été blessé dans son orgueil : il avait été traqué, exilé. Pour la première fois, alors, ses vers ne sortirent plus immobiles, comme marmoréens, de son cerveau génial; ils eurent, en plus, tous les frissons de son âme ulcérée. Hugo fut, toujours, l'admirable, l'impeccable, le merveilleux assembleur de rimes; mais dans ce livre seul, *Châtiments*, il fut, en même temps qu'un écrivain hors de pair, un homme qui a un cœur et qui souffre.

Non, il n'a pas aimé. *Ego*, Hugo. En dehors de ses vers, sa femme, qui, toute sa vie d'épouse, vit une autre femme à côté de son mari, en fut la preuve très douce et très attendrissante. Et cette maîtresse même,

la compagne de longues années d'exil, s'en est allée seule. Hugo n'a pas daigné accompagner jusqu'au seuil de sa porte celle qui, après lui avoir donné plus de la moitié d'un siècle de baisers, partait, avant lui, pour le cimetière.

Au reste, c'est l'opinion des jeunes qui grandissent. Hugo ne fut pas un artiste, pas un homme; c'était une force.

Il chantait comme l'Océan fait du bruit.

Il ignora les inquiétudes, les névroses. Un prodige, l'Ancien, une brute, une espèce de Titan de la pensée. Flaubert, les Goncourt apparaissent plus malheureux, moins doués, pâtissant davantage, corps vibrants dont la chair est à nu ; ils sont plus près de la moyenne inquiète d'un vieil univers blasé, pourrissant.

Et Lamartine ?

C'est aujourd'hui banal de constater combien il est délaissé. Une vague brume s'est faite autour de lui, comme elle s'est faite autour de Chateaubriand, comme elle se fera autour de Victor Hugo, tandis que Balzac semble plus haut, à chaque soleil levant. A la fin de sa vie, accablé de gloire, perclus de dettes, condamné aux travaux forcés, son cœur saigna; et c'est encore de lui ce qui nous touche davantage.

Baudelaire est très apprécié, très étudié par les jeunes hommes. Chez lui, pourtant, la passion de la forme littéraire domine. Les mots preneurs, le rythme, plus que la femme, le tourmentèrent.

Mais Alfred de Musset connut le secret des vers composés sans effort, dans les heures de navrement, de

caresses inassouvies, de conscience de notre solitude. C'est le destin général; chaque être est seul sur la terre. Nous nous servons de l'amour comme du masque le plus illusionnant sur le sentiment de cette solitude qui, parfois, devient une angoisse. Musset pleure tout cela. Un génie, certes; mais ses premiers vers sont d'un enfant, les autres d'un adolescent, les derniers à peine d'un homme. Et les fils énervés du siècle qui s'achève trouvent en lui l'écho de leurs doutes ironiques, de leurs sanglots rentrés.

Si Henri Heine sourit et se moque avec élégance, au lieu de montrer le poing au ciel ou à sa maîtresse, comme dans le mélodrame, c'est qu'il a de la tenue; dans ses sarcasmes spirituels, sa blague finement lyrique, il y a toutes nos larmes. On pourrait prétendre que là est l'amour moderne.

Comme il est mal d'avoir le bonheur insolent, ainsi la douleur parisienne doit se présenter discrète et gracieuse. « De mes grands chagrins j'ai fait de petites chansons. » C'est le programme.

Nombre d'écrivains, considérés de second ordre, dont « les nonchalances sont les plus grands artifices », pourraient être cités, à des titres divers, à côté de Musset et de Heine. Leur mérite à tous et leur charme naissent de leur sincérité. Un des plus récents, Pierre Loti (M. Viaud), n'a pas écrit pour faire métier de romancier, pour détailler à la ligne ses gaietés ou ses mélancolies, sa contemplation longue et monotone de la mer. Il a écrit, inspiré, sans se soucier du succès. M. Viaud est arrivé ainsi au premier rang de ceux qui cherchent dans une œuvre la reproduction intense et simple de la vie.

Sans doute, « tout est dit, et l'on vient trop tard de-

puis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent »; mais on peut encore, avec une âme jeune devant de vieilles choses, avoir et exprimer ensuite des impressions neuves dans une humanité usée, d'ailleurs magnifiquement productive, automne superbe du monde.

ÉMILE BERGERAT

(CALIBAN.)

Comme l'élève intimidé, perdant la tramontane, ânonnait :

— Retournez à votre place, monsieur Bergerat... Je vous interrogerai de nouveau dans un instant.

La seconde épreuve ne réussit pas mieux que la première, et le candidat au baccalauréat fut blackboulé.

A la porte, il trouvait son professeur, un vieil aimable homme, qui, lui prenant le bras :

— Venez avec moi; il faut que je vous présente à M. Edouard Thierry... Il a reçu votre pièce.

Sorti, tête basse, de la Sorbonne, le collégien Emile Bergerat entrait, tête haute, à la Comédie; il y a de cela vingt années. La place du Théâtre-Français eût pu, en ce temps, s'appeler « Place aux Jeunes ».

Quelques mois après, à Amboise, dans la basse ville, au-dessous du château, un bambin était au café avec son précepteur, celui-ci imberbe d'ailleurs. Sur les tables traînaient des journaux que le mentor prit négligemment. Il y trouva le compte rendu d'une première représentation par les comédiens de l'Empereur; l'article finissait sur ces mots : « grand succès pour l'auteur. » Voyageant à travers la France pour compléter

l'éducation du fils de famille qui lui avait été confié, Emile Bergerat apprit ainsi, au fond de la province, que son nom avait été salué d'applaudissements à Paris.

Assez original, ce début.

*
* *

Malgré une enfance très triste, passée dans l'abandon et la misère, Caliban est devenu un gai causeur, d'une verve endiablée, un artiste de primesaut avec le mot drôle, presque toujours. Le Gavroche, de Hugo, a grandi ; il est devenu un homme, et, souvent un loup sur le visage pour jouer sa musiquette, il continue ses pieds de nez à S. A. R. Tout-le-Monde. Il se moque, il raille, puis tourne sur ses talons et salue la compagnie, ironiquement, comme un acrobate, d'une pirouette.

Jongleries factices, éclairs fugitifs, qu'en demeure-t-il? peu ou prou? des recueils d'articles et, entre autres, celui-ci, qui est peut-être le meilleur de l'œuvre de Bergerat : *Chroniques de l'Homme masqué.* Parfois la calembredaine d'actualité y semble la fusée éteinte d'un feu d'artifice de la veille ; parfois aussi, sans avoir l'air, sous la tournure zutiste, il y a une espèce de solution à des problèmes philosophiques et sociaux, fort épineux, car ils ont des épines, comme les rosiers.

*
* *

Au cirque, le clown, dans la piste, au milieu des domestiques qu'il bouscule et roule sur le sable, invente pour le public, chaque jour, des farces épaisses, gros-

sièrement bêtes, mais qui font rire. Par instants, lassé de son métier, il débarbouille son masque enfariné, et, sérieux alors, reprenant sa dignité d'homme, il fait courir sur le violon l'archet sonore, et s'envoler vers les frises, sous les lustres qui étincellent, une mélodie enchanteresse.

Tel le poète apparait dans le journaliste ; l'artiste se délasse de son labeur quotidien avec un extravagant poème : *Enguerrande.*

Chroniqueur la semaine ; poète, le dimanche ; c'est le destin.

Enguerrande, à l'occasion, pourrait être le type du drame injouable. Cette féerie étrange, poème superbe d'ailleurs, est rimée avec soin ; mais la cheville est en dedans, quelquefois, pour remplir le vers, souvent très original. *Cuirassiers de Reischoffen*, du poète patriotique Emile Bergerat, où est le temps où on vous récitait partout comme étant de maître François Coppée ?

***

Injouables ? non, mais peu jouées, ont été les autres pièces de Bergerat. Juif-errant toujours en marche, le rouleau légendaire sous le bras, on le rencontrait par rues et boulevards, dans les parages du Vaudeville, de Cluny, de l'Odéon. Ce dernier, il y a renoncé définitivement ; il dit que c'est trop loin.

Tout sujet lui apparaissant d'abord sous la forme d'un dialogue entre deux ou plusieurs personnages, chaque plan qu'il trace est un scénario, à ce qu'il assure. Pas de chapitres, des actes ; pas de descriptions, des décors ; pas de phrases, des mots.

Enfin, pas de rééditions, des chutes (je veux dire que ça ne va pas à la centième !).

Alors que faire ? Bergerat, homme shoking, a voulu agir de force avec la gloire, un tantinet rebelle.

En tout cas, d'aucuns marquent, avec justice, un bon point pour ce roman, son second ou troisième coup d'essai : *Le Viol.*

*
* *

Dans le jardin de la maisonnette, près des fortifications, au bout de l'avenue de Villiers, un pavillon à deux étages a été construit. Le cabinet de travail est en bas, l'atelier au-dessus, où Mme Bergerat fait de la peinture à l'huile tandis que son mari compose. On peut communiquer, grâce à un trou carré pratiqué dans le plafond. Est-ce, comme chez les frères Corneille, par là que s'envoient les rimes ?

Caliban est gentiment installé, dans ce logis plein de bibelots. Le critique d'art, le poète se complaît parmi les pochades, les maquettes, les gravures. Au milieu de ce fouillis, un autre fouillis de tableaux et d'aquarelles de Bergerat lui-même, car, comme Théophile Gautier, son beau-père, il peint très gentiment, pour se délasser, l'été, au bord de la mer. Bref, il y a chez lui, comme à Cluny, un véritable encombrement de choses intéressantes.

Pas de ceinture de chasteté, par exemple.

Que citer ? Il faudrait dresser un inventaire, comme après décès ; or, Bergerat, qui a une santé de fer, se porte fort bien.

*
* *

C'est très gai aussi, avec des enfants, des chiens, des oiseaux, tout un petit monde remueur qui emplit la maisonnette de vacarme, mais reste consigné à la porte

du pavillon où on travaille. L'homme au veston rouge se fâcherait. Une culotte en velours à raies gros bleu et ce veston, tel est le costume ; à la bouche, la pipe, l'amie.

Les cheveux poivre et sel coquettement ébouriffés, la barbe frisottante, les yeux, deux points noirs scintillants, la bouche petite, avec un plissement d'ironie, le timbre de la voix très doux (on dirait Sarah Bernhardt, s'il se rasait), voilà Bergerat. La figure, un peu ravinée, usée, révèle une vie de labeur, de « copie », d'esprit à outrance.

LES DÉPUTÉS POÈTES

Comme M. Paul Bert plaisantait le plus parnassien des éditeurs sur le tas de volumes de vers qu'il a publiés, M. Lemerre, qui est homme de beaucoup d'esprit, lui répliqua vivement :

Il se cache un poète en chaque député.

C'est un vers. Mais M. Lemerre est excusable d'en commettre, sans les chercher, de temps en temps. Il subit, le pauvre homme! l'influence des milieux. Très juste, au surplus, sa réponse. La plupart des députés sont des poètes manqués. Pour M. Paul Bert, si j'ai bonne mémoire, j'ai lu de lui une parodie politique sur l'adorable couplet de Musset :

Regrettez-vous le temps
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux?

Cela dans le journal : *l'Yonne*. Il est de fait qu'à part certain nombre de prudhommes, notaires ou avoués, juges ou avocats, négociants ou médecins (dont plusieurs encore ont rimé sans ambition, dans leur jeunesse et même en leur âge mûr; ainsi le docteur Bourgeois, re-

présentant de la Vendée), trois douzaines au moins de députés, à l'époque des illusions folles, ont souhaité la gloire littéraire. Ils ont connu la joie de lire leurs piécettes dans de petits journaux ou de grosses revues ; d'aucuns ont pu les assembler en volumes, quitte plus tard à racheter ces erreurs, chez le libraire ou sur les quais.

La célébrité, cette demoiselle peu difficile pourtant, n'est pas venue de leur côté. Alors, comme ils se sentaient une « blague », de la verve moyenne, enfin une inspiration qui suffirait aux harangues, de village en village, devant le peuple souverain, ils ont transformé leur exaltation poétique en conviction républicaine, ils ont développé avec des mots sonores et des phrases vides la question sociale. Paraître savoir, cela suffit. D'ailleurs, du pain et des jeux, c'est toujours ce que la foule demande ; ils ont promis tout, et le reste encore. Puis, les voilà députés, et payés par ceux qui n'achetaient pas leurs vers (1).

C'est une jolie vengeance.

---

(1) Un député poète m'a fait l'honneur de prendre la peine de mettre en sonnet ces quelques lignes de ma prose. Je remercie mon correspondant en publiant son petit travail :

DÉPUTÉS POÈTES.

La célébrité, dame assez douce et docile
Pourtant, n'a point jeté les yeux de leur côté.
Lors, comme ils se sentaient une blague facile,
Une verve moyenne, ils ont interjeté

Appel et planté là les muses de Sicile,
Musæ Sicelides. Il ne faut, tout compté,
Que du pain et des jeux à la foule imbécile,
Et qui ne tient pas, elle, à la célébrité.

Or, comme ils ont promis d'une voix très sonore
Et d'un geste inspiré tout et le reste encore,
Les voilà députés. Qui n'a point son travers ?

Oui, députés, (est-il vengeance plus charmante,
D'un ironique esprit sur la foule assommante ?)
Et payés par ceux qui n'achetaient pas leurs vers.

*
* *

Néanmoins, il y a exception à tout, et, parmi nos gouvernants, si on s'en donne la peine, on rencontre des poètes de mérite. Et ici tout le monde aura plaisir à voir rendre hommage au général Pittié, gouverneur de l'Elysée. Il a grande allure, le début de son livre: *A travers la vie.*

Mon âme vient du peuple et n'en est pas plus vaine.
Sur le tronc vermoulu d'un frêne ou d'un ormeau
Je n'ai jamais greffé d'héraldique rameau,
Et c'est un sang d'hier qui coule dans ma veine.

Ma mère, le front ceint d'acanthe ou de verveine,
A grandi, libre et chaste, au milieu d'un hameau;
Mon aïeul, fils de gueux et père de grimaud,
Suça le maigre sein de la pâle déveine.

C'est dommage que l'expression superbe et simple d'un sentiment aussi touchant soit un peu gâtée par une couronne « d'acanthe ou de verveine », bien inutile, sauf pour la rime. *A travers la vie,* ce recueil est des meilleurs; on y trouve mieux qu'un joueur de fifre, un homme qui pense et qui agit.

Joueur de fifre, M. Gustave Rivet le fut, et avec une grâce délicieuse, au sortir du collège, dans ce poème à bâtons rompus et à vers cassés, en trois chants boiteux, *Nichette,* par Hector L'Estraz, escholier de Paris. Ce madrigal est exquis :

Votre petit minois m'agace,
Je l'ai sans cesse sous les yeux.
Je le vois qui passe et repasse,
Tantôt me faisant la grimace,
Tantôt riant et gracieux.

Pour égayer ma solitude,
C'est avec vous, charmant lutin,
Que je cause soir et matin.
Adieu le vieux discours latin,
Je ne vois que vous dans l'étude.

L'autre jour que mon professeur,
En robe noire de docteur,
Me disait : « Redoublez de zèle! »
Dessous sa robe de drap noir
Et sa toque, je crus vous voir
Et je dis : « Oui, mademoiselle. »

*
* *

D'ailleurs, le public apprécie aujourd'hui M. Gustave Rivet comme un véritable écrivain. Il a applaudi plusieurs œuvres dramatiques de ce lettré fin et délicat : *Le cimetière Saint-Joseph*, *Marie Touchet*, *le Châtiment*. Voilà, le moment venu, un ministre de l'instruction publique. Mais « il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint ». C'est l'éternelle règle.

M. Rivet délaisse les lettres et s'applique à présent tout entier aux affaires. Dernièrement, Théodore de Banville, en lui envoyant un de ses livres, écrivit sur la première page ce quatrain :

Ainsi que l'empereur Octave,
Vous avez des métiers divers.
Gouvernez donc, mon cher Gustave,
Mais surtout faites-nous des vers!

Gustave Rivet répondit:

Ma main lourde et déjà meurtrie
Cueillerait mal la rime d'or;
Laissez-moi donc ramer encor
Sur le vaisseau de la patrie!

Sur la même galère travaillent d'autres poètes : MM. Clovis Hugues, Camille Pelletan, Tony Révillon, Henry Maret, Maurice Faure, Rochefort, Saint-Martin, Antide Boyer, Jules Gaillard, prêtre de l'arbitrage international ; Georges Leygues, Aristide Rey, père des bataillons scolaires ; Lockroy, qui, né malin, fit des vaudevilles, Henry de Lacretelle, ancien secrétaire de Lamartine ; Martin-Feuillée, qui déplore une cantate en l'honneur de Napoléon III. Ce péché d'adolescence ne l'a point empêché d'être garde des sceaux, comme M. Devès, dont quelques strophes sont populaires parmi les cigaliers :

Viens dans les bois ! Le doux soleil d'automne
De pourpre et d'or teint les vapeurs du soir.
Au baiser chaud du vent l'herbe frissonne,
Et de l'étang pâlit le clair miroir.
Jeunesse, amour, dans mon sein qui bouillonne,
Au cri des sens mêlent leur grande voix.
Viens dans les bois !

C'est chaud et ardent, « c'est Vénus tout entière à sa proie attachée ». M. Devès, ministre de la justice, dans un temps où l'on a condamné à mort M. Louis Dépret pour un mauvais livre, aurait pu se poursuivre lui-même, pour l'exemple.

***

M. Camille Pelletan se souvient-il du temps où il lisait les journaux, chaque matin, sous les galeries de l'Odéon et où il était secrétaire d'une revue de jeunes poètes qui s'appelaient « les vilains bonshommes » ? M. Henry Maret, si spirituel, plus varié, plus fin que Rochefort, et partant moins populaire, sait encore par

cœur un sonnet de lui sur le printemps, paru, jadis, dans ce journal, peu révolutionnaire, sauf sous les jupes : *la Vie Parisienne*. Quant à Rochefort, il a composé un sonnet à la Vierge; mais si farouche démagogue qu'il veuille paraître, il ne regrette pas cette galanterie.

Et moi ? réclame Clovis Hugues, qui a dans les poches trois livres de beaux vers : *Les jours de combat ; Les Soirs de batailles; Les Evocations*. Il y en a bien d'autres sous son chapeau. Clovis Hugues est hanté par Victor Hugo; ses strophes évoquent souvent celles du maître emprisonné au Panthéon, lui qui voulait pour cercueil la nature. Mais c'est un éloquent, Clovis, un improvisateur merveilleux; je n'ose pas dire un troubadour.

Marseille prouve sa glorieuse origine grecque en choisissant, pour la représenter, un artiste. Mais elle a élu aussi M. Antide Boyer, qui dirigea en chef un canard provençal : *Loù Troun dé l'er*. Le secrétaire de M. Antide Boyer est aussi un poète; il signe : *Rimo-Sausso*. Oh ! la couleur ! Oh ! le Midi !

La clarté les grise, ces gens du soleil, dont je suis, comme les beaux discours, les périodes harmonieuses et retentissantes. Ceux de la Drôme ont acclamé M. Maurice Faure, chef du personnel de l'administration pénitentiaire, au ministère de l'intérieur, ils l'ont nommé député, ce descendant de Barnave, qui, en 1875, fonda, à Paris : *la Cigale*.

Ceux de Vaucluse placent à leur tête MM. Saint-Martin et Jules Gaillard. Deux poètes pour un département, c'est coquet.

M. Saint-Martin, un des plus distingués de la gauche, dont les études historiques, entre autres sur le maréchal Brune à Avignon, sur la vie et l'œuvre de Mirabeau, sont remarquables, fit imprimer un recueil de

vers : *Juvenilia*, Le titre en dit assez ; l'ouvrage est introuvable, et l'auteur en est très heureux ; mais il en garde deux exemplaires dans un coin de sa bibliothèque.

M. Jules Gaillard, lui, n'a jamais offert aucune pièce de vers à aucun journal, à l'exception de deux pièces : *Les filles d'Arles ; Chant des peuples latins*. Il a un volume de vers manuscrits. A ce que dit Clovis Hugues, il n'éprouve pas le besoin de le publier tant qu'il sera avocat (les clients se méfieraient de ses plaidoiries), tant qu'il sera député (les électeurs se méfieraient de sa politique), car il n'est pas Clovis Hugues. Il est Gaillard, et c'est assez.

*
* *

Tous les députés sont donc poètes, comme le prétend M. Lemerre? Encore trois, pour finir, et d'abord M. Henri de Lacretelle. Ce poète, très honorable, mais dont la mélopée lamartinienne est aujourd'hui bien démodée, possède à son compte de nombreux ouvrages. M. de Lacretelle est très vieux ; il semble dater du seizième siècle. Mais il est très jeune aussi, ce poète lyrique qui a plus de dix mille vers inédits dans ses tiroirs et qui, il n'y a pas longtemps, écrivait cette déclaration, inédite comme les dix mille camarades :

Ni la gloire, manteau de pourpre et de vertu,
Dont un homme par siècle à peine est revêtu ;
Ni les mille bravos, clairons de la fortune,
Qui pleuvent, incessants, au pied de la tribune,
Lorsque...

. . . .

(Ici une longue période à la manière cornélienne.)

Ni l'extase confuse et paradisiaque
D'un fumeur d'opium, Chinois ou Syriaque,
Ni le tressaillement d'un cœur républicain,
Quand un Brutus vengeur exécute un Tarquin;
Ni la mort de Baudin, ni les sublimes fièvres
Ne valent le baiser que j'ai pris sur tes lèvres.

La jolie femme qui eut l'honneur d'inspirer ces vers, beaux comme l'antique, a raison d'être contente. Mais les électeurs? Ni le tressaillement d'un cœur républicain, ni la mort de Baudin, ni les sublimes fièvres ne valent un baiser. J'en appelle à M. Tony Révillon, mandataire de Belleville, qui vient des champs où il a jasé en vers frais et gentils avec les nymphes de Corot; à Tony Révillon, blanc comme un printemps fleuri, moustache en croc, souriant, une rose à la boutonnière.

*
* *

Oh! combien d'oubliés! Décidément le goût de la politique n'exclut point certaine poésie, par exemple, dans les deux livres de M. Georges Leygues, de Lot-et-Garonne : *Le Coffret brisé; La Lyre d'airain*, couronnée par l'Académie française, en 1884. Ce jeune, à qui la grosse moustache blonde de sa figure très douce donne l'air d'un militaire pas féroce, est méridional, comme la plupart des autres députés poètes. Ils n'étaient pas tous nés de l'autre côté de la Loire, pourtant, les auteurs de la centaine de manuscrits de vers qu'un éditeur a reçus de Nouméa, depuis la guerre jusqu'à l'amnistie. A ce propos même, quelqu'un disait une parole dont le sens est assez profond :

— Plus l'individu baisse, plus les vers sont mauvais.

Il y a donc à la Chambre, comme on a pu le voir,

des artistes de rang supérieur. Mais les autres, ceux qui ne sont pas nommés, sont des poètes ratés, des morts de la littérature. N'ayant pu être quelqu'un, ils ont voulu être quelque chose, un morceau de royauté. Dans notre pays, dont les arts seuls maintiennent la grandeur en face des autres nations militaires ou commerciales, ils souhaitèrent sans doute faire loi ; leurs rêves déçus, ils se contentent de faire des lois.

CELUI QUI REVIENT DE L'ENFER : AUGUSTE RODIN

Cet éminent statuaire, presque inconnu, est en train d'achever le modèle en plâtre d'une porte de bronze pour le futur palais des Arts décoratifs; on doit le construire sur les ruines de la Cour des comptes. Que cet édifice soit ou non élevé un jour, la porte existe, sorte de poème à plus de cent cinquante personnages ; le livre de Dante y est traduit avec une nouveauté de conception saisissante, même pour les ignorants. La misère terrestre se déroule dans cette œuvre d'une imagination très personnelle, d'une grandeur qui émeut et qui obsède ensuite.

L'humanité pitoyable, avec ses révoltes, ses désespoirs, ses laideurs de conscience, ses troubles passionnels, ses frénésies, ses malédictions, ses appétits grossiers en même temps que ses appels d'infini, d'idéal, est là figée, mais avec une vie palpitante.

La matière y prend une âme.

*
* *

Ce qu'est cette porte, le développement des cercles épouvantables du poème italien : *l'Inferno*.

Dominant le tout, trois personnages semblent incar-

ner la phrase qu'ils montrent écrite sur le fronton : « Vous qui entrez, laissez toute espérance. » Le long du chapiteau, parmi le bouillonnement des laves, des bouches ricanent, des bras menacent, des mains se crispent, des torses frémissent ; des visages contractés par les angoisses sont mouillés de larmes jamais taries. Très en saillie sur un bas-relief, l'arrivée aux enfers, Dante Alighieri, la poitrine en avant, le coude sur la jambe, le menton qui s'appuie, est pensif ; son regard inspiré semble plonger au fond de l'abîme où se mêlent des grincements et des baisers.

Sur les montants de droite, des âmes damnées s'enlacent, couples insolites, jamais assouvis ; c'est l'inconnu que leurs corps veulent étreindre et pénétrer. A gauche, au milieu des vapeurs des limbes, des enfants dégringolent. C'est une véritable épopée, complexe et harmonieuse. Chaque battant est divisé en deux panneaux séparés par un groupe. D'un côté, Ugolin ; de l'autre, Françoise de Rimini. Décharné, comme un animal affamé, Ugolin se traîne sur les cadavres de ses fils. En face, comme antithèse. Françoise, en qui son créateur a mis toute la sensualité gracieuse de la femme, entoure de ses bras le cou du tendrement aimé. Puis, c'est, au-dessus, un tas de furies, de masques tragiques, allégories terribles ou délicieuses ; et, au-dessous, sur un bas-relief, des centaures emportent des femmes nues qui se débattent ou se pâment sur les croupes. Du fleuve de fange enflammée, où se précipitent des prostituées exquises, les éternellement maudits tentent de s'échapper ; d'autres centaures les blessent à coups de flèches.

D'une conception colossale, d'une exécution parfaite, ce monument se dresse, évocation surprenante des chants du Dante, donnant le frisson des passions souveraines. Il y a dans ce statuaire l'esprit d'un artiste

gothique, croyant et chaste, de la grande époque, une foi profonde dans l'art, une autorité qui s'impose, la conviction grandiose et naïve des anciens architectes de cathédrales. C'est âprement superbe :

O vieux tailleur de pierre,
On dirait à te voir que tu n'as jamais ri.

Il est temps que celui qui a accompli cette œuvre de maîtrise, — car il n'y a plus guère qu'à la couler en bronze, et les soixante et quelques mille francs accordés par M. Turquet, un ministre compréhensif et artiste, suffiront à peine aux frais énormes depuis l'esquisse, — reçoive en un peu de gloire son salaire.

***

La vie d'Auguste Rodin, ce vaillant, épris de l'abstrait, petit homme blond et timide, à barbe fluviale, au cheveu court, aux yeux bleus très doux, est très simple. Parisien, son enfance fut pauvre, comme toute sa vie. Instruit tant bien que mal, il se présenta à l'Ecole des Beaux-Arts, où d'ailleurs il fut refusé. M. Dalou, son camarade, l'en félicitait ainsi :

— Vous avez eu de la chance... Quand je fais mal, c'est ce qu'on enseigne là qui me revient...

Quoi qu'il en soit de ce propos paradoxal, Rodin, pour vivre, dut s'occuper d'industrie. Longtemps il fut praticien, longtemps il a travaillé à la manufacture nationale de Sèvres, à des modèles pour M. Carrier-Belleuse. Ce doit être dur d'avoir en tête des projets pour lesquels il faudrait du temps et du génie, et, lorsqu'on se sent quelque chose là, de faire trêve aux chimères, de consacrer la pleine semaine à gagner le

pain quotidien. Il reste les dimanches, et ces jours de recherche inquiète sont les jours de fête.

Après la guerre, M. Rodin est resté plusieurs années en Belgique et en Hollande, où il a participé à la décoration de plusieurs monuments. Enfin, en 1879, il expose, à Paris, deux statues : *L'Age d'airain*, *Saint-Jean-le-Précurseur*. Toutes deux sont maintenant au palais du Luxembourg. Mais la bataille fut rude.

Elle dure encore.

1° L'*Age d'airain*, c'est si éloquent, si expressif qu'on accusa l'auteur de s'être servi d'un moulage sur nature. Cette polémique alors occupa les journaux. M. Rodin dut se mettre en quête du soldat belge qui avait posé, faire ensuite qu'il consentit à être moulé, afin que le jury pût comparer. A une connaissanee absolue de l'anatomie s'ajoute l'indéfinissable qui donne le mouvement, qui, pour ainsi dire, emprisonne, dans le bronze aux formes corporelles, un souffle.

2° *Saint-Jean-le-Précurseur*. Il parle et enseigne. Dans une attitude de tribun populaire, le bras étendu, la main ouverte, il dresse vers le ciel sa face poilue, à la fois illuminée et brutale. Un regard d'apôtre luit dans les yeux de ce mangeur de sauterelles, au dos maigre. Pourquoi est-il nu ? On portait des vêtements au pays de Judée.

On a beaucoup discuté autour de ces œuvres. D'aucuns ont acclamé ce talent robuste, d'autres l'ont nié. C'est la loi décourageante.

Depuis, M. Rodin a repris un brin sa première idée dans cette statue : *La Création de l'Homme*. C'est un mâle qui s'éveille à la vie, avec l'étonnement d'être au monde. Mais il me plaît moins. On y voit exagérément tous les muscles, leurs jeux successifs, leurs attaches, leurs protubérances, leurs dépressions. Il est encore bon, le conseil de Léonard de Vinci, disant à ses élèves

d'éviter de faire leurs figures semblables à des sacs de noix. En tout cas, le meilleur éloge de Rodin, c'est qu'on ne peut voir son œuvre sans songer vaguement à Michel-Ange ; et elle n'en est point écrasée.

*
* *

Un artiste, qui commença par dépenser un million à courir le monde après la sensation nouvelle, un maître aquafortiste dont le talent original n'est pas sans rapports avec celui de Rodin, M. Félicien Rops, disait :

— Il faut jeter l'argent, comme un aérostier son lest, pour s'élever...

Rodin n'a pas eu cette peine. Il y a quelques années déjà, la trentaine franchie pourtant, la trentaine où le succès doit marcher à côté d'un ambitieux comme un lévrier, tantôt en avant, tantôt en arrière, dans l'impossibilité d'acheter un bloc, il se procura à bas prix le buste d'un académicien. Triomphant de la difficulté qu'il y avait à faire tenir dans les contours rabougris du vieux la forme rêvée, taillant à même le marbre, ce qui est la manière des anciens sculpteurs, bien abandonnée depuis Canova, il sortit de l'académicien en pierre :

une bacchante lascive.

*
* *

C'est un métier sévère, celui de sculpteur ; il faut une puissante vocation, une énergie continue, une foi ardente, un travail pénible.

Dans une façon de hangar, en costume d'ouvrier, on se bat avec la terre glaise ou le marbre, pour faire

exprimer à la matière inerte, à coups de pouce, à coups de ciseau, l'agitation de la vie. Pas d'ateliers cossus, pleins de fanfreluches où le maître accueille les belles dames, où un huissier à chaîne présente sur un plateau d'or les cartes des visiteurs. Pour le sculpteur, adieu le succès facile; il est long à venir. Cet art, en effet, n'est entendu que d'un petit nombre; une certaine initiation est nécessaire. Barye disait à un peintre qui se plaignait de son sort :

— Moi, au contraire, je remercie le destin, car je fais de la sculpture depuis quarante ans... et je n'en suis pas mort.

Rodin qui, par fierté, évite les coteries et, par modestie, fuit la réclame, dès l'aube, chez lui, se met à l'ouvrage. Il a un atelier au Dépôt national des marbres, rue de l'Université. Mais il ne peut attendre. L'idée qu'il a entrevue dans la nuit prend forme aussitôt dans la terre glaise. Et, le soir, après la lutte obstinée pour la perfection des deux monuments sur le chantier, il travaille encore. Le livre de Baudelaire ouvert sur une table, il le parcourt, il le savoure, l'illustre sur les marges de croquis d'une allure sculpturale, d'une largeur inouïe où, des ombres, naît la vision de clartés marmoréennes. Puis, tout à coup, il demande de la terre. C'est ainsi qu'il a traduit ce poème magnifiquement lesbien : *Les Femmes damnées*. Admirable aussi de mouvement et de fougue voluptueuse, l'homme qui élève à ses lèvres comme une coupe — une femme !

*
* *

M. Rodin a fait aussi des bustes de contemporains, personnages illustres ou, tout bonnement, ses amis, entre autres ceux de Victor Hugo, face réaliste et vieille de Dieu qui s'en va; de M. Dalou; d'un joli homme, M. An-

tonin Proust, « une calomnie en bronze », a dit Mme de Rute, parce que le buste est sincère. Celui de M. Dalou, tête d'ascète, d'extatique, est d'une intensité de vie rayonnante. Le front osseux, hanté par les pensées fortes et la mémoire de l'exil, le regard énergique, le cou raviné, tout marque une individualité, une passion à froid, une volonté mystique. Le détail est raffiné, l'ensemble remarquable.

Il exécute ces bustes, d'une observation intime et concentrée, pour se reposer de ses grands travaux, de sa porte ou bien du groupe que lui a commandé la ville de Calais. Rodin représente les six bourgeois, Eustache de Saint-Pierre, Jacques de Wissant, Pierre de Wissant, Jean de Fiennes, Andrieux d'Andres et Gautier de Manny, exténués par les privations, les fatigues d'un long siège, au moment où ils vont se rendre au camp d'Edouard pour être pendus. Ils sont dans l'affre du départ. Certes, il n'était point aisé de faire quelque chose de six compagnons en chemise et la corde au cou. Les attitudes sont très diverses. Ils s'encouragent, adressent leurs adieux. Les uns sont affligés, les autres exaltés. Ils n'ont rien de l'héroïsme conventionnel et académique ; ils ne vont pas à la gloire, comme Polyeucte.

A la mort.

Des six, plusieurs marchent au supplice avec résignation seulement. Ils se sont dévoués pour leurs concitoyens dans l'emballement de la fièvre obsidionale ; mais la réaction est venue.

C'est très humain.

*
* *

Ce que Rodin recherche surtout, c'est l'expression et la vie. Son œuvre est de premier ordre, si on la

compare. Il y a des exceptions; mais, chaque année, il semble au visiteur parcourant le salon de sculpture qu'il se promène dans un bois mort; et encore, dans la forêt aux branches nues, qu'a dépouillées l'hiver, on sent que la sève a couru et qu'avril va revenir.

La plupart des statuaires sont comme les poètes parnassiens, qui écrivent des vers impeccables et impassibles; c'est fort honorable; il ne manque rien, sauf l'on ne sait quoi, qui est tout.

M. Rodin, lui, ne se contente pas de rendre les nobles formes; il veut encore qu'une pensée les anime. En résumé, artiste sincère, intègre, méprisant l'argent, il n'a d'autre passion que d'accomplir son rêve créateur; et c'est rare, à cette époque où beaucoup sacrifient au Veau d'Or, qui d'ailleurs est un dieu vénérable.

LES ÉCRIVAINS SACRILÈGES

Ils sont sacrilèges, parce qu'ils sont catholiques, et parce qu'ils font du péché le piment de leurs vices. Commettre le mal sans en avoir la conscience, ce n'est pas suffisant pour ces blasés; s'ils ne le sont pas, ils voudraient l'être. Ils citent les grands écrivains chrétiens, se servent volontiers du vocabulaire canonique, invoquent la révélation et les sacrements; mais en somme l'hostie est un sceau qu'ils appliquent au bas de chacune de leurs pages, très offensantes pour les croyants.

Ils ne sont pas sincères; ils font seulement profession de sincerité.

***

Combien sont-ils? Un petit groupe, Barbey d'Aurevilly, Bloy, Ernest Hello, Péladan, Charles Buet. Deviendraient-ils à la mode? Quelques jeunes écrivains tâchent sérieusement de se dire catholiques, par dandysme; on a l'originalité qu'on peut. M. Huysmanns, au bruit qui court, prépare un livre sur le monde

dévôt; en traître il s'introduit parmi la bande, et il étudie ces bêtes curieuses, sournoisement.

Certes, il était amusant le gentilhomme convaincu qui, l'an dernier, en train spécial, s'en allait à Lourdes, avec sa maîtresse. Ce sleeping-car qui file, à toute vitesse, d'un bout de la France à l'autre, et emporte le couple amoureux entrecoupant de baisers sa folle chanson, ce gentil pèlerinage, sa visite à la Vierge, voilà du pittoresque. Le pittoresque, c'est tout ce qu'adorent ces sacrés écrivains, chrétiens non pas comme Lamartine, mais comme les évêques byzantins. Ils défendent l'Eglise à cause du déguisement extérieur, des chasubles, des mitres, des clefs d'or de la tiare. Ils rêvent un pape pareil au Borgia.

Félicien Rops déclarait :

— Si j'étais archevêque de Paris, quand le gouvernement a repris le Panthéon à Dieu pour le donner à Hugo, je lui en aurais à coups de crosse empêché l'entrée, à la tête de mon clergé !...

Un sacrilège, un démoniaque d'un prodigieux esprit, Rops. Mais les autres! D'un orgueil excessif, outrecuidant, contraire à l'esprit évangélique qui est humilité et simplicité, outre leur amour du décor, du puffisme, faisant de la prière une perversité, ces pauvres diables sont religieux en ces temps incrédules, par élégance. Ils se dressent vaniteusement autour de la croix, drapés dans leurs loques chamarrées; ils veulent être une sélection, le suprême bataillon, avec Barbey pour chef, la vieille garde.

*
* *

Le grand sadique chrétien, c'est Barbey d'Aurevilly, par allitération, comme l'appellent ses familiers, *bardé*

d'or vieilli. Inutile de compter, après tant d'autres, les brandebourgs de sa redingote, de décrire les dentelles de son jabot et de ses manchettes, de célébrer son style étrange et magnifiquement corrompu.

Vaine aussi serait toute attaque. C'est une ruine. A quoi bon jeter contre son monument les pierres qui en tombent ?

Avant de s'occuper des petits du lion, un salut à « Monsieur Ernest Hello, comme disait la lettre de faire-part, par la miséricorde de Dieu soustrait aux peines de ce monde et appelé au Seigneur, muni des sacrements de notre Très-Sainte-Mère l'Église, le 11 juillet 1885. » C'est un philosophe de la famille de Pascal. Procédant non par pensées courtes, mais par jugements diffus, c'est une dilution de Blaise, quasi de premier ordre. Expiré de misère, Ernest Hello atteste par sa vie et sa mort le peu de cas que font les catholiques de ceux qui prétendent les défendre.

***

D'ailleurs, les ouailles n'ont pas tort de se défier.

Par exemple de M. Joséphin Péladan, l'auteur de ce roman bizarre, fantasque, où se mélange beaucoup de pastiche à un peu d'excentricité : *le Vice suprême*.

Dans son œuvre de mosaïque où l'on cherche vainement la cohésion, il s'incarne dans le type de Mérodack, un mage vu par le petit bout de la lorgnette.

Le magisme ne consiste pas à étonner les dames du monde à l'aide d'une étude de M. Desbarolles, ou de M. le baron du Potet (en courant le risque d'endormir

son lecteur), ainsi que de la science cartomancienne renouvelée du grand Etteila. Les seuls mages sont ceux qui vinrent saluer l'Enfant-Dieu dans son étable, à Bethléem, et lui offrirent silencieusement de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Nous sommes loin de ces rois, comme des mages de Pharaon, qui contrariaient les sept plaies d'Égypte.

M. Péladan se donne pour un penseur, et il oublie seulement de l'être; mais il y pourvoira par ses ordinaires moyens mnémotechniques, en lisant encore davantage d'anciens scribes ignorés.

Tenant d'Eugène Sue, de Frédéric Soulié par la recherche d'une certaine puissance dramatique, de Barbey, par une inquiétude de sa manière, il imite d'une façon assez curieuse.

*
* *

Le *Prêtre*, drame en cinq actes, joué à la Porte-Saint-Martin, de M. Charles Buet, qui se le rappelle?

Ce bonhomme aurait eu beaucoup d'onction dans une campagne riche dont il eût obtenu la cure; avec les tendances d'un christianisme rassis, il a les allures d'un excellent curé, très disert, sermonnant contre l'impiété contemporaine, au sortir d'un dîner où on a mangé gras, le vendredi. Il a dirigé une revue : *la Minerve*. Et il a eu ainsi la sagesse antique tuée sous lui.

Bénin et trapu, il erre dans les journaux et les librairies, le regard ingénu derrière ses lunettes bleues, dont l'azur lui fait croire qu'il voit le ciel.

***

Si M. Buet est inoffensif, M. Léon Bloy est le réprobateur, le contempteur juré de toute idylle, de toute chanson, de toute joie française et humaine. D'aucuns lui trouvent une allure; pour les impartiaux, son noir n'a pas de brillant. On a écrit du style de Tertullien qu'il est d'ébène et d'or. Chez Bloy, s'il y a l'ébène, il n'y a pas l'or.

Dix ans secrétaire de Barbey, il porte toujours ses vieilles redingotes à brandebourgs qu'il augmente de parements cramoisis, évoquant la pourpre cardinalesque; et les ailes de ses chapeaux hirsutes sont doublées de lambeaux d'un violet foncé. L'œil torve, les traits durs, la moustache rude, il effraie les petits enfants; on cherche derrière lui l'attirail tortionnaire d'on ne sait quel attardé Torquemada. Un soir qu'il était en quête de sa nuitée, il disait à Villiers de l'Isle-Adam :

— Je ferai de toi un prophète.

Villiers a refusé :

— Je préfère être un vrai littérateur qu'un faux prophète. Sans compter que ton idée est orgueilleuse, on ne fait pas un prophète, on l'éveille!...

Pauvre hère, — bien qu'il semble à plusieurs indigne de pitié, — à force de dénûment il inspire la commisération. Dans sa tragédie, *Périclès*, Shakespeare dit : « La pauvreté pour nous n'est pas une honte, mais une honte, c'est de ne rien faire pour en sortir. » Bloy y croupit et s'en vante. Il répète avec morgue :

— *Sicut Deus, ego sum pauper.*

Comme exégétique, il cherche les symboles en tout dans l'ordre sacré : les symboles de l'Apparition, les symboles des Sept douleurs. Son principal livre, *Chris-*

tophe Colomb, celui dont il tire jactance, n'est qu'une paraphrase de l'admirable ouvrage du comte Rosselly de Lorgues.

Comme entrepreneur de démolitions, dans ses propos, il bave une salive âcre qui voudrait bien faire l'effet de l'acide phtorique dont une seule goutte suffit à dissoudre les tissus cutanés les plus puissants, depuis le cuir de l'hippopotame jusqu'à l'épiderme tendre des dames à chaussettes bleues.

*
* *

En résumé, ce sont des plaisants farouches, dont l'aïeul, Barbey d'Aurevilly, rugit encore glorieusement ou devant le tabernacle ou dans un boudoir.

Leurs convictions ?

Pourquoi ?

Entre eux, l'autre soir, ils discutaient quel sera le ton de Dieu, à l'heure du jugement dernier. Alors l'un vaticina ainsi :

— Ce sera très joli, une succession de laïtou... la tyrolienne étant la voix la plus haute et par conséquent la plus convenable.

C'est à dégoûter du blasphème.

M. FERDINAND FABRE

Le Balzac du clergé, plus connu sous le nom de Ferdinand Fabre, vient de poser sa candidature à l'un des trois fauteuils vacants à l'Académie française; on peut dire sans méchanceté que, s'il n'a pas un talent d'assez vaste envergure pour en occuper trois, il en mérite au moins un, surtout dans une réunion d'élite où les savants prennent un peu trop le pas sur les écrivains; certes, il y a là une raison de politesse. « Mais, disait un jour M. Hugo à M. Bertrand, si je me présentais à l'Académie des sciences, me nommeriez-vous? »

Ce serait d'une bonne entreprise de critiquer et de louer les ouvrages de M. Fabre : *Les Courbezon*, *Julien Savignac*, *Le Chevrier*, *L'Abbé Tigrane;* j'en passe et des meilleurs. Mais il est plus piquant de parler de l'homme, qui est resté très ignoré du public ; fait assez extraordinaire à cette époque de vie privée dans une large publicité, en plein air, disent les artistes. Tout le monde sait que M. Coppée travaille chez lui, en vareuse rouge, entouré de chats; c'est de toute justice qu'on sache enfin que M. Fabre est, depuis trois ans, conservateur de la bibliothèque Mazarine; qu'auparavant il habitait aux Batignolles, rue Vacon; qu'il a franchi allègrement les ponts et la cinquantaine; que c'est un petit homme boulot, avec une figure ronde de chanoine,

n'étaient de grosses moustaches blanches ; et qu'il est tout vêtu de bleu, en attendant l'habit vert.

*
* *

Il n'y songeait guère, le collégien buissonnier qui, à Bédarieux, vers 1840, pendant les heures de classe, pêchait des truites dans la rivière d'Orb, ou bien dénichait des étourneaux. Son père, architecte, ensuite entrepreneur de travaux publics, sans cesse en tournée dans le département, ne pouvait guère le surveiller. On envoya donc le petit chez son oncle Fulcrand Fabre, curé de Camplong, dans la montagne. Si ce brave homme ne lui apprit pas le latin, il lui enseigna au moins à traire les chèvres, à fabriquer des cages d'osier, à raccommoder les coucous.

Dans son prochain roman, *Merlette*, il évoquera quelques-uns de ces souvenirs d'enfance. C'est même un de ces détails qui a épouvanté M. Buloz pour les lecteurs de la Revue. L'oncle Fulcrand disait :

— Ferdinand, allez chercher le moule. (Il ne le tutoyait pas.)

Le drôle allait le prendre dans un coin de la bibliothèque, enveloppé dans un journal catholique, et l'apportait respectueusement. Et c'était une fête de mêler la farine et l'eau devant le feu qui flambait, puis de sortir l'hostie fraîche et blanche, avec, en relief, l'image du crucifié. « Prenez mes ciseaux de Beaucaire », ordonnait le vieux prêtre. Il les avait achetés à la foire de cette ville, il y avait longtemps, et ils ne servaient qu'à cet usage. Le gamin découpait alors des pains à cacheter dans les bavures.

Pris de scrupules légitimes, M. Buloz :

— Ne croyez-vous pas que ce soit un peu léger... un peu profane? L'hostie, c'est sacré...

— Oui, mais seulement après la consécration; avant, ce n'est que du pain azyme.

— Sans doute... tout de même, céla me trouble...

Laissons les moules de côté. Ferdinand entre au petit séminaire, puis au grand, sur les exhortations de tante Angèle, une sainte, sans compter une jolie cousine qui avait pris le voile et avec laquelle il commentait la fusion de l'être dans l'amour divin. Une idylle sans le savoir.

Au grand séminaire, pris d'une sorte de tremblement religieux, anéanti chaque fois à l'idée formidable de la communion, ne se croyant jamais assez prêt, malgré le jeûne, les larmes, les macérations, pour recevoir le créateur de tout, il jugea que le sacrifice n'était point suffisant et partit pour la Chartreuse des Garrigues-Rouges, afin d'y subir la règle sévère de Saint-Bruno. Le prieur du cloître était le père Sutter, ancien médecin de Paris, réfugié là comme dans une tombe. Ce blessé qui, avant d'être prêtre, avait vécu, comprit que le novice était en proie seulement à une exaltation. Il le soigna ainsi qu'un malade; il le guérit un peu. Et, six mois après, le convalescent partait pour la grand'ville.

*
* *

Plus d'une fois il a songé (et cette pensée lui a inspiré un de ses plus beaux livres: *Lucifer*), à ce qu'il serait devenu s'il n'avait pas rencontré au monastère cet honnête homme. M. Renan, qui a toujours sur ses épaules le poids de la soutane, a été acolyte, portier, sonneur, exorciste; M. Fabre, lui, ne reçut même pas ces ordres mineurs... Mais s'il avait juré, s'il avait fait

le pas qui engage, il serait resté prêtre, et il dit qu'il en serait mort.

En effet, toutes les bohèmes sont déplorables, particulièrement celle du clergé. Tout prêtre qui sort de l'Eglise, perd sa dignité et en même temps sort un peu de l'honneur. Le père Hyacinthe, même pour les libertins, était plus noble en robe brune et manteau blanc de carme, prêchant dans la chaire de Notre-Dame, qu'en redingote, au Cirque d'hiver, haranguant une foule ironique, à la place où cabriolent les clowns.

Pour les humbles, c'est encore plus terrible. Dans un bourg de Normandie, un chef de gare parlait d'un homme d'équipe qu'il avait été obligé de renvoyer.

— Pourquoi ?

— C'est un prêtre défroqué.

— Eh bien ! qu'est-ce que ça fait... s'il roule son wagon comme les autres ?

Le chef de gare explique ; quelqu'un avait découvert que ce manœuvre avait dit la messe, et depuis, c'était une suite de plaisanteries. « Eh ! curé ! » Ce scandale devait prendre fin. Comment depuis le malheureux a-t-il gagné sa vie ? Est-il entré à l'asile fondé à Lyon par Mgr de Bonald pour recueillir ceux qui, sortis de l'Eglise, reviennent à elle, miséricordieuse, après avoir été un peu tout, cochers de fiacre, garçons de café ?

*
* *

Son père accompagna Ferdinand à Paris, et, les quinze premiers jours, lui fit visiter les monuments ; le mètre en main, il les mesurait. L'étudiant, ahuri par le mouvement infini des voitures, par le grouillement de la foule, suivait, avec l'air d'un jeune loup des Cévennes,

qu'on mène à l'attache. Devant un palais, l'architecte s'arrêta longuement :

— Regarde... Ce sont les Tuileries et, là, c'est le pavillon de Mars. C'est moi qui l'ai construit en 1810... Un jour, l'empereur m'a dit : « C'est très bien, monsieur Fabre... » Superbe, n'est-ce pas, petit?

Lui, dérouté, ne savait pas. Les Tuileries, Napoléon Ier, les voitures, les passants effarés, tout cela dansait devant ses yeux, pris de vertige. Bientôt, papa l'eut casé chez un avoué, rue Hauteville ; et il prit, rassuré sur l'avenir de son fils, la diligence Laffitte et Caillard, pour retourner au pays.

Le séminariste, au bout d'un mois, lâche son avoué ; il publie un volume de vers : *Feuilles de lierre*. Cela ne vaut pas le diable ; un pastiche de Hugo, de Lamartine, de Musset. Saisi d'effroi dans la bataille littéraire, il s'enferme en un coin ; il suit un cours de clinique à la Pitié, il fréquente la Sorbonne, le Collége de France, la Salpêtrière ; son christianisme se change en philosophie. Croyance et santé, il perd tout à mesure ; il revient dans la campagne native, et là il comprend enfin l'œuvre qu'il doit tenter ; au souvenir de l'oncle Fulcrand, il écrit, en 1857, son premier roman : *les Courbezon*. L'Académie a couronné cet ouvrage où il n'y a rien encore de répréhensible. (Opinion de M. Camille Doucet.)

Depuis, il en a publié nombre d'autres, en librairie, et avant, dans les journaux, autant qu'il a pu. En 1868, M. de Villemessant en accepta un : *Le Chevrier*. Fabre n'osait pas aller toucher son argent ; le patron, d'un ton sec, donna ordre de le payer. Cela s'entend ; ce n'est pas une œuvre de feuilleton. Mais il est parfait, l'éloge qu'à propos de ce livre Emile Augier formulait récemment :

— Cette langue, à la fois savante, rude et poétique,

commence par étonner et finit par s'emparer du lecteur avec un tel charme, qu'on n'en peut sauter une ligne. Il y a, en outre, dans ce récit, une intensité de vie. On reste troublé pendant des heures.

Un succès d'artistes, sans doute, et de lettrés. D'autres, Dumas fils, M. Gladstone, font grand cas du talent de M. Fabre. Mais le public est resté longtemps indifférent aux efforts de ce robuste ouvrier. Les volumes s'entassaient à mesure et les mieux accueillis se vendaient à trois mille exemplaires. Enfin, ce modeste, qui est l'égal des meilleurs, est sorti de son obscurité ; les gazetiers commencent à se faire un choix de clichés pour parler de lui convenablement.

M. Zola, lui, le complimentait, la semaine passée, en ces termes : « C'est une grâce des dieux lorsqu'on n'épuise pas trop tôt la popularité et qu'on monte jusqu'au dernier jour dans l'admiration de son époque. » Voilà qu'aujourd'hui il écrit comme Victor Hugo écrivait, dans ses lettres, qui ne sont pas l'excellent de son œuvre ; voilà qu'il pontifie. Encore un peu de temps, et la transformation sera accomplie; ce romancier d'une prodigieuse puissance s'installera lourdement homme de génie.

***

On connaît *l'Abbé Tigrane.* Il fut publié dans le le *Temps*. M. Jules Ferry le lut au jour le jour et en fut touché au fond de son article 7. Un matin, Ferdinand Fabre se présente chez M. Ferry. Comme tous les timides, acculé, il força la note et prononça simplement :

— Mon cher ministre, sous tous les gouvernements, on a eu souci de protéger les gens de lettres qui font leur métier consciencieusement et dont le labeur ne

donne pas de quoi vivre... Je viens donc vous demander non pas de m'accorder une faveur, mais de remplir votre devoir.

M. Jules Ferry, se levant, serra la main du romancier et lui dit :

— Monsieur Fabre, c'est très bien.

C'était parler à l'écrivain comme l'Empereur à l'architecte. M. Ferry ajouta :

— Mais quelle place vous donner?... Il en faut une vacante et en rapport avec votre situation littéraire... je ne sais pas... je ne sais pas...

Fabre, qui avait accompli un effort énorme, avait hâte de s'en aller; sa famille le laisserait tranquille; il s'était approché du soleil. (Aujourd'hui il est bien éteint.)

— Parfaitement, monsieur le ministre... je vous remercie et me confie à votre bienveillance... je vous salue... je retourne aux Batignolles...

Six mois après, la bonne, un soir, annonça « M. Félix ». Qui ce pouvait être? Félix? « Faites entrer tout de même. » C'était M. Charles Ferry, venant de la part de son frère, annoncer à M. Fabre qu'il était nommé conservateur de la bibliothèque Mazarine. (Très bien! très bien!)

Le lendemain, à l'enterrement de Jules Sandeau, M. Daudet, le roi chevelu, complimentait M. Fabre : « Vous allez succéder en tout à Sandeau... à la bibliothèque Mazarine et à l'Académie. » Les deux romanciers échangèrent force politesses. C'était à qui, derrière le corbillard, offrirait à l'autre le fauteuil du pauvre académicien, quand tout à coup survint dans le duo M. François Coppée, poète français.

Il fut le troisième larron.

LE SAÏS CAPOUL

Simplement, un conte arabe, en quatre actes, qui, comme une légende féerique, amuse les enfants, et, comme une idylle charmeresse, où soupire un amour aussi chaud et aussi bleu que le ciel oriental, captive les enfants vieillis, voilà ce qu'est la pièce de Mme Olagnier : *Le Saïs*. Ça ne finit pas ainsi que dans la vie; le dénouement est heureux. Naghib et Tefida, coquette en yalach de satin blanc, se marient et, sans doute, ce qui est rare, aux actes suivants, inédits, ils continuent à s'aimer en peuplant le désert.

Capoul, c'est Naghib, qui a choisi le déguisement de courrier, de saïs, pour arriver auprès de la fille du khalife. Il est parfait dans ce rôle, car toutes ses qualités s'y développent. Sorti du Conservatoire, en 1861, avec un premier prix d'opéra-comique, le fils du maître d'hôtel de Toulouse fut engagé aussitôt à la salle Favart, où il chanta jusqu'à la guerre. Son succès date de la soirée où il soupira, de façon délicieuse, la romance d'Herold : *Une robe légère*. Il triompha, sans conteste, ensuite, dans l'œuvre de Méhul : *Joseph*. Le ténor ne tint pas trop ce rôle à la ville. Il indiqua le ton à la mode et fut adoré. Les femmes coiffèrent les hommes à

la Capoul, manière à propos de laquelle il me disait finement :

— Elle a été inventée par je ne sais qui, et je l'ai adoptée après tout le monde... Pourquoi se faire remarquer?

Il était le favori. Une partition d'Auber, qui est fort jolie, sans être la meilleure, *Premier jour de bonheur*, obtint par l'interprète, plus de cent cinquante représentations. C'était énorme, dans ces temps préhistoriques, avant la guerre.

Le rôle est un peu efféminé, mais ravissant. Il est vrai que Capoul ambitionne d'incarner des personnages virils. Il veut être Othello. Comme Rossini ne plaît pas, on demande un rimeur et un musicien. Il serait, avec joie, aussi, le héros d'un libretto tiré du drame de Ferdinand Fabre : *l'Hospitalière*. Le diable est devenu complètement artiste. Capoul l'a prouvé dans Naghib.

A sa rentrée aux Italiens, en 1872, il fut applaudi dans trois chefs-d'œuvre : *Rigoletto*, *Marta*, *la Sonnambula*. Capoul a joué dans le monde entier, en Angleterre, en Russie, en Espagne, en Autriche, dans l'Amérique du Nord, où il a eu Adelina Patti pour partner. Il a été Faust à Saint-Pétersbourg, avec Mlle Nillson en Marguerite; il a été Paul au Théâtre-Lyrique, en 1876, avec Cécile Ritter, musique de Victor Massé; il a été Roméo, avec Mlle Heilbronn pour Juliette, musique du marquis d'Ivry, en 1879, à la salle Ventadour, changée depuis en maison de finance. (Est-ce qu'il n'y a pas un brin de tous ces amoureux en Naghib?) En 1866, il fut Noureddin dans l'opéra de Félicien David, *Lalla-Roukh*, et, avec l'art le plus délicat, il détailla cette mélodie orientale : *Ma maîtresse a quitté sa tente*. Pas de calembour.

Afin de composer le personnage de Naghib, le saïs, Capoul a pu se souvenir, avec raison, de Joseph,

de Noureddin, de Paul, de Roméo, sans oublier Faust, qui n'est pas moderne pour cent louis, car alors, au lieu de désirer la jeunesse, il souhaiterait la vieillesse avec ses plaisirs, son ivresse, ses volontés assouvies et la folle orgie du cœur, et, surtout, des sens. Faust, parisianisé, souhaiterait une vieillesse ayant la science et le pouvoir, qui est l'or.

Les vers s'y mettent :

Mesdames, un baiser... C'est Capoul. Le sourire
et la grâce, et la fièvre; il a tout, il prétend.
Songez aux vagues bruits, qui dans l'air vont flottant,
le soir. Sa voix ainsi, presque toujours, soupire.

Il doit si bien aimer! Quand Virginie expire,
que sur elle Capoul se penche en sanglottant,
sa douleur nous remue et saisit... Mais pourtant,
si nous l'admirons fort, c'est moins qu'il ne s'admire.

C'est le charmeur sans pair, l'Apollon sans rival.
Sa jambe gauche, au fait, ne semble point trop mal,
et ses cheveux sont beaux. Demandez à la gomme!

C'est le grand comédien dont chaque jour s'accroît
la gloire, c'est Eros qui se serait fait homme.
Got décoré, quand donc Capoul aura sa croix?

L'enthousiasme naît seulement dans les terres fécondes, a dit quelqu'un. Victor Capoul s'est emballé pour Mme Marguerite Olagnier et pour son idylle arabe : *le Saïs*. Il en avait entendu plusieurs fragments, en 1878, avant son deuxième voyage en Amérique. En route, il eut occasion, sans doute, de fredonner ce que murmure Naghib à Tefida :

Ne vois-je pas tes bras dont la courbe amoureuse
Appelle le plaisir?
Ton sein d'ivoire mat et de perles fondues
Où je voudrais dormir?

Tes lèvres de corail par mon désir mordues
Où je voudrais mourir?
Ne vois-je pas tes yeux dont la flamme adorée
Semble me pardonner?
Ta bouche frémissante emperlée et pourprée,
Appelant mon baiser?

Au retour, bien qu'il eût décidé de renoncer au théâtre, il songeait à interpréter ce rôle dont la pensée l'obsédait. Après tout, il n'a gagné de l'argent, dans ses expéditions à l'étranger, que pour être plus libre et se dévouer à l'art sans partage. Et il a voulu créer, à la Renaissance, le saïs Naghib. Tefida, c'est Mlle Landau, exquise au sérail, dans sa chantyane, en gaze de Brousse, doublée de satin rose, qui, serrant les chevilles, les fait paraître encore plus petites et plus élégantes.

Quant à Capoul, nul mieux que lui ne sait exprimer le désir. Sa voix est douce, discrète, gracieuse, distinguée, pénétrante. Puis, il souligne bien le rythme par l'action du corps. C'est un artiste complet dans Naghib, non plus seulement un soupirant d'amour, mais un amant jaloux, Othello presque. Déjà il s'était battu crânement en duel dans ce drame lyrique : *les Amants de Vérone*.

Vous rappelez-vous son allure, l'épée en main, et sa silhouette, plaisante en vérité, dans la scène du balcon?

Capoul use de ses moyens de chanteur avec une adresse incomparable; il possède, avec l'expérience des planches, comme Sarah Bernhardt, la variété, le mouvement, la vie, l'accent passionnel, l'énergie, la grâce; il détaille et nuance avec des délicatesses à peu près infinies; mais il agrée aussi par son talent et son goût de comédien. Il se costume à ravir. Ainsi, quand

il pénètre dans la salle de bains du harem, déguisé en saïs, il est au point du vue de la ligne et de la couleur, un plaisir des yeux, avec son pantalon bouffant, en cachemire de l'Inde, arrêté au genou, et sa chemise, en même tissu de laine blanche, son gilet de velours rubis à parements d'or et boutons minuscules, sa ceinture de Syrie. Tefida sommeille sur un divan. Il lui chante en jouant du bendjo, la sérénade :

Pourquoi rester close,
O ma rose
Et pourquoi, dis,
Fermer le paradis?

(Pour l'exactitude, il devrait jouer de la guzla.) Comme d'ordinaire, il est roucoulant et tendre. Mais on devine que son sang bouillonne assez pour le déterminer à commettre un crime, au prochain acte, et assassiner le fiancé de Tefida. En s'avançant, il lève les bras, ainsi que dans une invocation suprême, par un geste fréquent, qui est éminemment oriental, geste des muezzins, lorsqu'ils invitent les croyants à la prière, geste des fakirs. Allah est pris ainsi, sans parler, à témoin de ce que Naghib accomplit. Alors l'artiste paraît plus grand par l'harmonie de ses mouvements. Ce geste, d'ailleurs, est permanent dans ce conte arabe. Le saïs l'emploie pour susurrer l'amour; le khalife, les cheicks, les derviches, les beys, les pachas pour attirer le châtiment sur le meurtrier de Reschid. Lorsque Capoul arrive au chevet du divan, sa tête brune, aux prunelles luisantes, à côté de la tête blonde de la sultane, il semble que son nez s'aquilinise et que son visage acquière le type oriental. Le rôle du saïs est exprès pour Capoul, ambitieux d'ètre Othello. Qui lui fera un petit Othello? comme dit Angèle, des Variétés. Naghib est un jeune homme ou homme mûr, qui em-

brasse hardiment et tue de même. C'est de la virilité, servie chaud, très chaud, par une femme.

***

Une Parisienne parisiennante, l'auteur du conte arabe : *le Saïs*. Elle a chanté un mois, au théâtre du Caire, avant d'épouser M. Olagnier, secrétaire, alors, du président du conseil des ministres. Les ministres passent, et les secrétaires s'en vont. Elle a vécu dix ans sur les bords du Nil, le fleuve, aux sources bleues, qui lui inspira la légende de Naghib et de Tefida. Mme Olagnier est grande, avec une torrentueuse chevelure noire, une femme de trente ans, au moment de la splendeur de l'être. Une fleur épanouie.

Que faire loin de Paris ? Elle chantait et jouait sur le piano les grands airs d'opéras et d'opérettes; elle fréquentait la société turque. C'est monotone au bout de cinq ans. Elle n'avait plus de robes européennes, mais, en revanche, des eunuques et des nègres; elle mettait la chantyane et sortait avec le voile. Un matin, couchée sur un divan, dans un salon en plein ciel recouvert seulement d'un velum fait de deux tentures de Konieh, les murs avec des moucharabiehs, elle eut l'idée d'un opéra pour Capoul. C'est une occupation comme une autre. Mais il faut un libretto. Si elle écrivait à Paris pour en demander un. Ce sera bien long à attendre. Elle invente, *grosso modo*, une légende et commence son opéra par la scène du haschisch, aux mélodies langoureuses, avec des fins brutales de coups de cymbales, N'aurait-elle pas composé sa poésie et sa musique, en partie, sous l'influence de « l'herbe par excellence ». Baudelaire a, subtilement, analysé ce genre de travail.

L'auteur du conte procréa, dans une couche double, le poème et la musique, deux jumeaux. Mme Olagnier assurait (c'est l'avis de Wagner) qu'un compositeur devrait être en même temps son parolier, sans quoi « l'un ne pourra jamais entrer assez profondément dans la pensée de l'autre. » Il n'y a qu'une femme pour trouver de ces phrases intimes et pour oser une œuvre inexpérimentée, savante parfois, d'une passion continue, profonde, vibrante, languissante, ardente, naturelle, pâmée.

Est-ce du métier? Non. Mais il ne faut s'en plaindre. Dans la partition, il y a des morceaux remarquables; la scène du haschich, au premier acte; la sérénade et le duo d'amour, absolument magnifique, au second; la berceuse, au troisième acte, où Naghib soupire à Tefida qu'il enlacera son cou gonflé d'amour et de désirs mourants, l'ensemble du chœur invoquant Allah. Eclatent, au courant du libretto, çà et là, des vers délicieux, éclos d'une seule venue, qui répandent sur leurs camarades, moins jolis, dans les strophes voisines, un parfum.

Mme Marguerite Olagnier a mis trois ans à achever son conte arabe, où, nouveauté, Naghib célèbre, en prose chantée, la beauté de la sultane et ses mouvements, semblables à ceux d'un jeune oranger agité par la brise. Elle a ourlé de rimes et brodé de musiques ce conte, dont le succès est si vif, comme elle aurait fait de la tapisserie, pour se désennuyer.

La moralité est que les femmes peuvent tous les prodiges, et que, d'une âme plus fraîche, elles évitent, sans y prendre garde, les banalités des gens de talent, quand elles délaissent ce qui est, généralement, leur but merveilleux et fatidique: — l'amour.

Figaro, 7 janvier 1882.

ROMAINS DE PARIS

I

DURUY L'ANCIEN

On n'imprime plus qu'un petit nombre de fois par an les noms de Thiers et de Gambetta; ils sont jetés dans le passé. M. Duruy, pour le grand public, date, lui, d'avant la guerre, d'avant le déluge. Ses livres, cependant, ont été tirés à près de trois millions d'exemplaires; ils ont enseigné et ils enseignent encore l'histoire aux collégiens de presque tous les pays. Ils sont, en usage dans les écoles de l'Amérique du Sud, chez les petits rastaquouères. Qui n'a pas appris dans Duruy l'aventure merveilleuse de Rome, bourgade devenue la maîtresse du monde; de Lutèce, de Paris, à travers des siècles de gloire et des années de mauvaise fortune, le plus splendide foyer de lumière?

A cette étude se joignent, pour moi, des images et des parfums de printemps. J'ai souvent repassé ma leçon d'histoire devant le collège de Grivedesvignes, sur la grande route bordée d'âcres aubépines. Je revois notre professeur, un matin d'avril, faisant sa classe, au rez-de-chaussée. Nous étions une douzaine d'élèves.

Par la fenêtre ouverte entraient des senteurs d'acacia; un air si pur, si tiède, si alanguissant que le père Foujolz avait interrompu le récit des guerres de Louis XIV pour nous dire, avec un attendrissement charmé, les amours de Mlle de la Vallière.

En face, nous apercevions la colline de Caramentran, blanche d'amandiers fleuris. Le bruit d'eau du torrent qui coule devant le collège se mêlait à l'odeur du renouveau et à la chanson de l'azur. Je fais signe aux camarades qu'il ferait bon s'évader; la douzaine de collégiens enjambe la fenêtre. Le professeur ébahi, soudain, aperçut toutes ces jambes qui s'ouvraient sur les tables comme des ciseaux.

Un rêve.

Et nous allons, hors la ville, jouer aux boules, dans une allée de peupliers, au bord de la rivière. Ce fut une jolie matinée. Le soir, le principal nous donnait à chacun mille lignes de Duruy à copier. Ainsi nous payâmes notre escapade buissonnière.

***

M. Victor Duruy n'est pas qu'un professeur; il a été, de 1863 à 1869, un ministre remarquable. De haute taille, tête blanchissante, figure sans barbe, les yeux énergiques ayant cette douceur qui suit l'expérience de la vie; il a l'aspect, avec son port superbe, ses épaules carrées, des grands hommes antiques dont les bustes de marbre sont dans les musées. Sa voix est un peu accentuée, sonore, légèrement chantante.

Comme je lui demandais s'il était du Midi, il m'a répondu qu'on lui avait bien souvent fait cette question. Et il a ajouté : « Je suis Parisien depuis au moins deux cents ans. » M. Duruy est né en 1811, d'une famille

d'ouvriers des Gobelins. De ces pauvres gens, à mesure, pendant deux siècles, affinés par le goût, l'art, presque nécessaires à leurs travaux, est sorti enfin, dans la plénitude du mot, quelqu'un.

« Le peuple est notre grande réserve d'intelligences et de forces militaires, » a dit M. Duruy dans un des nombreux discours qu'il a prononcés au cours de sa longue et féconde administration. Le peuple, réserve de forces militaires, c'est, plus académiquement, la chair à canon; c'est le mot encore de Napoléon sur un champ de bâtaille jonché de morts : « Une nuit de Paris réparera tout cela. » Mais le peuple est aussi une réserve d'intelligences. Combien de membres de l'Institut, depuis J.-B. Dumas, qui fut garçon pharmacien, jusqu'à Dumas fils, qui est bon négrier, ne portent point couronne de comte ou de duc? Il y a deux ou trois seigneurs à l'Académie; ils lui donnent moins d'honneur que de chic.

Quand il était encore à l'École normale, comme dit Sarcey, M. Duruy se jura de changer la vieille éducation, et surtout ces livres universitaires où l'histoire était lourde et indigeste. Tour à tour professeur à Reims, à Henri IV, inspecteur de l'académie de Paris, maître de conférences, inspecteur général de l'enseignement secondaire pour les lettres, professeur d'histoire à l'Ecole polytechnique, il travailla à son but. Après la publication de plusieurs livres qui montraient sa volonté de donner à l'histoire le parallélisme de la géographie, M. Duruy faisait paraître, en 1843, le premier volume de son plus important ouvrage : *Histoire des Romains*. Le bon Rollin ne fit guère que traduire et démarquer, sans contrôle, les auteurs anciens. M. Duruy a recherché, lui, tous les documents; il a profité de toutes les fouilles, de toutes les trouvailles. Aucune médaille romaine ne lui est restée étrangère.

Et, dans ce labeur admirable, s'il a été un savant, il a été aussi un écrivain. On n'aura pas à refaire ce qu'il a fait.

Sous la plume de M. Duruy ne jaillissent pas des étincelles ; il n'évoque pas tout à coup, au détour d'une phrase, les sept couleurs de l'arc-en-ciel ; mais c'est un amoureux de correction et de clarté. En effet, plus la phrase est claire, plus l'idée est nette. L'idée avant tout.

Outre son grand ouvrage, M. Duruy a publié un certain nombre de résumés historiques qui sont depuis des années, et encore à présent, sous la République, à l'usage des classes. Cela tient au soin qu'il prend de les tenir au courant des plus récentes découvertes. Chaque citoyen romain tenait comme un journal, *curriculum vitæ;* à mesure qu'on retrouve ces témoignages, se dévoile davantage la vie familière antique, et, parfois, à la lueur de ces petits faits, s'éclairent d'autre façon les grands événements. M. Duruy corrige sans cesse ses livres.

***

En 1863, M. Duruy, au milieu de l'agitation des élections (toutes les fois qu'on touche à la politique on tombe dans des phrases comme ça !, était en tournée comme inspecteur général lorsqu'il fut nommé, par l'empereur, ministre de l'instruction publique. On ne savait où le trouver. Le décret courut après lui de ville en ville et l'atteignit enfin dans un hôtel de l'Allier où il déjeunait paisiblement, après avoir inspecté le lycée. Ceux qui ont le temps peuvent se rappeler Cincinnatus, qu'une députation alla quérir à sa charrue.

« Faire des hommes et non des bacheliers, » ce fut la première parole officielle de M. Duruy. Son travail,

pendant ses six années de ministère, fut énorme. Il rétablit la classe de philosophie dans les lycées ; ce qui est mieux, il ordonna l'enseignement de l'histoire contemporaine. C'est gentil de savoir comment Tarquin a violé Lucrèce, mais c'est aussi très bien de connaître le conseil orléaniste de M. Guizot : « Enrichissez-vous ! » Il créa des cours d'adultes dans toutes les écoles et, ce qu'on ne devrait pas oublier, il fit un rapport à l'empereur, exposant la doctrine de l'enseignement gratuit et obligatoire. Au reste, la dernière épithète souleva tant de tumulte qu'une note officielle fut insérée pour désavouer le ministre.

Il fonda des conférences dans les villes. Cette innovation obligea les autorités locales à se joindre aux professeurs pour donner des cours de physique, d'histoire, de littérature... Je vois d'ici le contrôleur de l'enregistrement de Grivedesvignes expliquant à quatre pelés et un tondu les beautés de Pierre Corneille. Chimène, qui l'eût cru?

A la fin de 1867, M. Duruy organisa des leçons spéciales pour les demoiselles. L'impératrice y conduisit en vain ses nièces, les filles de la duchesse d'Albe ; cela souleva des tempêtes sous des milliers de calottes. M. Dupanloup, d'Orléans, écrivit plusieurs lettres contre la circulaire de M. Duruy et une brochure rageuse, moitié pamphlet, moitié sermon : *la Femme chrétienne*. Les évêques partirent en croisade. Les mandements pour le carême de 1868 sont pleins d'allusions délicates. Pie IX adressa à M. Dupanloup un bref de félicitations. Leibnitz a dit : « Qui a l'éducation tient l'avenir. » Le clergé sentit que, si on lui enlevait la direction des jeunes filles, les femmes lui échappaient. Adieu paniers !

On doit encore à M. Duruy la création de l'Ecole des hautes études, l'introduction de la gymnastique et des

exercices militaires dans les colléges, un développement grandiose des institutions professionnelles. Ainsi, les efforts du ministre portèrent sur l'enseignement supérieur, qui est l'honneur scientifique du pays et une source de fortune ; sur l'enseignement secondaire, qui est, suivant les aptitudes, pour les uns et pour les autres, une clef de plomb, d'argent ou d'or. En 1862, un tiers des conscrits ne savaient pas lire ; en 1869, un cinquième seulement. M. Duruy, ce fils d'ouvrier, me disait, l'autre jour : « Tout pour le peuple, et j'ajouterais volontiers : rien par le peuple. » C'est aristocratiquement pensé, très juste, mais c'est curieux dans la bouche d'un partisan de plébiscite.

***

Peu avant la dernière guerre, M. Duruy fut remplacé par M. Bourbeau. Il en est à son quarantième successeur. M. Fallières est le dernier de la série. Dernièrement, pendant les fêtes de Noël, des collégiens en monôme manifestaient sur le boulevard ; l'un d'entre eux, de temps en temps, conspuait Fallières. Ces gamins ne savaient ce qu'ils disaient. Cet avocat de province est devenu ministre ; c'est déjà bien. Il y a eu, certainement, sur ces quarante ministres, des hommes supérieurs. « Mais, remarquait modestement M. Duruy, ils n'ont pas eu le temps. Les puissants, aujourd'hui, sont les chefs de bureau. »

Et, à propos de modestie, je dois citer une lettre qu'il m'a écrite, craignant paraître avoir recherché ce portrait :

« Vous voulez bien me consacrer un article dans votre journal ; je vous en suis reconnaissant, mais je

désire beaucoup que vos lecteurs ne puissent pas se dire : « C'est une réclame que M. Duruy a sollicitée. » Ancien ministre et écrivain, je suis doublement justiciable de la presse.

« Il m'est très agréable de causer avec vous ; il ne me le serait pas qu'on me prît pour un marquis de Tseng, faisant des communications intéressées et menteuses. Traitez-moi donc comme un mort dont on parle en toute liberté.

« Mes meilleurs compliments. »

DURUY.

Je traite M. Duruy comme un mort ; j'en dis beaucoup de bien. Pendant la guerre, tandis qu'un de ses fils, engagé volontaire dans les turcos, recevait la médaille militaire, et un autre, au Bourget, un éclat d'obus, lui-même, le vieux Romain, avec le plus jeune, servait sur les remparts, dans les tranchées, la plaque de grand officier de la Légion d'honneur sur l'uniforme de simple garde national. En 1876, il fut candidat aux élections sénatoriales dans Seine-et-Oise.

L'homme politique nuisit à l'homme éminent.

M. Duruy est sorti pauvre du ministère ; il disait en souriant : « D'autrefois je ne regrette que ma voiture... Je perdrais moins de temps pour mes travaux. » L'hiver, il habite à Paris, 5, rue de Médicis, au quatrième au-dessus de l'entresol. Cent marches à monter, mais une jolie vue sur le jardin du Luxembourg et la station des fiacres. Puis, il est proche de l'Institut, dont quotidiennement il met à profit la bibliothèque. La sienne est à Villeneuve-Saint-Georges, où il possède une maison construite sur ses économies de professeur. Il a, de sa fenêtre, plusieurs lieues de paysage, dont les propriétaires ne jouissent pas comme lui. Etonnants, les couchers de soleil !

II

GEORGE DURUY

Tout aux élections, les artistes se tiennent cois ; ils attendent que s'apaise le bruit de la grande voix populaire. D'aucuns maugréent, dans l'intimité. L'autre soir, au sortir d'une réunion publique, salle Molière, où les anarchistes, d'après une bizarre interprétation de la liberté, avaient joué contre les interrupteurs de la canne et du couteau, sans oublier toutefois de voler sa montre à un peintre allé là par curiosité ; l'autre soir, un écrivain pessimiste, plus familier avec le cours de la Sprée qu'avec celui du grand fleuve gaulois, déclarait : « Paris, comme un malade, a besoin d'une saignée. Notre désideratum, c'est la Seine rouge jusqu'à Pontoise. » Le désir de l'image pittoresque lui fit sans doute exagérer sa pensée.

Il est de fait qu'en ces jours de pleine démocratie se montrent d'étranges personnages, venus d'en bas, d'on ne sait quelle horreur. Les ambitieux les plus médiocres ou les plus vils prennent le socialisme pour tremplin. Cette époque est comparable, dans la durée, à une heure terne de pluie et de fange. Les bêtes rampantes, visqueuses, gluantes, vermisseaux, limaçons, petits crapauds qui voudraient être des bœufs, sortent et vagabondent. Nous sommes crottés jusqu'à l'échine. Comme

M. Taine, M. Renan, un grand nombre d'artistes, d'honnêtes gens appellent de tous leurs vœux la fin du gâchis et ce tyran bienfaiteur, le soleil.

*
* *

Cette opinion exprime le sentiment secret de beaucoup. S'ils ont tort ou raison, qu'on le décide. Comme je songeais à cela, j'ai rencontré M. George Duruy, et je me suis rappelé son étude sur le cardinal Carafa et le pontificat de Paul IV.

A la mort de ce pape, pour la nomination de son successeur, il y eut dans Rome d'autres troubles que les échauffourées du boulevard des Italiens, autour du journal éclairé de M. Arthur Meyer. « La ville présentait le spectacle de la plus affreuse confusion. Il y eut, en quelques jours, plusieurs centaines de meurtres. Les « bravi » offraient leurs services pour quatre écus, la concurrence des assassins à gages ayant fait baisser le prix ordinaire de la vie d'un homme. »

Nous sommes diantrement plus calmes qu'au seizième siècle. A Paris, des urnes sont restées longtemps sans être dépouillées, faute de scrutateurs de bonne volonté. Quelle cause à cette lassitude, à cette indifférence ?

Mais, au fait, ce n'est pas la question. Il doit s'agir dans cette petite étude, de M. George Duruy. Cet écrivain sera quelqu'un, dans toute la signification élogieuse de ce mot, même à côté de son père, un admirable ministre de l'instruction publique en France, descendu pauvre du pouvoir. (De combien de républicains pourrait-on en dire autant ?) Cet homme illustre habite au cinquième étage et vit du produit de ses livres, comme ses fils de leur travail personnel. L'aîné, Albert, a publié des ou-

vrages remarquables; le second, George, professeur agrégé d'histoire au lycée Henri IV, docteur ès lettres, outre sa très complète et très curieuse thèse sur ce neveu du pape, spadassin créé cardinal, Carlo Carafa, est l'auteur de deux romans, parus d'abord dans la revue de M. Buloz, et auquel les gens du monde ont fait un succès de librairie. L'un a pour titre : *Andrée*. L'autre : *le Garde du corps*. Ce sont, en effet, deux romans très honorables.

A ce propos, il est amusant de noter comment les écrivains qui s'en occupent particulièrement jugent le monde. M. Henry Rabusson exerce contre lui plus d'une fois son observation sévère et sa délicate satire. Pour M. George Duruy, il dépeint de la façon suivante un de ses personnages : « Robert était le parfait « homme du monde », c'est-à-dire l'ignorance insondable, la frivolité déguisée en aimable enjouement, la nullité parvenant à donner le change sur elle-même par de spirituels commérages, le tout couvert du mince vernis de cette distinction de surface dont on fait emplette chez un bon tailleur. » Si c'est juste, ce n'est guère flatteur ; il faut croire que le monde (où commence-t-il ? chaque individu enrichi a la prétention d'en être), aime ceux qui ont pour lui un supérieur dédain.

Andrée, c'est l'aventure d'une jeune fille détraquée, entre un père grossier, une mère imbécile et vaniteuse, un frère, fleur de chic et de stupidité. M. Passemard est un épicier qui a ramassé un million ou plusieurs et qui veut se décrasser en faisant le grand seigneur ; mais toujours le naturel revient au galop. Mme Passemard est confite en admiration béate pour son mari, pour sa fille et surtout pour son fils Maxime, un gommeux insignifiant. Ces divers types sont connus, et M. George Duruy ne les a pas analysés plus profondément que ses pré-

décesseurs. Mais l'intérêt du roman est dans la passion de Mareuil, un jeune peintre qui charge son meilleur ami, Henriot, de veiller sur celle qu'il aime.

L'auteur, un universitaire, n'a pu s'empêcher d'évoquer « les Troyens introduisant le cheval de bois dans Ilion. » L'influence du métier a marqué, d'ailleurs, dans d'autres passages; par exemple, M. Duruy figure un baigneur : « les bras un peu écartés du torse, comme s'il avait porté sous chacun d'eux d'invisibles dictionnaires. » Autre détail. M. Duruy a voulu écrire : « Comme s'il portait. » L'action est supposée présente.

Ce sont minuties sans importance. Le lecteur est véritablement empoigné, au chapitre où Jacques découvre qu'Andrée aime son ami, celui qu'il laissa près d'elle; il y a là un duel terrible, d'un art dramatique très émouvant. Henriot meurt, et Andrée épouse un vicomte de Morincourt, peintre impressionniste. Comment M. Passemard, bourgeois pratique, a-t-il accueilli ce bohême sans talent, dont le seul mérite (?) est d'être vicomte, c'est ce qui déroute un peu. Quoi qu'il en soit, le romancier développe avec tant d'adresse le caractère d'Andrée, qu'on ne s'étonne point de la voir, à la fin, la muse des ratés. Cette œuvre de début, bien qu'elle ne montre pas trop d'originalité, dépasse, du premier coup, celles de M. Ohnet (1); on y rencontre un talent souple, déjà maître de

(1) **Monsieur,**

Vous écrivez, à propos de mon roman, *Andrée*, que « cette œuvre de début, bien qu'elle ne montre pas trop d'originalité, dépasse du premier coup celles de M. Ohnet ». Or, si je sais parfaitement que je n'aurai jamais la centième partie du succès de M. Ohnet, en revanche, je croyais écrire, sinon mieux, du moins — autrement — que lui. Le rapprochement que vous faites entre cet écrivain et moi m'étonne donc un peu. Si je n'avais peur de vous paraître tout à fait pédant, en citant un vers classique, je vous dirais que je ne pensais mériter :

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignite.

lui, une vivacité de style; sa lecture amène la fuite délicieuse des minutes.

*
* *

De jolies pensées sont éparses çà et là : « Amour ou haine, c'est pile ou face; l'effigie change, mais la pièce est la même. » Ou bien encore : « Un homme et une femme, même en s'aimant d'amitié, laissent voir qu'ils auraient pu s'aimer d'amour. » Cette remarque aussi est

---

Vous trouvez la marque « universitaire » dans un passage où je parle, par manière de plaisanterie et sous forme de métaphore — (excusez-moi : voilà encore un mot qui sent le pion!) — des Troyens introduisant le cheval de bois dans Ilion. Le mot « dictionnaire » que j'ai eu l'imprudence d'employer, vous est, lui aussi, une révélation de l'influence qu'a exercée sur moi mon métier. Vous êtes sévère, monsieur, ne pourra-t-on plus employer cet inoffensif vocable sans être suspect d'aller en ville pour faire décliner « rosa », la rose, à raison de trois francs la séance? Et, voyez comme vous êtes imprudent en même temps que sévère : deux lignes plus loin, c'est vous qui me marquez un solécisme pour une faute de grammaire, — que je n'ai d'ailleurs peut-être point commise, — c'est vous qui me donnez le très sage conseil de ne pas confondre l'imparfait avec le plus-que-parfait, vous qui me renvoyez à Lhomond, enfin! Seriez-vous donc, monsieur, un collègue en professorat, au lieu d'un confrère en littérature; je ne veux point vous faire l'injure de le croire; je me demande seulement si, d'aventure, vous n'auriez pas, en cet endroit, quelque peu penché du côté où votre article m'accuse de verser? (*Oui, et de parti pris, mais sans la moindre malignité; un précepte de rhétorique recommande, je crois, de conformer son style et sa manière au sujet qu'on traite.*)

Si je vous écrivais uniquement pour me défendre contre vos critiques, sans vous adresser en même temps tous mes remerciements pour les éloges que vous avez bien voulu m'accorder, je ne serais qu'un ingrat. Vous m'avez lu; vous avez dit ensuite, dans le plus important journal de Paris, que mes trois premiers ouvrages permettaient de concevoir l'espérance de trouver quelque chose dans les suivants : c'est......

George Duruy.

exactement charmante : « La véritable maîtresse est la femme du monde, par la raison qu'il y a deux femmes en elle, au lieu d'une : la première, qui se présente au public, belle de réserve, de dignité froide, de décourageante vertu ; la seconde, qui se montre souvent toute autre à son amant ; d'où un dualisme singulièrement piquant, des effets de contraste qu'on chercherait vainement ailleurs et qui stimulent fort l'imagination. » Si M. Duruy exprime tout cela après quelques autres, c'est du moins, avec une particulière finesse.

*
* *

Deux de ces citations sont empruntées à son roman : *Le Garde du corps*, M. Duruy y a repris l'idée de son premier livre, mais d'une manière très spirituelle. Robert de Ternois, ayant envie de conduire de front la Zanetti et Mme Macpherson et craignant que la solitude ne pousse sa jeune femme au péché, place près d'elle son ami dévoué, Villecresnes, pour la distraire ; c'est le garde du corps. Robert profite en égoïste malicieux de la loyauté de son vieux camarade ; oui, mais il y a bien des complications, et c'est plaisant à ravir ; il est dommage que la fin (la noyade des époux Macpherson et de Robert, l'amant) soit trop romantique et jure avec la forme qui est d'un bout à l'autre, vive, légère, alerte. Cela sent un peu Feuillet, Cherbuliez ; mais au détour des phrases, il y a des saillies discrètes, des surprises d'humour ; c'est, presque à chaque page, un plaisir délicat.

Qu'ajouter sur M. George Duruy ?

Très modeste, il préfère avec raison qu'on parle de ses œuvres et non de sa personne. Normalien (après avoir interrompu sa rhétorique pour s'engager, l'année

de la guerre, et avoir obtenu les honneurs du caporalat), il a été professeur d'histoire à Alger, puis à Versailles, avant d'être appelé à Paris. Quoi de plus ? Il a été membre de l'Ecole française de Rome, et c'est alors qu'il s'éprit d'un tel enthousiasme pour le seizième siècle, pour le cardinal Carafa et Benvenuto Cellini. Les études de M. Duruy sur cet aventurier et sur cet artiste sont d'un ordre élevé aussi bien que ses romans, critiqués tantôt, comme il convient pour leurs sujets mondains, sur le ton aimable d'une causerie, à l'heure du thé.

UN ROMANCIER MONDAIN : M. HENRY RABUSSON

Une élite de femmes suit, depuis plus d'un mois, presque avec une assiduité bourgeoise, certain feuilleton qui paraît, il est vrai, dans un quotidien des plus vieux et des plus estimés : *Journal des Débats*. Mais ce n'est guère pour cela, sans doute, que toutes n'ont pas la patience d'attendre la publication en volume. Le pourquoi est simple. M. Henry Rabusson est l'historien, le chroniqueur de leurs élégances et de leurs péchés.

Certes, il n'est pas encore populaire ; ce ne peut tarder néanmoins, la foule imitant volontiers l'exemple venu d'en haut, et davantage encore en un temps de démocratie ; car, malgré la prétention égalitaire courante, la noblesse n'a jamais été, il semble, aussi considérée, aussi respectée qu'aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, et quelque destinée, plus ou moins haute, plus ou moins juste, que l'avenir réserve à M. Rabusson, sa nouvelle œuvre est, sur les plages bien fréquentées et dans les châteaux, le sujet de causeries : terme un tantinet exagéré. On n'a plus assez de temps pour les fins entretiens ; on ne cause plus, on potine ; c'est la mode du siècle pressé de s'en aller.

Donc, dans ce coin de société qu'on appelle le monde, les indiscrétions vont leur train sur ce roman qui s'an-

nonce comme un succès : *l'Aventure de Mlle de Saint-Alais*.

Qui M. Rabusson a-t-il voulu peindre dans ce personnage de jeune fille ? De qui s'est-il inspiré ?

Peu nous importe.

*
* *

A la suite de la faillite, de la liquidation de trois sociétés financières dont son père était administrateur, Mlle de Saint-Alais se trouve pauvre tout à coup. Joueuse intrépide, elle demande à sa famille de continuer sa vie à Paris, de ne pas réduire son train. Elle se mariera richement, tel est son projet. « Si dans un an nous n'avons pas réussi, nous nous exilerons, nous nous enterrerons où bon vous semblera, et nous ne serons pas sensiblement plus pauvres. » C'est le point de départ.

Edmée, la décision prise, est bientôt, selon son expression, la camarade du duc de Trièves, ruiné aussi, envisageant le mariage comme une opération d'ordre économique. Tous deux s'entendent, s'aident presque de leurs conseils pour le résultat ; le duc épousera Gilberte du Charmoys, Edmée un monsieur en or. « Nous sommes logés à la même enseigne. Vous avez votre nom, j'ai ma beauté, vendons-nous vite... » lui-dit-elle, nerveuse, dans une partie de crocket.

Chaque jour le duc lui a démontré que la société repose tout entière sur le respect de l'argent, que le mariage est la préface de l'adultère. Les conversations se terminent en conséquence : « Son regard trouble fouilla sans pitié le regard qui mourait sous la paupière abaissée de la jeune fille ; et, soudain, sa bouche avide vint aspirer l'haleine virginale de ses lèvres entr'ouvertes et balbutiantes. » Il faut l'avouer, Mlle de Saint-Alais se révolte

la première fois, sous cette caresse. Mais l'écrivain se hâte d'ajouter : « L'épiderme des femmes, des vierges du moins, est parfois plus intolérant que leur vertu; il n'y faut toucher qu'avec précaution, car le corps chez elles résiste souvent après que l'âme a cédé. » Et ainsi de suite durant trois cents pages assez perverses.

Il est malaisé de croire que ce roman soit une impression exacte du monde. Le fait particulier peut exister cependant. (Parmi les contemporains, le duc de Trièves ressemblerait à un petit roi de la gomme, Morny, si ce dernier ne lui était très inférieur.) En tout cas, ces mœurs se rencontrent déjà en littérature.

Camors attire à lui et corrompt Charlotte de Luc d'Estrelles, plus tard marquise de Campvallon d'Arminges, avec les mêmes théories, proclamant que le mal « c'est de se courber sous des préjugés et des fantômes, dont on connaît le néant ». Or, chacun se marie de son côté, chacun vole l'amour et la fortune de l'autre, puis ils s'adorent dans l'adultère. On le voit, Trièves a été formé à leur école. Mais Camors est plus profond, sa cousine a plus d'excuses; c'est une dominatrice. Tous deux ont plus de fierté, d'allure; ils atteignent une façon de grandeur où le crime s'efface.

***

Quel est ce romancier qui s'écarte de la mode et l'aperçoit peu à peu s'approchant de lui ? Il procède plutôt de Feuillet, un délaissé, que de Zola, le victorieux; au contraire du mouvement de ces quinze dernières années, il préfère les salons aux bouges; il n'a pas de goûts malpropres; ses héroïnes, comme celles d'une bande de pasticheurs naturalistes, ne tombent pas en pamoison devant un louis, ou moins.

La maison Tellier, de Maupassant, très amusante, bien typique, a eu trop de succursales infectes. Où diable vivent-ils? Quand une fille fait le trottoir, ils la jugent bien élevée; et des nigauds se figurent, d'après eux, que cette malheureuse en marche, en qui tout est mort, excepté la bête, synthétise l'humanité.

On ne sait, dans la presse et par suite dans le public, presque rien sur M. Henry Rabusson. Il connaît très peu de journalistes et même d'écrivains; il a travaillé, sans souci de la réclame, laissant à ses romans le soin de le faire connaître.

Dernièrement, je le rencontrai à Villers, coquette station, très paisible, au bord de la mer. Un casino essaye vainement de s'y installer. Il y a toute la saison une bourgeoisie millionnaire qui ne s'attarde pas sur la plage et se visite d'une villa à l'autre; quand on veut du bruit, on va à Trouville, où se tient, la semaine des courses, le plus distingué meeting; à Houlgate, à Cabourg, et c'est le prétexte de promenades charmantes. Mais, à Villers, sauf par hasard, pas de cocotes ou de peintres. Là, depuis le commencement de l'été, M. Rabusson travaille, en dehors du tourbillon mondain, mais tout près, dans un chalet très abrité, dont les murs, du printemps à l'automne, sont à demi voilés par une floraison de roses.

*
* *

Petit-fils d'un soldat qui, sorti du peuple, fut colonel de la garde impériale, créé baron par l'Empereur, — ensuite, après un mariage, gentilhomme de la Chambre de Charles X, — puis, maréchal de camp, avec le commandement de Versailles, sous Louis-Philippe, M. Henry

Rabusson, comme son aïeul, son père, son oncle, ses cousins, aurait été militaire, si, très jeune, il ne s'était cassé le bras droit en tombant de cheval. Néanmoins, avant sa majorité, pendant la guerre, il voulut s'engager; mais il eut le chagrin d'être refusé; c'est à peine si on l'accepta dans une compagnie de garde nationale.

Il y fut d'ailleurs, à ce qu'il dit, parfaitement inutile. Après, il se prépare aux examens de Saint-Cyr. Patatras! Le chirurgien major, consulté, jure que jamais il ne prendra « un bras comme ça dans l'armée ». Force lui est de renoncer; il étudie le droit et court dans le monde, non dans l'univers, mais dans ce cercle très étroit qu'il a défini de la sorte : « Le monde n'a sa raison d'être qu'avec le luxe et par le luxe; c'est une association pour le plaisir, ou ce n'est rien. Et il en a toujours été ainsi, quoiqu'on dise. L'amour, l'intelligence, le talent, l'esprit même, tout cela non seulement peut se passer du monde, mais a toujours vécu hors de lui, loin de lui, sauf par accident. Ce qu'il lui faut, c'est un dévergondage élégant. » M. Rabusson ne flatte guère son microcosme.

Il doit enfin choisir une carrière. Nommé juge suppléant dans le ressort de Paris, il le fut deux ans, sans enthousiasme, si l'on en croit ces lignes extraites d'un de ses livres : « Quand un magistrat en vient à mépriser le Code civil et à ne pas croire à la nécessité du prestige de la toge, c'est l'abomination de la désolation; et quand il raille intérieurement sa patrie de ne pas préférer une bonne justice toute simple, en redingote, à ce carnaval fourré, à ces formes alambiquées, c'est un grand misérable de ne pas rendre immédiatement ses galons et sa peau de chat à qui de droit, comme une cuisinière rend son tablier. »

Après la campagne du 16 mai, n'ayant plus, à

cause de ses opinions, et surtout de ses relations, beaucoup de chances d'avancement, il donna sa démission, pour faire de la littérature.

Oui, mais sans inquiétude.

Dans le Monde, le roman de M. Rabusson qui a le plus réussi, qui l'a classé dans l'estime des délicats, parut à la Revue. On dit ainsi, comme Rome s'appelait la Ville, tout court, et cela fait plaisir à M. Buloz. *Dans le Monde,* c'est l'histoire des amours d'un jeune lieutenant versaillais, le marquis de Trémont, tour à tour ou ensemble, avec la duchesse d'Altenay, avec Jeanne Spring, une grande petite dame, puis avec une ingénue, Geneviève, car cela finit tout bêtement par un mariage. C'est la chronique enfin d'une vie de garçon. Mais, si l'aventure est quelconque, elle est un prétexte très évident de faire défiler une série de tableaux. Plusieurs sont très enlevés, très alertes, les bals, chez Mme d'Altenay, chez la princesse de Guébriac, couronne fermée et cœur ouvert, la réunion de la Marche, sans compter des portraits d'une observation pénétrante.

Le succès a été prompt. M. Buloz a fait de ce mondain un auteur assidu de sa maison; la Revue a donné encore : *Madame de Givré; le Roman d'un Fataliste.* Ces derniers ouvrages ne valent peut-être pas celui qui raconte par le menu les fantaisies de M. de Trémont, mais ils renferment des passages exquis, parfois voluptueux, au moins pour la Revue. On sent que le narrateur y a du plaisir et sans doute il se souvient. Au reste, il dit d'un de ses personnages que, « comme tous les hommes bien doués, il était passablement sensuel. » L'aveu est suffisant; M. Rabusson ne peut contester, et M. Buloz, si les lectrices n'en étaient enchantées, devrait le surveiller un brin.

De ces héroïnes, comtesses, marquises, duchesses, à

Nana, Mlle Fifi, Reine Soleil, d'Harry Alis, Lucie Pellegrin, à la fille Elisa, de M. de Goncourt, à Marthe, de M. Huysmans, il y a une différence, mais pas un infini. La duchesse d'Altenay vient tomber, à Versailles, dans les bras d'un officier, plus vite que Jeanne Spring. Mlle Florence Arnaud se donne trois ou quatre fois pour arriver à la conquête d'un mari. Mme de Givré se jette à la tête d'un honnête ingénieur. Pour la princesse de Guébriac, il suffit à un visiteur que le cœur lui en dise. Quant à Mlle de Saint-Alais, elle a des calculs assez profonds, sa corruption est assez complète; elle n'est jeune fille que physiquement.

Au surplus, dans son premier roman, M. Rabusson a écrit : « Ayant peu de goût pour les filles, Jean s'était mis d'assez bonne heure à aller dans le monde. » Et deux lignes plus loin : « Il n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'on trouve plus aisément dans les salons qu'à travers les rues ce que cherche tout homme : une femme, ou des femmes. » Si l'on rapproche cela du « dévergondage élégant » qu'il a indiqué plus haut comme note caractéristique du monde, il est prouvé que le roman mondain de M. Rabusson, ce n'est pas le roman vertueux.

*
* *

Mais s'il s'attache aux scènes d'amour sans pousser jamais jusqu'au détail brutal, il a moins le goût du paysage. Serait-ce parce qu'il est Parisien? Ceux qui ont grandi à la campagne en gardent dans l'esprit la poésie ineffaçable. Il n'a pas le sentiment de la nature.

« Alice s'arrêta sur le seuil pour parler à Pierre des splendeurs sidérales qu'ils avaient contemplées tous

deux en même temps, sans s'être — donné — le mot ; puis elle évoqua le souvenir des quelques leçons d'astronomie que le jeune ingénieur, frais émoulu de l'école, lui avait—données—cinq ou six ans auparavant... » On dirait du Georges Ohnet. Rien n'y manque, l'ingénieur, les mêmes mots répétés, le style informe. Les citations dans ce genre pourraient être nombreuses.

M. Rabusson essaye toutefois : « L'air léger, lumineux, caressant, charriait des atomes d'amour, fugitives et trompeuses promesses de renouveau. » Mais on s'aperçoit que cet effort le fatigue et l'ennuie; il coupe court à la description aussitôt : « Bref, c'était un temps tout à fait à souhait... »

Un autre défaut, c'est de revenir trop souvent, d'insister de façon continue sur ce qui est correct, ce qui est bien né et ce qui ne l'est pas; à un moment même, il prend à partie un traité de bonne tenue. Ici il morigène les gommeux « à l'air affairé, aux allures de courtier pressé, qui paraissent s'acquitter de la vie comme d'une tâche, quoiqu'ils n'aient rien à faire... Ils oublient que la suprême élégance a toujours eu pour expression parfaite une indifférence, une lassitude affectée, et que les rois de la mode ont été, de tout temps, des rois fainéants, en apparence comme en réalité ». Si ce n'était trop long, j'en pourrais citer d'autres exemples. Pourquoi noter avec tant de soin chaque détail de luxe et d'éducation?

Un écrivain aristocratique doit être plus à l'aise, ne pas avoir pour l'étiquette le respect du ménage Bovary, invité chez le marquis d'Andervilliers, à la Vaubyessard. M. Rabusson est hors de cause; mais à force de faire remarquer ce que c'est que le monde, un autre donnerait à penser qu'il est étonné d'en être.

*
* *

En somme, M. Rabusson indique une voie nouvelle. Son œuvre n'est pas magistrale, loin de là, non certes, non ; mais elle est claire, assez française, d'une distinction quasi impeccable; c'est émondé, c'est soigné. Il faudrait seulement un peu plus de cette « écriture artiste » dont parle M. Edmond de Goncourt, lorsque, précisément, il conseille aux réalistes de définir « ce qui est joli, ce qui sent bon », et encore de « donner les aspects et les profils des êtres raffinés et des choses riches : mais cela en une étude appliquée, rigoureuse ». M. Rabusson, qui, dans l'intimité, exprime volontiers son admiration pour Gautier, est plus silencieux sur M. Feuillet, qui pourtant marque sur ses débuts. M. de Servière (*Roman d'un fataliste*) aime citer le latin, comme M. des Rameures (Octave Feuillet). Minutie sans importance, soit.

Mais l'influence existe.

M. Rabusson est un coutumier des nuances; il prête à une cueillette d'idées subtilement exactes. Par exemple : « La plupart des femmes ont la prétention d'être bonnes catholiques, même celles dont l'orthodoxie est des plus sujettes à caution ; elles taillent dans les dogmes comme en pleine étoffe, rognant, arrondissant, festonnant, avec ce don des arrangements et des accommodements qui les caractérise, faisant de cette chose rigide qu'on appelle une religion quelque chose de souple et de seyant, qui leur tient chaud, sans les gêner ni les enlaidir. »

A la fin, une petite remarque :

Si ce romancier a parfois d'exquises finesses, c'est

que, au contraire d'infortunés gens de métier, qui n'ont pas le temps de vivre, mais seulement celui d'écrire, il ne s'enferme pas dans une tour, même d'ivoire, comme tels professeurs émancipés aux continuelles dissertations pessimistes.

Lire beaucoup, c'est parfait; mieux vaut encore se mêler à la société, être moderne, ne pas se défendre des émotions, voir tout, vivre à outrance.

L'AUTOMNE : M. WEISS

Vous est-il resté dans la mémoire l'article qu'écrivit M. Weiss au jour que le pauvre Aubryet mourut du mal de Paris ?

Dans le wagon qui m'amenait à Fontainebleau, où le charmant et exquis écrivain vient d'être nommé bibliothécaire, je me répétais ces jolies phrases fringantes et un peu amères sur un métier qui consiste à produire incessamment, chaque jour, à n'importe quelle heure, des idées, des images, des formes; à transformer en sensations vives, élégantes et poétiques les impressions les plus légères, les appétits les plus matériels.

Paris, les femmes, la valse frénétique du petit théâtre, la journée qu'on prolonge avant dans la nuit pour dévider les subtilités, les marivaudages, toutes ces perversités galantes de Paris et des lettres qu'alors il marqua, je me les rappelais. Il me souvenait aussi des noms qu'il remémore de gens tombés foudroyés d'un coup, ou revenus à l'état végétatif : Aubryet, Henri Heine.

Le train s'arrête; c'est Fontainebleau.

Et peu après je pénètre dans l'appartement qu'occupe le nouveau bibliothécaire, dans une aile de l'illustre et froid castel.

Dans une grande chambre, toute au désordre de la première installation, avec son fin sourire un peu triste, l'écrivain nous explique qu'à peine remis d'une douloureuse névralgie cérébrale, il veut prendre quelques mois de repos ; que le métier d'écrire est le plus dur de tous. Bienheureux les érudits, tous ces savants qui feuillettent des livres, prennent des notes et s'essuient le front au milieu de l'admiration publique! Chacun s'apitoie sur leurs immenses labeurs! Mais je crois bien que M. Weiss les comparait à des bureaucrates.

Sur une table, à côté des lourds catalogues de la bibliothèque, dont il faut prendre quelque idée, le convalescent relit, trie, découpe et classe ses vieux articles, dont il veut faire un choix et publier quelques volumes ; l'un sur Metz, l'Alsace et l'Allemagne ; l'autre, un recueil de portraits littéraires ; le troisième composé de souvenirs et sensations, de ses récentes et remarquables chroniques.

S'exemptant de discussions souvent oiseuses, laissant à M. Sarcey la conscience de pénétrer les pourquoi et les comment d'un succès ou d'un échec, M. Weiss a composé, selon l'actualité, d'excellents morceaux d'histoire littéraire, d'histoire des mœurs même. A propos des drames de cape et d'épée, de Thérésa ou d'une danseuse, mime admirable, Zucchi, il mettait dans son rez-de-chaussée toute la vieille ferraille romantique, les paillettes du grand art et aussi la vision des filles qu'on désire.

C'est qu'il aime également les livres et le sourire des femmes. Dans les pages de ce critique, qui est un artiste, il y a un peu de la poussière des bibliothèques et du parfum des jolis cheveux dénoués. On n'est guère un moraliste qu'à ce prix.

*
* *

M. Weiss a tout été, presque; il a tout approché, depuis trente ans qu'il écrit; il fut surtout un esprit élégant et sceptique; il le fut avec délices.

M. Émile Ollivier le plaça au sous-secrétariat d'État aux beaux-arts, Maurice Richard étant ministre; et jamais on ne décora tant et si bien les gens de lettres. En 1873, la droite de l'Assemblée nationale — avec l'appui de Gambetta et de Challemel-Lacour — l'envoya au conseil d'État; quatre ans après, le père Le Royer, garde des sceaux, le révoqua, lui attribuant des articles signés « Vindex » et qui étaient, je crois, de M. Charles Buet. Puis, comme il était collaborateur à ce journal, *Figaro*, Gambetta vint l'y prendre pour le placer à la direction des affaires politiques et des archives étrangères.

« M. Weiss est entré dans la diplomatie comme un moineau dans une cathédrale, » écrivit son ancien camarade About. Et ce fut une fameuse polémique, où, de toutes parts, les plus violentes invectives assaillirent ce lettré fait bureaucrate, — M. Jiji, comme on aimait alors à dire.

La vérité, c'est que Gambetta avait voulu caser un ancien ami, un libéral après tout : en 1863, ils s'étaient rencontrés aux dîners de Sarcey, avec Laurier, Allain-Targé ; puis ensuite aux cafés du boulevard Montmartre, café Véron, de Madrid, de Mulhouse. Là causaient Wolff, Saint-Victor, Aubryet. Léonide Leblanc, Blanche Pierson, ne sont-elles pas de cette époque? D'autres encore qu'on peut oublier sans doute? Les disparus tiennent peu dans notre souvenir. Mais les anciennes? C'est à elles qu'on songe le plus volontiers, je pense, dans la retraite.

*
* *

Et comment Weiss ne prendrait-il pas plaisir au souvenir de tant de femmes aimables, dans ce palais de Fontainebleau tout plein des éruditions les plus propres à enchanter l'artiste exquis et l'homme un peu fatigué? Le gardien y montre la chambre des cinq Maries; cinq reines couchèrent là : le lit est bas, très large; son élégance éveille quelque tendresse d'imagination. Sur les murs, le croissant de Diane de Poitiers. Les initiales des Maîtresses et des Rois s'entrelacent encore dans ce vaste palais si froid et un peu mystérieux.

Et tout autour, c'est, à cette heure, l'automne. A Paris, on aime le printemps, la vie qui se dépêche, les branches chargées de fleurs; mais nulle saison n'est plus charmante que l'automne aux environs de la grande ville. Nulle retraite assurément ne pouvait mieux convenir qu'un coin de ce château si noble et un peu triste au discret effacement de celui qui sut entre tous goûter et exprimer les raffinements et les excitations de la vie parisienne. C'est là qu'on peut ignorer les journaux et toutes nos petites grandes choses quotidiennes.

*
* *

Non, ce que je vis hier, allant visiter J.-J. Weiss à Fontainebleau, ce n'est pas l'automne, un palais en ruines, où les antiques salons de fête ne sont plus qu'un reliquaire mélancolique d'amour, des branches dénudées. Mais le soleil était refroidi, et toute la première verdure fuyait, desséchée dans la bise. Cette mélancolie est plus douce et plus distinguée aussi bien, que telle

fanfare passagère autour des gloires bruyantes ; ainsi sont plus charmeurs ces lieux d'amour qu'aux siècles des brutales caresses ; ainsi est plus tendre, maintenant que le temps l'a pâli, le sourire incertain des jeunes femmes qui, peintes sur ces murs, attestent les royales galanteries de jadis.

Quittant Fontainebleau dans le dernier brouillard du soir, je songeais que l'existence la plus douce est peut-être de vivre avec tous les espoirs, d'effleurer toutes les satisfactions et, sur le tard, portes closes, de se contenter de sagesse et d'un noble paysage dans quelque séjour bien chaud et prodigue de beaux souvenirs (1).

---

(1) Fontainebleau, 19 novembre 1882.

Je suis, mon cher confrère, toujours bien curieux de lire vos esquisses nourries et vives sur la littérature présente. Mais, vous me pardonnerez de vous avoir lu samedi avec un intérêt tout spécial et d'avoir été, ce jour-là, plus particulièrement charmé que d'habitude.

Vous m'avez si joliment encadré dans le palais de Fontainebleau que vous m'avez réconcilié avec ce cadre qui, depuis quelques jours, tourne à la Sibérie et où je gèle du matin au soir, en face des magnificences de l'architecture et de l'art des jardins.

J.-J. WEISS.

UNE CONVERSATION AVEC M. VICTORIEN SARDOU

Il n'y a pas d'auteurs dramatiques nouveaux, depuis plusieurs années. On a cherché souvent le pourquoi. Ce sont toujours les mêmes noms en vedette. L'hiver dernier, M. Victorien Sardou a donné la pièce à succès, tragédie ou féerie : *Théodora*. C'est de lui encore la comédie qui, cette fois, n'est pas l'événement de la saison : *Georgette*.

A ce propos, M. Sarcey, metteur de pieds dans le plat, a écrit, au courant de sa critique, une phrase qui résume bien des discussions. Parlant de la scène émouvante où Clavel (Dupuis) console Paula (Mlle Brandès), qui vient d'apprendre soudain qu'elle est fille de fille, il prononce ce jugement : « Là, M. Sardou s'est élevé au-dessus de lui-même, il a touché au style. » Le jeune et illustre académicien n'a pas dû être content. « Il a touché au style! » Il n'y a que Sarcey pour jeter ainsi le pavé de l'ours. « Là, M. Sardou s'est élevé au-dessus de lui-même, il a touché au style! » C'est dur.

Aussi pourquoi toujours demander à quelqu'un des qualités qui ne sont point dans son genre de talent? M. Sardou a, jusqu'au prodige, le tempérament dramatique; M. Zola est descriptif. Autant vouloir qu'un poirier produise des roses.

Quoi qu'il en soit, si les jeunes hommes paraissent

délaisser le théâtre, M. Sardou en donnait une des meilleures raisons, dans une conversation, il y a déjà pas mal de temps.

La cause de tout ce mal : le journalisme.

Qui sait?

16 février 1880, c'est la date de la première représentation d'un drame philosophique de M. Sardou : *Daniel Rochat*. Trois mois avant, un débutant eut l'idée d'en publier le compte rendu. Il était allé rendre visite, rue de Clichy, à l'auteur de la pièce, dont on avait annoncé, la veille, la réception à la Comédie-Française.

Comme les dieux, Sardou n'est pas visible facilement. Il y a des consignes sévères pour défendre sa porte contre la foule des importuns et des quémandeurs de tout rang. Tout à coup, au courant de l'interview, exprimant l'étonnement que lui causait la figure imberbe de son interlocuteur :

— Quel âge avez-vous?

— Pas encore vingt ans.

M. Sardou est le causeur le plus charmant et le plus artiste. Pour un rien il s'émeut, il s'emballe. Et c'est un défilé merveilleux d'idées primesautières ou de souvenirs curieux.

Il commença :

— Voyez la différence... Vous êtes venu chez moi, et, bien que, très occupé, j'écarte tout le monde, je vous ai accueilli, parce que vous êtes journaliste et que je connaissais déjà votre nom... Eh bien! moi, j'avais près de trente ans, quand je me suis présenté chez M. Scribe... et je suis resté à la porte... De ce menu fait, cher monsieur, ressort un grand changement dans nos mœurs littéraires.

Se levant d'un vieux fauteuil, avec son visage glabre,

accentué, sa toque de velours, il avait l'air du roi Louis XI. Il poursuivit, allant et venant :

— Ce fut bien dur, mon temps de misère... Les héros de Balzac dans la tête, j'eus toujours plus de confiance, pour la lutte parisienne, aux femmes qu'aux hommes... Je les ai toutes flattées. Après Rachel, Déjazet, qui fut pour moi la bonne fée. En même temps que Déjazet, Fargueil ; en même temps que Fargueil, Mme Montigny (Rose Chéri), femme du directeur du Gymnase. Je lui portai une comédie : *Paris à l'envers*. Mme Montigny remit la pièce à son mari, qui, trouvant de belles situations, mais un scénario mal charpenté, me déclara : «... Ce serait très bien, si M. Scribe voulait s'en occuper. »

Dans ce manuscrit se trouvait la scène de viol qui est dans une autre comédie : *Nos Intimes*. Vous vous rappelez ?... La poursuite sur le canapé, le rideau déchiré, la course autour d'une table... C'était nouveau, alors... Donc, M. Scribe ne me reçut pas. Mais, comme j'avais laissé ma pièce, épouvanté, il écrivit à M. Montigny qu'on ne mettait pas ces choses sur la scène... Depuis, n'est-ce pas, on en a vu de plus raides ?

*
* *

...Sorti de l'antichambre de M. Scribe, je continuai à avoir faim, à travailler avec acharnement. Je donnais des leçons pour vivre, et, n'en voulant point au maître qui manqua pour moi de bienveillance, j'étudiais son théâtre, afin d'apprendre le métier dramatique. Souvent, la nuit, dans ma chambre sans feu, ayant diminué mon dîner pour acheter une bougie, je choisissais une pièce en trois actes de son répertoire, une pièce que je ne connaissais pas encore ; je lisais le premier acte

seulement, et, d'après l'exposition, j'établissais le scénario des deux autres... J'étais satisfait de mon exercice d'écolier, lorsque, charpentant l'action suivant la logique du sujet, je me rencontrais à peu près avec M. Scribe. Ce fut pour moi une époque d'âpre dénuement.

Que faire? Du journalisme? Celui qui m'aurait plu n'existait pas. Je mis trois mois à préparer ou à écrire une étude sur Jérôme Cardan, qui me fut payée deux sous la ligne. Total : le ventre vide, comme toujours, et du temps perdu... Je m'acharnai donc à faire du théâtre. Il me fallait réussir là, ou me tuer, à moins de filer en Amérique... J'errais de l'Odéon au Vaudeville, du Gymnase à l'Ambigu...

Heureusement, j'avais de solides chaussures. Oui, au milieu de toutes mes malchances, j'ai rencontré un cordonnier aimable, rue de Seine, qui m'a chaussé à crédit pendant dix ans, parce qu'il avait foi dans mon génie. Le mot est de lui... Depuis, il m'a souvent rendu visite, à Marly, où il a voulu avoir une maison à côté de mon château.

D'un air bonhomme et convaincu, il m'a dit maintes fois :

— Si vous ne m'aviez pas eu, vous n'auriez jamais pu faire vos courses, de direction en direction... Oh! je n'y ai pas de mérite! je savais que vous seriez quelqu'un... Tout de même, mon cher, vous êtes arrivé dans mes souliers.

Ce n'est pas le seul cordonnier dans ma vie. L'autre habitait, faubourg Saint-Denis, une échoppe. Il me logea, pour pas cher, au fond de l'arrière-boutique. Pour arriver à mon grabat, j'étais obligé d'enjamber des rouleaux de marchandises... Plus d'un soir je me suis endormi, affamé, dans une odeur de cuir.

Les jeunes gens ignorent aujourd'hui de telles épreuves. Ils ne savent plus faire d'efforts, la plupart du moins, pour les grandes œuvres, le but à plus ou moins longue échéance. Ils ne se ceignent pas les reins, ils ne se serrent pas le ventre... Ils ont pour eux une force terrible : la presse. Tous ceux qui montrent un peu de talent sont recherchés par tous les journaux ; une série d'articles les mettent en vue. Et, presque toujours, ils se contentent de cette gloriole, qui passe aussi vite que l'argent qu'ils gagnent... Une pièce sérieuse à faire, c'est plusieurs mois de méditation, de retraite, où on rabat toutes les idées vers son sujet ; c'est ensuite de la patience pour être joué, parfois de longs mois à attendre, ou bien des années... Le journalisme, c'est l'or facile, le succès le lendemain ; le journalisme, c'est dix louis pour un article, ou davantage. On néglige les ambitions, les rêves du début, on ne sait plus rester seul dans sa chambre...

Le journaliste interrompit :

— Et on descend sur le trottoir...

— Je ne dis pas cela... Mais pourtant il y a mieux, et je vous le dis parce que je vous en crois capable. Il faut savoir vivre de peu. Soyez sûr que, plus tard, un travail qui reste accompli, on y trouve satisfaction... Voilà, pour ne pas le nommer, un tel qui a beaucoup d'esprit. Je me souviens de l'avoir vu passer sur le boulevard, avec des seigneurs faisant la fête. Moi, je filais, ignoré, minable. Aujourd'hui, il écrit pour Magnier, qui le paye, trois chroniques par semaine. Pensez-vous qu'il ait, trois fois par semaine, quelque chose à dire... trois fois par semaine l'envie d'être brillant et alerte, toujours jeune ? Il l'est pourtant, parce qu'il le faut, le jour de son article... Moi, je fais une pièce par an ; lorsque je ne suis pas en train, je me repose. Mes quatre ou cinq actes achevés, un directeur les monte... Et puis, il y a encore une chose...

Ici, Sardou semblait laisser deviner le souvenir d'une amertume de jadis et manifestait un juste orgueil.

Il termina :

— Je n'ai jamais fait imprimer le nom d'un tel... tandis que lui, c'est son métier de parler de moi (1).

*
* *

A part quelques nuances, quelques expressions, ce récit est absolument exact. La conclusion peut en être méditée par tout journaliste qui se sent une force littéraire.

C'est bien dur tout de même :

— Je n'ai jamais fait imprimer le nom d'un tel... tandis que lui, c'est son métier de parler de moi.

---

(1) Paris, le 20 décembre 1885.

Mon cher Champsaur, Sardou se trompe quand il dit qu'il n'a jamais fait imprimer mon nom. Lisez un volume qui fait partie intégrante de son œuvre et qu'il a intitulé : *Mes plagiats*. Vous y verrez que mon nom y revient souvent parce que « c'était » mon métier de parler de lui.

Cordialement,

Aurélien SCHOLL.

— Je prends la liberté de faire remarquer à M. Scholl que cette conversation date de 1879 et que l brochure en question est postérieure.

UN CURÉ DE CAMPAGNE

Son nom est très ignoré. Il s'appelle Joseph Roux.

Comme, en ce moment, la saison d'été encore dans son plein, les libraires gardent pour plus tard leurs nouveautés, comme, surtout, une foule parisienne se répand sur les plages, dans les villes d'eaux, à travers les montagnes, ne convient-il pas de suivre le monde, et vagabonder un peu? Il s'agira seulement, cette semaine, d'un philosophe profond, fier pessimiste pour qui sa doctrine est une douleur continue (non un procédé, une pose sans grâce de dilettante, à la façon de certains jeunes vieillards courant à la mort dans de gros souliers germaniques); il s'agira d'un artiste de valeur, d'un simple prêtre limousin.

C'est l'auteur d'une œuvre parue, il n'y a pas longtemps, chez Lemerre, sous un titre guère attirant pour la banale multitude : *Pensées*. Ce sont des pensées, en effet, et fortes, solides, pittoresques, superbes, magnifiquement désolées; le cerveau qui les a conçues est d'autant plus remarquable qu'il s'est développé dans la solitude.

D'aucuns, en ce mois de voyages fantaisistes, découvrent des hameaux perdus dans les feuillages, des villages charmants, des coins de verdure, paysages merveilleux, de splendides horizons regardés jusqu'alors

par des yeux de rustres ne sachant pas voir ; c'est un plaisir aussi de trouver, de signaler un livre parmi l'avalanche des volumes publiés chaque jour. Celui de M. l'abbé Roux n'a point passé inaperçu cependant. M. Puvis de Chavannes, ce peintre épique, écrivait dans une lettre : « Je reste stupéfait devant cette prodigieuse abondance de vérités originales et éternelles. » Dans les salons, M. Caro, M. Renan, ont surenchéri d'éloges ; et, devant une telle richesse de maximes curieuses, primesautières, M. Francisque Sarcey n'a pas osé manger du prêtre. « L'homme n'aime apprendre que ce qu'il sait, » a dit M. Joseph Roux. C'est pourquoi il peut sembler aventureux de placer, à la suite de Pascal, La Bruyère, Chamfort, à côté de La Rochefoucauld, de Vauvenargues, de Joubert, un moraliste inconnu.

***

Il touche à la cinquantaine aujourd'hui.

Au printemps, il était encore inédit. Dernier garçon d'une nombreuse famille de pauvres artisans de Tulle, en Corrèze, il fut, dès son enfance, destiné au sacerdoce. Au grand séminaire, Mgr Berthaud, le célèbre théologien, ami de Veuillot, le remarqua et le choisit pour professer. Mais, au bout de deux ans d'enseignement, l'abbé, abattu par ses excès de travail, tomba malade. L'évêque, caractère fougueux et rude, intelligence supérieure, affectionnait le jeune prêtre et se plaisait à causer avec lui ; il le fit vicaire d'un joli bourg voisin, Varetz, et, bientôt, curé de Saint-Sylvain, humble paroisse près du chef-lieu. M. Roux y est demeuré jusqu'en 1876, époque où il fut envoyé plus loin de Tulle, à Saint-Hilaire-le-Peyrou, où il est encore, où il angoisse.

Dans l'ombre et le silence, il a travaillé plus d'un quart de siècle, pour lui seul, sans songer à la publicité, pour tuer l'ennui de la morne étendue, aussi sans doute par un besoin créateur. Il est curé de lamentables paysans ; mais, certes, avec son tempérament qui exubère en boutades d'une verve énorme, il eût écrit n'importe où, dans n'importe quelle situation. Parfois, un prêtre reçoit les ordres comme un jeune homme se marie ; ils ne savent pas qui ils épousent.

*
* *

Le Limousin se divise en pays froid, produisant les châtaignes, le seigle, le blé noir, et en pays chaud, où mûrissent les pêches, le raisin, où poussent des champignons délicieux, où on récolte le froment et la fraise. Saint-Hilaire-le-Peyrou est situé entre les deux ; c'est un pays de fraîcheur, un bout de contrée vaguement montagneuse, d'une paix infinie et mélancolique ; on dirait une mer de tempête soudain pétrifiée. Mais sur la roche, chaque avril, c'est un épanouissement de végétation, de fleurs sauvages qui embaument le bon air.

Les êtres sont frustes, rudes, âpres au gain. M. l'abbé Roux a écrit : « Les gens de Tulle appellent nos paysans : *peccata*. Ce sobriquet renferme un sens admirable. Le paysan, c'est bien le péché, le péché originel, encore persistant et visible, dans toute sa naïveté brute... » Vrai, certains dimanches, après les longues méditations, pendant la semaine, de cet homme isolé, ce serait, pour un psychologue, un intéressant spectacle de contempler, d'entendre, incognito, ce prêtre aristocrate, pourtant fils d'ouvrier, s'adresser à ce peuple borné, inculte, à qui on prêche les missions en patois.

Non, pas en patois, mais dans la langue de Born et de Bernard de Ventadour, car l'abbé m'en voudrait de mépriser son idiome patrial. Dame! il a composé des poèmes, des fables, des hymnes, de courtes épopées, en parler rustique, et il achève un dictionnaire, sans doute afin qu'on puisse comprendre son œuvre limousine, qu'il orthographie comme au treizième siècle.

Quand M. Paul Mariéton, un enthousiaste des félibres, un jeune clairon sonnant pour le soleil des tintamarres, me présenta à M. l'abbé Roux, je demandai presque aussitôt à ce prêtre de haute stature, aux larges épaules de brenn, au visage éclairé par la flamme intérieure, aux regards sondeurs, à la forte voix de basse et à la parole féconde, grand corps un peu brut, semblant taillé à coups de serpe, pourquoi il n'était pas orateur :

— Oui, je vous vois dans la chaire d'une haute cathédrale. (M. Roux ne s'exprimerait plus, j'espère, en patois limousin ; on se figure alors qu'il a la bouche pleine de châtaignes.)

Surpris dans l'intimité d'un rêve, d'un air à la fois timide et orgueilleux, il répondit : « J'aurais dû être moine, dominicain, par exemple... Oui, il aurait fallu qu'une corporation religieuse soutînt ma vieille carcasse; alors j'aurais été orateur. » Et, avec une familiarité d'image, pour s'excuser de son assurance, il ajouta :

— On apprend à prêcher comme les chiens à aboyer.

La comparaison n'est, après tout, pas si choquante. Jean-Paul Richter a dit : « Le théologien est comme le chien qui regarde le ciel avant d'aboyer. »

*
* *

M. Sarcey déclarait, jugeant le livre de ce curé de campagne : « Je ne crois pas que jamais on ait peint le paysan en traits plus profonds, plus énergiques et plus sobres. » Et les pages impitoyables sur la glèbe peuvent se résumer en cette franchise : « J'aimerais le paysan, si le paysan ne me dégoûtait. » Pourtant, cet écrivain qu'emporte sa sincérité d'observation, au style concis et vigoureux, parfois de premier ordre, vit — toujours, sans cesse, toujours ! — avec eux ; et ils savent pouvoir compter sur le curé de Saint-Hilaire, à n'importe quelle heure, par la pluie, le vent, la neige, si impraticable que soit le chemin vers une masure lointaine. « Mais, disait-il, ils doivent laisser tranquille l'abbé Roux qui médite, isolé du monde dans son presbytère... De quoi, monsieur, causer avec ces gens? » On songerait à maître Jacques, tour à tour cocher et cuisinier, si ce n'était irrévérencieux.

Il ne méprise pas les petits, néanmoins, celui qui, décrivant les misères de la campagne, trouve, comme c'est arrivé au cours d'une conversation, des termes si touchants, si preneurs, des accents si chauds. « On voudrait donner... et rien... rien ! » prononçait M. l'abbé Roux. Les yeux pleins de pitié pour les infortunés, pour ceux qui pâtissent, il eut un admirable geste de fouiller dans les poches de sa soutane. Chacun fut ému plus qu'un sceptique ne peut l'avouer, d'un coup subit, tant c'était simple et parti du cœur. Je me rappelai un pauvre prêtre du nom de Bernard, si aimé dans Paris, pour le bien qu'il faisait sans mesure, que Richelieu, le pourvoyeur d'échafaud, voulut avoir sa part de cette popularité. Il fit appeler Bernard et lui permit de l'as-

socier à son œuvre de miséricorde en lui demandant une faveur. Alors le pauvre prêtre, fixant ses yeux reconnaissants et doux sur l'homme rouge, prononça :

— Je prie Son Éminence de faire réparer les planches de la charrette qui mène les condamnés au supplice, afin que la crainte de tomber en route ne les empêche de recommander leur âme à Dieu.

Quelle sanglante ironie! Ce pauvre prêtre, transfiguré en une minute sublime, était plus auguste que le terrible cardinal. Eh bien! M. Roux a beau se poser en philosophe amer, sévère pour les paysans, leur analyste impitoyable; l'abbé Schopenhauer, par sa tendresse quand même pour les gueux des champs, est de la race de Bernard, des grands de cœur, grâce à deux vertus souveraines, qui sont la foi et la charité.

*
* *

« Nos actes mènent nos jugements, plus que nos jugements nos actes. — Pressez toutes choses, un gémissement en sortira. — Le paysan est déiste : hors de là il laisse dire et laisse faire. — La création n'a point d'animal plus sobre que le paysan chez lui, moins sobre que le paysan chez les autres. — Tout campagnard qui apprend à lire ou à écrire renonce dans son cœur à la campagne. — Le campagnard est trop enfant pour ne pas être menteur. — Le paysan, aussitôt arrivé en foire, cesse d'être chrétien, d'être homme. C'est une araignée au centre de sa toile. Ni la voix du sang, ni l'amitié, ni le respect, ni l'honneur, ne lui sont plus de rien. — Trois sortes de personnes meurent sans façons : le prêtre, le soldat, le paysan. — Un paysan est un homme à peu près comme un bloc de marbre est une statue. — Qu'est-ce que l'amour? Deux âmes et une

chair; l'amitié, deux corps et une âme. — O toi que l'on calomnie, patience! Dieu sait; toi que l'on méconnaît, résignation! Dieu voit; toi qu'on oublie, espoir! Dieu se souvient. »

Pourquoi citer davantage? C'est une cueillette au hasard, d'une saveur bien particulière. Mais comment, en si peu de lignes de cet auteur aux vastes aspirations refoulées dans une vie étroite, aux pensées toutes très suggestives, indiquer suffisamment le résultat remarquable de vingt ans de réflexions, d'observations très personnelles? L'aloès, qui met longtemps à fleurir, le jour où sa corolle éclate et s'ouvre à la lumière, répand alentour un inoubliable parfum.

On s'en est aperçu depuis des siècles, il n'y a pas beaucoup dans l'humanité d'êtres individuels; ce desservant d'une petite paroisse rurale, au fond de la province, en est un. N'ayant pas de livres, trop dénué d'argent pour en acheter, il ne peut que se ressouvenir de ses lectures anciennes, au temps de son rapide professorat; sa bibliothèque, c'est sa mémoire. Ses idées lui appartiennent ainsi, nées de lui seul. S'il est, parfois, ingénu dans ses opinions sur les mœurs et les goûts de la ville, vieillot dans ses opinions sur la littérature, il a dans son ouvrage, où bien rare est le sourire, des pages d'une sève étonnante, d'une ampleur extraordinaire, des images merveilleuses, une tristesse religieuse traversant son style large et précis comme un souffle mystérieux accouru de l'infini.

***

Invité chez M. Paul Mariéton, qui a eu l'honneur d'accoucher d'un peu de son rêve ce poète inédit, M. l'abbé Roux est venu à Paris, cet été. De hauts per-

sonnages académiques l'ont accueilli et fêté, M. Renan entre autres. N'est-ce pas d'une antithèse pittoresque, l'entrevue de l'historien de Jésus et de ce prêtre? Il n'y a aucun mal dans cet hommage rendu par un chrétien. Les vieillards troyens assis aux portes Scées, quand ils virent Hélène passer devant eux, se levèrent, admirant, malgré l'âge glacial, cette femme, dont la grâce souveraine était cause de tous leurs malheurs, et lui pardonnant.

Le génie est pareil à la beauté.

Pourtant, s'il a du respect pour qui le mérite, M. Roux reste juge. Comme il quittait l'illustre sceptique, je l'interrogeai sur son impression. Il répondit : « C'est un charmeur. M. Renan parlerait comme un curé, s'ils avaient autant d'esprit. » Puis, après une pause : « Cet impie est un croyant, au fond. Lorsqu'il entre dans une église, il doit avoir envie de faire le signe de la croix... »

Ce même prêtre, un nerveux, un vibrant, lorsqu'il visita le Louvre, pour la première fois, il y a peu de temps (la semaine de ce voyage à Paris, tant souhaité, a été consacrée à admirer avec fièvre la ville prodigieuse), en face de cette collection incomparable de chefs-d'œuvre, a eu, tout à coup, les yeux pleins de larmes.

Cet artiste a la foi pour guide, pour soutien et pour mesure. Elles sont nobles et presque émouvantes, même pour ceux qui doutent, ces lignes suprêmes, sorte de prière : « Je déclare rétracter tout passage de ce livre qui de près ou de loin contredirait à la religion et à la morale. Nulle pensée n'est avouable, à moins d'être catholique. Tout ce qui n'appartenait pas à l'Empire romain avait nom barbarie ; tout ce qui ne se rattache pas à l'Église romaine a nom erreur. Un philosophe, pour ingénieux qu'il se croie et qu'on le dise,

propage les ténèbres, non la lumière ; le scandale, non la paix, s'il n'enseigne point comme Pierre, avec Pierre... » Ce curé de campagne a la forme des maîtres écrivains, l'âme des grands évêques, si toutefois il ne cache pas, sous son humilité apparente, l'orgueil et les tempêtes du héros d'un magnifique roman de M. Ferdinand Fabre : *Lucifer*.

BRELAN DE CRITIQUES : BOURGET, BONNIÈRES, LEMAITRE

Trois volumes viennent de paraître qu'il est permis de rapprocher : *Mémoires d'aujourd'hui* (2e série), chez Ollendorff; *les Contemporains*, à la librairie Lecène et Oudin ; *Nouveaux essais de psychologie*, chez Lemerre. MM. de Bonnières, Bourget et Lemaître sont de curieux esprits ; ils ont la vogue en des milieux divers.

A les étudier, on connaîtrait, je pense, des groupes importants du public lettré.

Robert de Bonnières débuta ici même par des anecdotes sur le roi Alphonse d'Espagne, qui mourut hier et qu'il avait connu au collège Stanislas. L'article n'était pas médiocre, les suivants furent meilleurs. Il se fit son talent en face du public, à force d'efforts. Il séduisit par l'âpreté du trait et l'exactitude des détails.

Depuis il a composé sa vie avec une minutie savante, comme ses articles. Ainsi qu'on quitte un rez-de-chaussée de garçon, il sortit du journalisme pour s'adonner au roman, à M. Buloz et à la société. La préface qu'il mit hier au second recueil de ses articles prête un peu à sourire et témoigne de cette définitive installation de sa vie. Il y regrette des erreurs de jeunesse et parle de certains errements de plume, du ton de Chateaubriand, à la fin de son existence glorieuse, dans quelques annotations.

M. Bourget, poseur d'énigmes, qui s'explique aussi sur son talent en tête de ses nouveaux essais, ne renie pas du tout son pessimisme. C'est une très bonne marque, pour l'instant, et une trop jolie réclame près des superficiels. Sentimental et théoricien, il chérit la femme parce qu'elle est douce et volontiers l'écoute. Pour elle, il trouve des nuances délicieuses du dire et des caresses de rimes. Il serait aisé de railler tel passage de son « essai » sur M. Renan, où intervient d'une façon assez drôle la description d'un five o'clock tea. C'est que Bourget s'attendrit et se perd vite dans ses sensations, qui sont toujours distinguées. Beaucoup pensent qu'il sait plaire, avec sa gentillesse grave et dolente. Ceux qui doutent encore que Bourget puisse créer un personnage, reconnaissent qu'il excelle à expliquer.

Ancien élève de l'École normale, M. Lemaître fut estimé dans plusieurs facultés de lettres, en dernier lieu, je crois, à Alger, avant de séduire les lecteurs de la « Revue bleue » par son esprit, qui, s'il n'est pas toujours aisé, semble au moins du genre facile. Le style en est agile et le développement ingénieux. On y devine des souvenirs d'une forte rhétorique et de récentes initiations parisiennes.

Un peu trop récentes.

Quelques-unes de ses gamineries sont plus amusantes rue d'Ulm qu'ailleurs. Par exemple, le piquant de M. Lemaître était justement qu'il malmenât M. Georges Ohnet dans une revue considérée. M. Ohnet, certes, n'en était pas à entendre pour la première fois, — car il m'en veut encore, hélas ! de certain portrait — les reproches que lui fit M. Lemaître (de Forges). Le romancier aurait pu répondre :

— Eh ! critique, sommes-nous pas un peu cousins?

*
* *

Reprenons :

Si M. Lemaître traite avec complaisance de l'esprit français ; si M. de Bonnières, mondain, s'attache à donner, de très haut, des leçons de bonnes manières aux hommes du jour, Bourget aurait volontiers inventé la vie cosmopolite. Voyageur, il est très goûté à Londres, à Florence, autour des lacs d'Écosse ; volontiers, en ses meilleurs jours, il possède le fin accent d'une jolie miss.

Causeur attachant, avec le geste onctueux d'un petit prélat, ayant une cour de jeunes disciples, ambitieux d'être manieur de cerveaux, et pour cela s'esseyant au verbe d'autorité, M. Bourget influence surtout les natures féminines, et, autant qu'il peut, cherche les milieux élégants. Il a beaucoup vécu au quartier Latin, parmi les bocks et les bruyantes esthétiques ; je suppose qu'il en souffrait.

M. de Bonnières parle comme il écrit, mais sans ses qualités de mot, par phrases coupées, de fumeur ; il a peu l'esprit de salon et davantage celui d'escalier. Il dit seulement ce qu'il faut pour interroger son sujet et ceux qui peuvent lui servir à le connaître : il se contente d'écouter et s'en trouve bien.

Peu élégiaque et pas du tout homme de cheval, M. Lemaître a de la blague et assez de souplesse pour se plier aux diverses exigences du public. Des pages de lui peuvent plaire à d'excellents esprits. Plus qu'aucun, il est gendelettre, et le souhaite. Universitaire ! Fi ! C'est la merveille de cette École normale, qu'elle forme des écrivains à tout faire.

*
* *

Voilà défini le talent de ces trois juges.

Reste, toutefois, un point à analyser, car on arrive au succès moins par le talent que par la manière d'en user. Et là, ils n'ignorent guère.

M. de Bonnières eut plus de souci, comme bien d'autres, de faire rire les salons et son monde que de plaire à ceux qu'il étudiait. Il sut cependant ne pas s'arrêter longtemps aux querelles minimes; et il ménage assez les hommes pour qu'une note ajoutée au bas d'un article dans le volume cautérise les anciennes piqûres. Il brille aux dépens des ridicules les plus intimes et proteste de son souci des principes seuls. Très injuste, très passionné, il est blessant. Mais il s'émeut (1) pour les hauts exemples de vertu artistique. Tels paragraphes de lui sont fort nobles.

Lemaître a préféré être aimable, sauf rares exceptions. Très adroit, il ne documente pas la personne même de celui qu'il entreprend et ne systématise point ses idées personnelles. A propos de son modèle, il développe de gracieux morceaux de bravoure, sur les patriotes, sur

---

(1) 5 décembre 1885.

Ce que vous voulez bien dire m'a été fort agréable. Je vous suis tout particulièrement reconnaissant d'avoir fait ressortir l'émotion que me causent la vie et les œuvres des meilleurs d'entre nous.

Je suis heureux que cela se sente dans ce que j'écris. De toutes mes émotions, celle que vous dites est la plus profonde et la plus sincère. Il est certain que les œuvres d'un saint ou d'un général me touchent peu en comparaison de celles de Balzac.

Je suis ainsi fait que, Privat d'Anglemont me paraît être un personnage beaucoup plus important que M. Grévy dans l'histoire de France.

Merci et tout à vous.

ROBERT DE BONNIÈRES.

l'esprit provincial. Ainsi de suite. Ce sont de remarquables dissertations.

Il a étudié M. Ferdinand Brunetière (*Revue des Deux Mondes*), pour se créer des relations, se faire ouvrir des portes; ainsi Mme Edmond Adam, M. Édouard Grenier. Oui, M. Lemaître est aimable. Lorsqu'il était professeur, on dit qu'il troussait des sonnets pour toutes les jeunes filles qui suivaient ses cours.

Il tâche néanmoins d'avoir l'esprit un tantinet méchant, de même qu'il s'applique à être alerte, avec une pirouette, une désinvolture. Saute, marquis ! Une de ses dernières « semaines dramatiques » est exquise en ce genre. Il s'agit de Mme Chaumont : « Cette petite femme pétille tout entière d'intelligence et de malice, elle fait feu de partout, elle étourdit, elle abrutit. Ah ! l'adorable ouistiti !(Tiens ! voilà que je rime.) Ah ! comme dit Marignan, est-elle bien moderne, celle-là ! Est-elle assez moderne! » *Journal des Débats*, 9 novembre. — Et moi, veut dire aussi M. Lemaître, trottinant et jetant de petits cris de précieuse, suis-je assez peu professeur, suis-je assez Parisien, assez moderne !

M. Bourget ne prétend pas juger. « Je ne suis pas un critique, il le déclarait récemment, mais un sociologue. » Il ajouta, devinant mon sourire à fleur de peau : « ... si le mot n'est pas un peu lourd. »

Dans ses deux volumes, il a voulu démontrer les influences qui nous firent ce que nous sommes. Pour connaître les esprits les plus distingués de la seconde République, il étudie le mouvement intellectuel du second Empire. Sous Louis-Philippe, ça a été l'avènement aux affaires de ceux qui ont grandi sous Napoléon Ier et sous Charles X. Qui possède le règne des deux précédents n'a plus rien à apprendre sur l'autre. Le système peut être appliqué à perte d'histoire. Pour savoir à fond M. Zola, il suffit d'avoir étudié M. Taine; pour

M. Becque, Dumas fils ; pour Alphonse Daudet, les Goncourt ; c'est, il s'en faut de peu, l'avis de M. Bourget qui, sous le couvert des théories qu'il analyse, expose ses propres idées.

Il apporte quelque souci de rigueur scientifique et veut ignorer les personnes pour ne voir que les œuvres nues. S'il ne pique ni n'amuse, il charme souvent. A part cela, il contribue à la funeste éducation pessimiste de ceux qui viennent.

Des trois, c'est, de beaucoup, le premier.

*
* *

En résumé, M. Bourget captive quelques jeunes gens et des femmes, parce qu'il est sentimental ; à côté des décadents, les dolents. Bonnières occupe les salons, parce qu'il recueille les méchancetés et que son esprit est alerte et de bon ton. M. Lemaître, modéré, allusionniste et ironique, règne, lui, sur les provinces.

Là se termine ce parallèle de trois situations. On a tout lieu de les croire intéressantes. Qu'en sortira-t-il ?

ORAISON FUNÈBRE D'UNE FERME

Sous le ciel d'automne pluvieux, au pied de la côte voilée de grands arbres, parmi les feuillages où octobre met sa gamme de couleurs attendrissantes et mélancoliques, au milieu du pré, au bord de la mer chuchoteuse, la ferme montre encore son toit d'ardoises.

Elle va disparaître.

A Noël, le bail de la mère Toutain sera fini ; le propriétaire ne veut pas le renouveler. L'an prochain, à la place de la maison pittoresque, qui, depuis plus d'un quart de siècle, fut hospitalière à tant d'artistes, s'élèvera un hôtel anglais, service anglais, maître d'hôtel anglais. Le caprice et la fantaisie s'en iront avec la vache et les canards. Ce ne sera plus du tout la même clientèle. Misses et mistress écraseront l'herbe sous de longs pieds, et les gentlemen promèneront leurs favoris roux à travers la gaieté des pommiers.

Elle est à la fois célèbre et ignorée, cette ferme. Le premier, il y a longtemps, Boudin, peintre de marine, s'y arrêta, demandant la nuitée, lorsqu'il venait du Havre à Honfleur, en quête d'un sujet. Son exemple fut suivi, si bien qu'Alfred Delvau inaugura (*Figaro*, 1865) par un article sur la ferme Saint-Siméon, une série de curieuses études : *Les Châteaux des rois de Bohême.*

Cela entre des « échos » de Claretie et un « courrier de Paris » de Rochefort, qui depuis...

Delvau cite, parmi les hôtes de la ferme, un tas d'hommes illustres, dont on ne se souvient plus. Qui se rappellera, dans vingt ans, la plupart des gloires contemporaines ? Des noms pourtant sont à retenir, Français, Courbet, Lambert Thiboust, Alphonse Duchesne, Monet, Gustave Mathieu. Delvau a oublié Dennery. N'est-ce pas suffisant pour ne pas laisser cette ferme normande s'écrouler, sous la pioche des démolisseurs, sans un adieu ?

Je pourrais décrire la ferme. Comme Delvau l'a fait avec amour, mieux vaut reproduire le morceau. Il est d'un poète :

« Une vraie ferme, je vous l'atteste, et dans la plus ravissante situation du monde. Une haie à hauteur d'homme en protège les abords. On entre dans une cour normande, comme en savent faire Dupré, Flers, Français, et quelques autres naturalistes appréciés du public : pommiers d'ici, poules de là — avec Manon, une ânesse noire, et Toinette, une vache garelle. Quelques tables rivées au sol sont semées avec une profusion qui devient de la parcimonie aux beaux jours d'été, quand les pêcheurs en frairie accourent pour vider de pétillants pichets de cidre. A gauche de l'entrée et parallèlement à la route, est le cellier, où sont d'immenses tonnes du liquide célébré par Olivier Basselin et, joignant le pressoir vieux style, avec sa roue horizontale que fait mouvoir, en octobre, un vieux cheval aveugle. Plus bas, sur la même ligne, un lavoir treillagé, où le bruit des battoirs des lavandières se mêle au bruit de leurs caquets, qui ressemble à un ramage d'oiseaux prisonniers. En avant, un rideau d'arbres, à travers lesquels on aperçoit la mer, la grande mer, la mer bleue des jours

de fête, *cœruleum mare*, la mer orageuse des jours d'équinoxe, *procellosum*.

« La maison — la ferme — est au milieu de tout cela. »

Après Delvau, bien d'autres, Daubigny, Pelouze, Butin, se sont reposés à la ferme, dans le travail calme, au milieu des verdures plantureuses, près des flots. A marée basse, c'est encore la Seine, mais, à marée montante, c'est la mer. Dans la simple et puissante nature, la pensée, tourmentée par les bruits parisiens, s'apaise et se fortifie.

Récemment, j'ai vu, tour à tour, à la ferme Saint-Siméon, Guillemet, le maître paysagiste, Renouf, Daubray, Pinel, Goudeau, Milher, Numès, des peintres, des comédiens, des poètes, des fumistes, Sapeck, des comédiennes. André Gill y a vécu ses deux derniers mois de raison. Peu de semaines après son retour à Paris, il était pris par la folie qui attendit ainsi, pour s'emparer de cet artiste, dont le talent gardait à la caricature une hauteur qu'elle n'a plus, d'être aidée par la ville insensée.

*
* *

Dennery et Lambert Thiboust déjeunaient devant la ferme, il y a de nombreux étés, lorsque arrive un rustre, à blouse bleue. Il venait, par la chaleur d'août, se rafraîchir avec un pot de cidre; ayant la langue bien pendue, bientôt il entre en conversation avec les deux auteurs dramatiques. La mère Toutain présente le paysan. « Il est bien connu en Calvados, dit la brave femme; il a sculpté en bois un portrait de l'Empereur que j'ai vu et qui est vraiment magnifique. »

Lambert Thiboust demande où est le bonhomme,

pour l'acheter. Le paysan s'indigne; d'ailleurs, il en veut un gros prix. « Vous êtes des artistes, moi aussi j'en suis un dans not'genre, et je vous valons ben... Mes sculptures sont des chefs-d'œuvre, oui... Je ne vendrons que pour beaucoup d'argent, beaucoup.

— Mais enfin combien? s'exclama Thiboust.

— Je ne cèderons pas l'Empereur à moins de cinquante sous.

— Voilà. Apportez-moi votre chef-d'œuvre... Je vous commande l'Impératrice pour l'année prochaine. »

La sculpture de ce paysan matois était si drôle que Thiboust éclatait toujours de rire en la contemplant. Où est cette image taillée dans le bois? Où est le grand de la terre qu'elle représentait? Où est Lambert Thiboust? Disparus comme le huitain tracé par Gustave Mathieu sur le mur d'une chambre de la ferme :

Mais déjà mes cheveux s'en vont,
Et ma barbe en pointe s'éclaire
De ces petites fleurs qui sont
Pâquerettes de cimetière.
Ma face automnale rougit,
S'allumant comme un feu de joie :
Le coin de mon œil en sourit
Par une grande patte d'oie.

9 août 59.

*
* *

Maintenant on ne voit plus sur les murs que des croquis où se reconnaît la main de Gill. Il a même peint une enseigne pour la maison, une enseigne haute de deux mètres, où une belle fille, en bonnet normand, fait sauter dans une casserole, pêle-mêle, un goujon, un poulet, un lapin vivants. Dans un coin du tableau, en mé-

daillon, la tête de saint Siméon, vierge et martyr. J'ai passé, près d'André Gill, à la ferme, une partie de l'été de 81 ; alors il avait en train un panorama, panthéon des célébrités, panthéon Gill.

Le caricaturiste formait projets sur projets. Il aurait un hôtel, comme les autres, il ferait de la peinture monumentale, il décorerait les édifices publics ; il sera riche enfin, et il sera toujours bon pour ceux qui n'ont rien. Souvent, à l'heure où le crépuscule tombait sur la mer, à Vasouy, assis sur les marches de pierre du Calvaire, j'ai écouté ses rêves. La folie déjà le hantait. Mais je ne m'en inquiétais pas. Ne sommes-nous pas tous atteints, plus ou moins, d'une névrose anormale ?

J'avais éprouvé un chagrin de jeunesse, j'étais allé à la campagne pour oublier, en commençant d'écrire un roman : *le Cœur*. Gill m'avait appelé par un billet charmant :

Jeune fou que j'embrasse,
A la Côte de Grâce,
On est vite guéri.
Bien logé, bien nourri,
On y peut, tout à l'aise,
Du haut de la falaise,
A l'abri des douleurs,
Dans le parfum des fleurs
Roses de l'arbre à pommes,
En médisant des hommes,
Se purger de l'amour ;
— Tout pour six francs par jour.

AND. GILL.

L'été suivant, sur la route si ravissante et ombreuse d'Honfleur à Trouville, Daubray me racontait la dernière visite qu'il avait faite au pauvre artiste. Gill est devenu comme un enfant, il s'est jeté avec joie sur les oranges

qu'on lui apportait, puis il est retombé dans une complète indifférence. Son regard, autrefois si brillant, est terne. Daubray a tâché de faire renaître l'ancienne flamme :

— Voyons, André, tu me reconnais bien ? C'est moi, Daubray... Tu te souviens? Tu as fait mon portrait comme ça.

Disant, il prenait l'attitude, visage épanoui, gai, chapeau en arrière, et, saisi par l'émotion devant le camarade qui n'avait plus de pensée, il sentait deux grosses larmes couler sur sa figure joyeuse. Gill regarda une seconde, puis, comme si cet effort l'avait brisé, il baissa son front anéanti.

C'est plus agréable d'évoquer, en souriant, l'été où Léonide Leblanc, — en idylle avec un duc qui, lui, s'était logé à l'hôtel, — habitait la ferme, au rez-de-chaussée, et recevait son amant par la fenêtre, jusqu'à ce que montât, dans l'aube, le cri de l'alouette.

*
* *

La ferme va disparaître. Après tout, cette chose subit le destin des hommes, elle meurt comme sont morts Courbet, Lambert Thiboust, Gustave Mathieu, ceux qui lui ont donné sa petite célébrité. Quant à Gill, il semble devoir revenir de chez les trépassés. Je l'ai vu, ces jours derniers. Il ne déraisonne plus, mais son intelligence est encore alourdie par son effrayant sommeil de deux ans. Il travaille. Je lui ai conseillé de faire la charge de Daubray, en costume japonais, dans un des rôles les plus amusants de la comédie de Meilhac et Gille : *Ma Camarade*. Le fou sera sauvé, s'il reprend l'amour de son art.

Il me souvient d'une visite que je fis, à Charenton, section des agités. C'était en décembre, vers cinq heures, à la nuit tombante. Une centaine d'aliénés, les uns gesticulant, les autres paralysés dans une camisole de force, accoururent vers nous, car un ami m'accompagnait, de chaque bout du couloir. Ils sortaient de l'ombre en silhouettes incohérentes ; ils étaient deux cents, trois cents ; il semblait que l'ombre elle-même s'animait et devenait démente. Tous, en criant et menaçant, nous environnaient. J'avais mon chapeau sur la tête, pour qu'ils ne me crussent pas intimidé. Un fou, se carrant devant moi, dit :

— On se découvre, lorsqu'on entre chez les morts.

C'était juste. Gill, lorsqu'il retournera parmi nous, sera comme un ressuscité. Combien d'amis encore visitent ce vivant dans sa tombe ?

*
* *

C'était doux de se laisser vivre à la ferme, loin de Paris qui grise et qui use. De temps en temps, il faut respirer l'air des champs, l'air de la mer, sortir de l'atmosphère parisienne où les nerfs sont surexcités. Heureuse la mère Toutain, heureuse la fermière qui, octogénaire, est toujours alerte, toujours levée la première, dès l'aurore, qui, du matin au soir, fatigue, faisant presque à elle seule l'ouvrage de la maison et qui se couche la dernière pour attendre le peintre ou le poète attardé au bord de la grève, sous les étoiles ! Maigre et solide, avec ses yeux francs, ses cheveux neigeux qui dépassent un peu sa coiffe noire, elle est sympathique, car elle a un regard que, pendant toute une vie, n'a jamais troublé une idée malhonnête. Cela repose des regards inquiets et troubles.

Puis elle vit, avec une âme simple, au bord de la mer, voisine ainsi des forces mystérieuses. L'automne dernier encore, deux bateaux de sauvetage s'échouaient, un jour de tempête, contre les bans de sable qui sont en face de la ferme. Une vingtaine d'hommes ont péri sans qu'on ait pu leur porter secours. Il y avait un mousse. Les matelots l'attachèrent à un mât et l'enveloppèrent dans la voile pour que, durant de longues heures impuissantes, il ne vît pas s'approcher la mort. Le lendemain, on le trouva dans les plis de la voile comme dans les caresses d'un linceul.

Ce qui est plus terrible que la mort dans la tempête, c'est le trépas par un temps de brouillard, crassinant, dans de l'horreur paisible. J'entends la fermière parler :

« Je me levais. A travers les vitres on n'apercevait plus ni les prés ni la mer. Des cris sourds venaient. Je fais à Louis, à mon petit (je l'ai perdu, le bon garçon !) :

« — Louis, on dirait que c'est Bidard qui se noie... C'est ben la voix de Bidard ?

« — Oui, c'est Bidard... Je peux pas empêcher.

« — Faut y aller tout de même. Louis. Prends une corde! Tu la lui jetteras.

« Quand Louis est revenu, il m'a dit que c'était impossible, qu'on n'y voyait point à un pas devant soi. Voilà ce que c'était, monsieur. Bidard pêchait la crevette comme tous les matins, avant de se rendre à son bureau, chez M. Bunout, et, pendant qu'il traînait sa bout-de-quèvre, le brouillard s'est tout d'un coup allongé sur la mê. Comment se diriger? La femme est arrivée en pleurant :

« —Est-ce que vous n'avez pas vu Bidard, mon homme?

« Deux jours après, on l'a cueilli près d'Harfleur. Le courant l'avait traîné d'un bord à l'autre. Ça a fait bien du chagrin à Louis. (Je l'ai perdu, le bon garçon !)

Ils étaient amis et pêchaient souvent ensemble la crevette. »

Rien n'est émouvant comme cette mort sur les lèvres de vieille femme qui met dans la placidité de son récit l'expérience qu'elle a de la mer et de sa force. En regardant l'estuaire immense s'emplir, dans le flux, de cinq à six mètres d'eau, il m'a semblé que les vagues devraient accourir de l'Océan comme des milliers et des milliers de chevaux rapides montant les uns sur les autres. Cette lenteur, produisant un tel effet, étonne.

...Elle va, maman Toutain, qui a connu les artistes loin de la bataille, demeurer à la ville, avec sa fille Marie ; elle va, à Noël, laisser la ferme qui montre encore son toit d'ardoises, au bord de la mer chuchoteuse, au milieu du pré, sous le ciel d'automne pluvieux.

Figaro, 14 novembre 1883.



FRANCISQUE SARCEY

On a peut-être, en province, une opinion en quelque point fausse sur M. Francisque Sarcey, on se le représente trop comme un stoïcien tout dévoué à la science, entier au travail, critique austère. Je ne veux pas dire qu'il ne soit tout cela. Mais distinguons, s'il vous plaît.

Ce n'est pas le portrait d'une mignonne petite femme que je commence, et cependant il est utile de broyer beaucoup de rose sur ma palette, beaucoup de blanc et de gris aussi, pour brosser des nuages vaporeux qui adoucissent, cachent les choses trop nues — ou encore à cause de la barbe et des cheveux qui vieillissent. Une dame, aussi méchante qu'elle est jolie, me disait avoir rêvé qu'un praticien moulerait Francisque Sarcey, en ferait des réductions en porcelaine de Chine, et qu'elle le pourrait mettre sur la cheminée de son boudoir comme poussah, près d'un hippopotame. C'est trop !

Les hippopotames sont lourds, ils sont trapus, et ils ont une gueule énorme fort laide, surtout lorsqu'elle est béante. Sarcey, au contraire, a une bonne bouche épicurienne réjouissante à voir. Décidément, cette dame était trop méchante, et je proteste.

Sarcey s'exclamait un jour :

— Que voulez-vous ? Ma mère était Bourguignonne, et tous dans la famille nous avons du vieux sang gaulois.

Il tient de race, et longtemps il l'a montré. M. Sarcey est né en 1827. Ce fut ce qu'on appelle un fort en thème : de bonne heure on couronna sa tête de lauriers. Il remporta au Concours général, pour la dissertation française, le premier accessit, et entra, la même année, en 1848, à l'École normale. Ses camarades furent, là, MM. Taine, About, Assolant, Taine qui est un maître. Sur ce temps passé par Francisque Sarcey à l'École normale, je conseille de relire un livre autobiographique, jusqu'au dénouement exclusivement, et qui a pour titre : *Étienne Moret.*

Mais Sarcey n'est encore que normalien. Tandis que son ami About s'embarque pour Athènes, lui est envoyé comme professeur de troisième à Chaumont. Il était dans cette ville quand parut, je crois, cette circulaire interdisant aux universitaires la barbe — comme ornement démocratique, sans doute. Sarcey, déjà très malin, adressa au recteur une lettre où il demandait grâce pour sa barbe, point révolutionnaire du tout, une honnête barbe qui parait un peu sa figure et qui ne faisait de mal à personne. Il fut envoyé à Lesneven, dans le Finistère, sans avancement, puis à Rodez. Enfin on le transplanta à Grenoble, où il professa tour à tour la seconde, la rhétorique et la philosophie. De loin en loin, il envoyait quelques articles au *Figaro.* Dans la boutique du barbier travaillaient alors MM. Scholl, Noriac, Monselet, About, Henri de Pène. On comprend que cela ne pouvait durer, et qu'un professeur n'est pas payé pour se gausser de son recteur, pour n'être pas humble devant l'autorité et pour écrire parfois dans les journaux, sous le pseudonyme de Satané Binet.

Menacé de destitution, M. Sarcey demande un congé, en 1859, et vient à Paris. Par la protection d'Edmond About, il entre au journal du barbier, où il signe : de Suttières. Je ne m'arrête pas sur ces débuts. On fit

alors beaucoup de mots sur Francisque Sarcey, et particulièrement sur ses oreilles, sur ses bretelles encore. C'était un tort. J'estime que ses oreilles ne sont pas immenses, qu'il y en a de plus grandes que celles-là. Quant à ses bretelles, n'ayant aucun titre à être admis dans son intimité, je n'en puis rien dire. Il fut obligé, pour se faire respecter, de se battre en duel. Continuons. Il donne des articles de linguistique, réunis plus tard en volume, vers 1862 ou 1863 : *le Mot et la Chose*. Il collabore à d'autres feuilles : *le Nain jaune, l'Illustration*. Puis Guéroult fonde l'*Opinion Nationale*. Par la protection d'About, il confie à Sarcey la critique théâtrale, sans s'engager, toutefois, comme essai. L'essai fut heureux.

Sarcey, qui dès lors avait la vie assurée, moyennant ses deux cents francs par mois, donne sa démission de professeur. Il manie la trique dramatique, chez Guéroult, jusqu'en 1867, époque où il entre au *Temps*, où il est encore, faisant, chaque semaine, office de justicier. En outre, d'autres feuilles eurent sa collaboration : *le Petit Journal*, dirigé par Millaud; *le Soleil; le Journal de Paris*. M. About fonde en 1868, un quotidien impérialiste : *le Gaulois*. Francisque en est, naturellement. Arrive l'année terrible. Resté dans Paris, il fait des conférences, une entre autres, en uniforme de garde national, le soir d'une défaite, sur Beethoven, avec des fioritures sur les bois de Clamart et de Meudon. Dans les derniers jours, il était de garde près des murailles quand l'éditeur Lachaud lui demanda pourquoi il ne raconterait pas ces veilles, ces émois, les bruits de la rue dans la ville bloquée, le bombardement, et il écrivit, en quinze jours à peu près, ces impressions d'un bourgeois : *le Siège de Paris*. Après le premier siège, le second. Les communards incendient; puis vient la répression. M. Sarcey, qui avait été ému, qui

avait eu peur, fait éditer une brochure sur trois mois d'émotion politique : *le Drapeau tricolore*. Je n'ai pas en mémoire le titre exactement. Enfin, il fonde, avec About qui en est mort, un journal républicain : *le XIXe Siècle.*

Sarcey a pondu de la sorte de nombreux articles d'actualité. Il laisse la politique générale, traite mille questions de détail, épouse les causes des opprimés, écrit sur n'importe quoi, comme on cause au café ou au cercle, disserte à propos d'un livre nouveau, d'une édition nouvelle, fait la petite guerre.

C'est encore un conférencier en vogue. Il a commencé au théâtre de l'Athénée. Pratiquant ce qu'on peut nommer la conférence en manches de chemise, il parle, avec beaucoup d'érudition souvent, sur les pièces, sur les livres, les acteurs, les actrices, les auteurs de tout sexe.

Mais c'est bien malheureux que Sarcey soit si myope. Il commençait, dans une matinée chez M. Ballande, une conférence sur la comédie de Pierre Corneille : *le Menteur*. Supposant que le verre pour l'eau sucrée traditionnelle était à droite, il versa de l'eau à droite. Le verre était à gauche. On rit. Alors Sarcey, sans s'interrompre, versa de l'eau à gauche, mais pas dans le verre. Les spectateurs se tordaient. Lui, poursuivit tranquillement sa conférence, et ne but pas, cette fois, d'eau sucrée.

Il en a fait boire, lui, de l'eau sucrée dans ses articles, surtout dans ses livres. Pourtant, chez Jouaust, il a peint une galerie de portraits : *Comédiens et Comédiennes*. Il y juge avec franchise les uns et les autres, et suit sa devise : J'appelle un chat un chat. Je crois cependant qu'il a des tours de phrases coquets, des attifferies de langage, des adoucissements de mots, des

pudeurs, nécessaires, j'en conviens, pour les comédiennes. En parlant d'elles, il n'appelle pas le chat de son nom.

Il a, dans son hôtel de la rue de Douai, des photographies, entre autres, de Mlle Tallandiera, de Marie Delaporte, de Mlle Sarah Bernhardt. Au bas de la dernière est cette dédicace signée :

Au critique Sarcey,
A l'ami Francisque.

SARAH BERNHARDT.

Comme nous parlions de Voltaire, de Diderot que je mets avant Arouet, on en vint à causer sur la façon d'écrire. Sarcey dit :

— Savez-vous ce que c'est que la manière?

Et, me demandant comment j'allais, il tape sur mon épaule, à main plate, à coups redoublés et durs. Je recule. Alors il recommence :

— La manière, c'est ça...

M. Sarcey, m'adressant je ne sais plus quelles autres paroles, me frappa sur l'autre épaule. Le critique rabelaisien est solide, et je le sentais. Je recule davantage. Lui :

— Veuillot a une manière, le coup de trique, Rochefort en a une autre, le coup d'épingle. Dans un an on se fait un nom, à Paris, avec la manière.

Une petite vanité, fort juste d'ailleurs, de M. Francisque Sarcey, à propos des dernières années de l'Empire :

— On avait bien de l'esprit dans ce temps-là...

Et il poursuit :

— Je faisais, avec Ranc, dont on reconnaît la plume dans des articles sérieusement pensés, finement écrits,

avec ce spirituel Weiss, un petit journal tirant à quinze cents exemplaires et lu de tout Paris.

Une anecdote :

Sarcey était pour une huitaine de jours à Biarritz; avec une de nos actrices. Un noble Espagnol avait remarqué la compagne de voyage du critique.

Elle se promenait sur la plage avec Sarcey, et l'Espagnol se promenait derrière eux en causant avec un ami, et en répétant, car il espérait de cette façon lier connaissance :

— A-t-il du talent, ce M. Sarcey, a-t-il du talent !

Sarcey, qui se doutait du piège, eut l'air de ne pas entendre. Le second jour, nouvelle promenade, nouvelles exclamations. L'Espagnol allait partout dans l'hôtel disant à chacun :

— Vous ne savez pas qui vous avez ici. C'est Sarcey ! Francisque Sarcey ! ! le grand Sarcey ! ! ! le fameux critique ! ! ! !

Ainsi durant sept jours. Enfin, le huitième jour, Sarcey se laissa prendre à un si bel enthousiasme. Il adressa la parole à l'Espagnol. La connaissance fut ainsi liée, si bien qu'il écrit maintenant à la jeune actrice et lui demande des nouvelles du critique.

*
* *

Mais je n'ai pas fait visiter l'hôtel de Francisque Sarcey. En arrivant, à droite, la salle à manger, tendue de vieilles tapisseries ; à côté, faisant continuation, séparée par des rideaux, une salle de bal. Au premier étage, une antichambre à la chambre à coucher, d'abord. Sur une crédence, le buste en bronze de Sarcey, par Carrier-Belleuse ; à côté une réduction en bronze du

buste d'About, par le même; un ornement en bronze, cadeau de Mlle Tallandiera, une femme nue, la tête en bas, un dauphin s'enroulant autour du ventre lustré et des jambes élégantes. La chambre à coucher avec un grand lit en ébène à la Henri IV, très large, avec couvertures bleues. A l'entrée du sanctuaire, deux panneaux sont posés en face l'un de l'autre, représentant une femme brune, une femme blonde. Joint à la chambre à coucher, près du lit, un cabinet avec deux tables de toilette et une baignoire, à la largeur du dos. A l'autre bout de la première chambre, l'appartement des amis. Au second étage, le petit cabinet de travail, empli de livres, qui est un bijou. C'est tout en bois, très mignon, avec des vitraux anciens aux deux fenêtres très étroites, et une cheminée d'Eck, le faïencier, sur laquelle est écrite la devise : « J'appelle un chat un chat. »

Sur le même palier, un grand cabinet de travail. Les livres partout sur les rayons d'une immense bibliothèque. Au fond, la cheminée, ornée du Voltaire de Houdon, donné par les employés du télégraphe. D'ici, de là, quelques dessins du Gargantua, par Gustave Doré. Dans un coin, un ours de Russie empaillé et envoyé à Sarcey, de Pétersbourg, par Dupuis. Sur un guéridon un vase, présent d'un anonyme, sur les parois duquel est un chat tenant une plume, un chat qui pelotte, sur les parois duquel court une banderole où sont écrits les titres de tous les ouvrages de Sarcey. J'oublie un meuble principal, un divan haut d'une trentaine de centimètres, long, large de près de trois mètres, recouvert en étoffe de soie rouge usée et tachée. Contre la muraille, trois coussins rouges, et sur celui du milieu un hémistiche latin brodé par des doigts fluets: *Justum et tenacem.* Je comprends la seconde épithète sur ce coussin, la première moins. C'est le fameux divan. Tout près est une grande table longue de trois mètres,

sur laquelle sont dispersés livres de toutes sortes, journaux, eaux-fortes. A cette table, près de la cheminée, vis-à-vis de la porte, Sarcey travaille la plupart du temps.

*
* *

Il écrit ses articles au jour le jour, sans grande composition, à la bonne franquette. Il cause avec ses lecteurs, écoutant leurs objections, enseignant ses amis les bourgeois, ses amis les universitaires, leur disant quelque malice; il cause, bavarde, plutôt qu'il ne rédige une colonne du journal. Sarcey me parlait de la manière. Il en a une, lui, et il y a habitué son public, la manière familière, où parfois, sous la forme nouvelle, se retrouve une tournure de Voltaire, de Courier.

Quant à Sarcey critique, je regrette de contredire l'opinion d'un grand nombre, mais il me satisfait moins d'abord; il écrit en français sans doute, mais il n'a ni la phrase colorée de Gautier, ni l'esprit de Janin, ni la bataille d'idées de Zola; il est lourd comme lui-même, et, si ses arguments marchent parfois en masses serrées, cela ressemble aux combats à l'éléphant.

Mais j'aurais tort de trop accentuer ma pensée, je la dépasserais. Si Francisque Sarcey refait trop souvent les pièces à sa fantaisie et sans jamais avoir trouvé une charpente meilleure, il est très érudit dans les choses de théâtre, juge avec plaisir et impartialité, se laisse aller à ses impressions, rit de bon cœur et se moque de même. Il est à une première, en compagnie toujours de quelques dames, comme un simple spectateur. Il oublie la camaraderie, les amis, les ennemis peut-être, et dit son avis.

Peu de gens ont le franc dire.

ERCKMANN-CHATRIAN

Il me semble que je vois encore l'un d'eux, Chatrian, lorsque nous causions à la brasserie, en vidant les chopes de bière blonde ; j'étais allé le prendre à la gare de l'Est, où, comme chef de la caisse des titres, il a la garde d'un milliard. C'est un homme de petite taille, à la chevelure grisonnante et bouclée, à la barbe en éventail, au front découvert et bombé, aux traits fortement accusés, aux yeux noirs et loyaux, sous des sourcils très aigus et très énergiques. La moustache est cavalière.

Il enlève la jaquette usée, en drap chocolat, courte par derrière, qu'il revêt quand il est à son bureau, en endosse une autre un peu plus neuve et se coiffe d'un chapeau en forme de melon à larges ailes qui, avec le pantalon en vrille, achève son type de bourgeois alsacien. J'ai rencontré de ces chapeaux bizarres à Mulhouse et à Strasbourg, les cités éternellement françaises. Sortis de la gare, nous avons continué, d'endroit en endroit, une grande partie de la journée, en mangeant et buvant, à causer sur une foule de choses. C'était un plaisir d'entendre le romancier s'enthousiasmer pour le théâtre :

— Je l'aime et je veux m'y consacrer absolument. En écrivant pour la scène, plus besoin de description ; une

indication suffit au commencement d'un acte, sur laquelle l'artiste brosse un décor splendide. On n'a qu'à s'inquiéter de faire vivre ses personnages... Et puis, n'est-ce pas une joie de voir les êtres créés par notre imagination agir et parler directement devant le public?

Alexandre Chatrian est né, le 18 décembre 1826, à Soldatenthal, village de l'ancien comté de Dabô, dans la Meurthe. Sa famille ne comptait que des verriers depuis deux siècles. Son père, Jean Chatrian, un patriote, accomplit son devoir pendant l'invasion. Soldatenthal est un bourg perdu. Alexandre, au prénom belliqueux, y apprit à lire avec un capitaine, un des licenciés de l'armée de la Loire.

Beaucoup de retraités à Soldatenthal (vallée des soldats). Ils s'assemblaient à la veillée, chez Jean Chatrian, pour la partie de cartes. Mais ça finissait toujours par des plans, sur la table, tracés à la craie. « Ici le général, cette division en avant, celle-ci à l'aile gauche. » Ils avaient comme les yeux hors de la tête, et lançaient, l'un contre l'autre, les corps d'armée. Parmi ces vieux, était un caporal qui bégayait et avait, nonobstant, dans un langage incompréhensible, mêlé de patois français et lorrain, la manie de raconter la bataille d'Austerlitz, pendant laquelle une balle lui avait brisé le pouce. Chacun s'évadait sous un prétexte. Alexandre restait seul pour écouter le récit de la victoire dont le centre était le doigt du conteur.

Ces grognards terribles étaient doux comme des moutons, une fois chez eux. Ils avaient l'habitude de l'obéissance, et leurs femmes les menaient à la baguette.

Le capitaine n'était pas napoléonien. Il répétait, en toussant, que l'empereur fut un égoïste. « Est-ce qu'il n'a pas chargé tous les généraux, qu'il redoutait, de mis-

sions périlleuses, afin de s'en débarrasser? » L'opinion du capitaine a influé sur Chatrian.

Son père possédait trois livres qu'il lui faisait lire sans cesse : *l'Iliade*, traduction de Mme Darcier; une Histoire romaine qu'il avait achetée à Phalsbourg, chez le libraire Erckmann, et qui lui avait coûté 6 francs, et la Bible. Chaque soir, avant de se mettre à table, Alexandre devait apprendre et débiter quelque passage d'un de ces trois livres. Jean Chatrian avait un faible pour les discours de Coriolan, qu'il fallait déclamer avec une allure farouche. Les batailles homériques lui occasionnaient aussi du bon sang. Ce poème chante, traversé d'un formidable souffle d'idéal, la gloire d'une nation. Ensuite, la Bible, qui est le livre naturaliste, car il célèbre la vie, l'argent, la femme, ne renferme de préceptes qu'à un point de vue d'hygiène et de bonheur futur. Le Koran n'est qu'une imitation de la Bible. (Un joli chipeur, Mahomet, le Sardou de son temps!) Jean Chatrian riait volontiers des caprices d'Abraham pour Agar, sa servante égyptienne; il ne pouvait s'empêcher de remarquer :

— Les patriarches avaient, tout de même, bien du plaisir.

Alexandre, un après-midi, rentrant à la maison, aperçut son père qui venait de se laver les pieds. Il en avait encore un dans l'eau, et la domestique, après avoir essuyé l'autre, lui embrassait le mollet, tandis que le vieillard, du bout des doigts, lui caressait le menton. Jean Chatrian touchait alors à la soixantaine en même temps qu'à sa servante. Comme le gamin avait ouvert la porte sans bruit, on ne s'était aperçu de rien. Il se retira en songeant :

— Il ne faut pas faire comme le fils de Noé...

L'âge venu, Jean Chatrian l'envoya au collège de Phalsbourg, où il eut pour professeur de rhétorique, M. Perrot. Il alla en Belgique, ses études terminées, pour servir de secrétaire à son oncle et s'initier au métier de maître verrier. Comme il s'ennuyait, il s'engagea dans une troupe de comédiens, qui passait, et parut sur les planches. Arrêté sous qualité de mineur, il écrivit à M. Perrot à Phalsbourg, qui lui conseilla de retourner au pays et lui confia la classe d'histoire. Il ne savait plus trop l'histoire. Ayant trois jours devant lui, il l'apprit et l'enseigna, à mesure, de manière vivante.

Cela dura trois ans.

M. Perrot, principal du collège, était laid comme un singe, avec une épaule plus haute que l'autre; mais il avait beaucoup de goût, bien qu'il fît de mauvais vers. Il obtint un prix de l'Académie des Jeux floraux, à Toulouse, pour une poésie que Chatrian avait écrite et adressée sous le nom du principal, sans l'en avertir, M. Perrot, qui avait concouru, se figura toujours que son œuvre avait été couronnée.

Erckmann fut présenté à Chatrian par M. Perrot. Tous deux étaient ses anciens élèves. Émile Erckmann est, de quelques années, plus âgé, car il est de 1822. Son père tenait une boutique de librairie, à Phalsbourg, ville de guerre où dans chaque famille, sont des généraux, des colonels, des commandants, au moins des capitaines. Le libraire, cependant, voulait que son fils fût avocat. Émile Erckmann était donc à Paris pour étudier le droit. S'il admirait l'architecture du code, il s'égarait dans ses complexités et ses dédales. Il venait à Phalsbourg pendant les vacances.

Les deux élèves de M. Perrot écrivirent ensemble plus de vingt drames, dont l'un, l'*Alsace en* 1814, fut joué au théâtre de Strasbourg, que dirigeait M. Halanzier.

Le lendemain de la première, le drame fut interdit par arrêté du préfet. Ils avaient aussi publié dans un journal du crû, un roman à sensation locale : *Les Brigands des Vosges*. C'était trop de succès. Ils prirent leurs billets pour Paris, avec peu d'argent et beaucoup d'espoir.

*
* *

Ils attendirent dix ans avant de pouvoir placer un manuscrit. Les deux amis vécurent d'abord avec les ressources paternelles, qui n'étaient pas considérables. Chatrian tient de ses parents, négociants et commerçants, l'horreur des dettes. Au bout de quelque temps, il voulut gagner son pain et entra comme employé auxiliaire à la caisse des titres du chemin de fer de l'Est, dont il fut plus tard directeur. Ses appointements étaient de douze cents francs.

Chatrian avait, alors, une chevelure pareille à une forêt noire, et son chef, le baron d'Hervey, un officier retraité, était une bille de billard. Il travaillait sous ses ordres depuis un an quand M. Hervey, ponr une raison quelconque, au courant d'un « poil » soigné, jeta sa calotte sur le parquet, selon son habitude, pour que son subordonné la ramassât. Chatrian ne se baissa pas et répliqua sèchement. Il remit sa démission.

Le lendemain, M. d'Hervey le mandait à son bureau, et, satisfait d'avoir enfin trouvé un homme, il élevait sa situation et augmentait son traitement. Autrefois, il rédigeait les titres; maintenant, il les signe. C'est une école qui n'est pas à regretter. On l'a habitué, comme nous en avons tous besoin, à faire des choses qui ne lui étaient pas agréables. Erckmann, lui, était toujours payé pour étudier le droit.

Les deux collaborateurs avaient un manuscrit tout prêt : *l'Illustre docteur Mathéus*. Ils le présentent à une revue très imposante, *celle des Deux-Mondes*. Pendant plus de vingt mois, Chatrian tenta, sans aucun résultat, d'avoir une réponse de Buloz qui devait toujours achever la lecture du manuscrit, la semaine suivante. Enfin, comme Chatrian le pressait, M. Buloz riposta que des jeunes gens devaient s'estimer très heureux qu'il eût bien voulu lire, déjà, la moitié de leur ouvrage. Alexandre s'emporta :

— Les vieux se font oublier, les jeunes se feront connaître. Vous viendrez nous trouver, et nous refuserons vos offres.

Ce qui est arrivé.

Chatrian fit accepter leur roman par Laurent-Pichat, qui dirigeait la *Revue de Paris*. Le roman fut imprimé, mais deux ans encore après avoir été reçu. A la suite de l'attentat des bombes Orsini, on supprima la revue. Heureusement la fin de l'illustre docteur était dans le numéro suprême.

Il s'agissait de dénicher un éditeur. Or, Chatrian avait observé qu'à Paris il est nécessaire d'être bien vêtu. Les deux amis écrivent, en collaboration, une lettre émouvante au père Erckmann, qui se fend de cinq cents francs. On commande à un tailleur juif un beau costume pour Erckmann et des bottes. Le vêtement allait on ne pouvait mieux ; seulement les bottes étaient trop étroites. Impossible à Erckmann d'y introduire ses pieds ! Que faire ? Chatrian met les bottes. Il y était à l'aise. Mais, comme Erckmann est plus grand, le gilet et le pantalon étaient trop longs. Tant pis ! Il boutonnera le pardessus. Ainsi ficelé, Chatrian marche en quête d'un éditeur, et il en découvre un.

C'était la fin de la lutte.

Depuis, Erckmann-Chatrian ont publié la série parallèle de leurs romans nationaux et de leurs romans populaires. C'est toujours la même note, mais c'est beaucoup d'avoir une note à soi. Ils ont fait jouer deux pièces fort applaudies : *le Juif polonais* ; *l'Ami Fritz*. Les deux inséparables sont presque riches et l'ont mérité.

Erckmann est à Toul, en Lorraine, et vient rarement à Paris. Tous les jours, il regarde nos soldats à l'exercice. Quand ils ont bien manœuvré, il se dit que nous collerons une tripotée aux Prussiens, et il est content. Il est célibataire et habite là-bas, dans une brave famille, où il est comme chez lui.

C'est un rêveur qui ne se soucie de rien autre que de la revanche. De taille moyenne, corpulent, il a une moustache et une barbiche blondes, un visage rose, des yeux bleus et fins sous ses lunettes, un crâne chauve. C'est le haut de la figure sec des gens du Midi, et le bas charnu de ceux du Nord. Erckmann a, par les hommes, du sang des huguenots de la Rochelle, et, par sa mère, il est d'origine suisse. Erckmann est un nom suédois. (Quelqu'un devait s'appeler ainsi parmi ceux qui, à la suite de Gustave-Adolphe, descendirent de leur presqu'île pour combatre les Autrichiens et voir, en 1632, tuer leur roi à Lutzen.)

Quand il est à Paris, il demeure chez Chatrian, au Raincy, où il a son appartement, au premier étage, le seul de la villa, qui a une salle de billard et un pigeonnier. Située à l'angle de l'allée des Bosquets et du boulevard du Nord, elle est entourée de grands arbres. C'est un coin délicieux de campagne, avec de vraies vaches et des chèvres, où la nature est peu civilisée. L'endroit est encore charmant, même dans l'hiver, qui, s'il ôte la couleur des jolis paysages, en laisse le dessin.

En revenant du Raincy, un jour d'été, je pensais à Erckmann-Chatrian, et comme il faut occuper le temps, en chemin de fer, j'ai rimé cette bluette, que je leur dédie :

EN FORÊT.

Théodore Richter, jeune peintre, parcourt
la forêt de Hundsrück. Dans les taillis il erre,
se dérangeant parfois pour une primevère.
C'est le printemps qui naît, c'est la sève qui sourd.

Partout, d'ici, de là, retentit un bruit sourd
fait des bruits des grands bois. Tout chante et rit sur terre;
mousses, fleurs et parfums naissent avec mystère.
L'insouciant n'a pas un bagage très lourd.

Le peintre se sent vivre et sent vivre les choses.
Il songe, en cheminant, aux myrtilles écloses,
au vieil hiver, bien mort, à ses branches de houx.

Un gros rouvre fait ombre, auprès d'une fontaine.
Le peintre y boit; ensuite il dit :
— Que pensez-vous
de l'âme universelle, ô monseigneur le chêne?

Chatrian a trois garçons. Deux sont au lycée de Lunéville, chef-lieu d'arrondissement plein de soldats et de canons, où ils entendent, à chaque instant, les tintamarres stridents des clairons. Quand sonneront-ils au peuple français la grande diane? Les deux fils sont sur la frontière, afin que, dès qu'il y aura quelque chose, ils puissent mourir ou tuer. Chatrian est levé à quatre heures, et fait de la copie jusqu'à sept ou sept et demie. Il joue ensuite avec son fils, le plus petit, qui se sait très aimé et qui, un matin lui disait :

— Tu n'es donc plus mon père, que tu ne m'obéis plus?

A neuf heures, Chatrian est à son bureau. Dans

l'après-midi, il vaque à diverses occupations, car il est président du conseil d'une société industrielle. Il retourne au Raincy, pour le dîner, et se couche à dix heures. C'est un honnête homme.

***

Et les héros d'Erckmann-Chatrian sont aussi d'honnêtes gens. « Pourquoi donc, après tout, ne décrire que les corruptions? Mieux vaut peindre la figure d'un homme, que le derrière d'une femme, car il faut faire des livres, non pour acquérir de l'argent, mais pour élever et pour régénérer. » Nous tarissions les bocks. Chatrian était éloquent, en vérité, et je crois encore que je l'écoute :

— Les écrivains naturalistes préparent les voies à Bismarck, en annonçant aux nations que nous sommes pourris et prêts à notre conquête. Haut les cœurs !... Ainsi, jadis, la race gréco-latine s'amusait et s'étiolait dans le bien-être. On vivait dans le plaisir et on ne faisait plus d'enfants, parce que c'est un tracas et une gêne, parce qu'il faut les nourrir. Mais ils ont dû nourrir leurs maîtres, car les barbares épiaient de l'autre côté du Rhin. Ils se sont jetés sur la Gaule dont ils convoitaient les richesses, et non seulement, ils se sont approprié le sol, mais encore ils ont changé jusqu'au nom de la terre. La Gaule est devenue la France, lorsqu'en 486 Syagrius fut vaincu à Soissons. Alors le flambeau s'est éteint que la Grèce avait passé à l'Italie, et l'Italie à la Gaule. Il a fallu onze cents ans, jusqu'au seizième siècle, pour digérer ces barbares, comme un énorme jambon allemand... Enfin, la Révolution a chassé les Francs qui s'étaient dispersés dans toute la Gaule, sous les titres de princes, de ducs, de comtes, de marquis,

et le peuple a été, de nouveau, le possesseur de la glèbe. Ne recommençons pas à nous amollir, car ils souhaitent de rétablir l'empire d'Occident, comme du temps de Charlemagne... Ils ont déjà couronné leur « kaiser » à Versailles; ils voudraient le sacrer à Paris. Ils sont décidés, non plus à nous voler nos pendules, mais à s'installer dans nos fermes opulentes. Il faudrait encore les digérer et les transformer... Souvenons-nous que nous gardons la civilisation! Les Anglais, les Italiens, les Espagnols, les Russes, les Américains parlent tous à leur point de vue national, tandis que, comme notre race est la plus aristocratique, par son origine gréco-latine, et comme elle est la plus universelle, étant la plus croisée, nous parlons au point de vue humain... Il faut se marier et il faut faire des citoyens.

* * *

De quelle façon collaborent Erckmann-Chatrian? Cette question littéraire n'a jamais été résolue. Tels romans sont entièrement de l'un, tels romans sont entièrement de l'autre. Il y a certaine collaboration qui est utile pour aller plus vite. Ainsi, quand M. Machin s'associe à un autre pour dévaliser je ne sais qui, il n'est pas indispensable que les deux voleurs se conviennent plus que des gamins qui veulent marauder des pommes. Ce n'est pas le cas d'Erckmann-Chatrian.

Pour une pareille collaboration, il faut, parce qu'on écrit sur ses souvenirs, deux êtres ayant eu la même jeunesse, ayant grandi dans les mêmes paysages, entre les mêmes horizons. Erckmann est de Phalsbourg. Chatrian est de Soldatenthal, tous deux étaient de l'ancien département de la Meurthe. Ils ont eu le même professeur.

« Où imaginer cette scène? Si nous faisions cette gorge où nous allions nous promener? — C'est ça! Je la vois d'ici. — Et si nous mettions, dans notre roman, le père un tel, avec son air de fouine, et notre tailleur juif, avec son nez en bec de corbin? Et un tel? Et un tel? Et celui-ci? Et celui-là? » Chacun de nous a la tête pleine de morts, et elle est plus encombrée, à mesure que nous avançons dans la vie. Les personnages d'Erckmann-Chatrian ont existé, la tante Grédel, l'ami Fritz, le tavernier Sébaldus, le zigeiner Iôsef. Tous deux les ont connus. Ils ont subi les mêmes impressions et ils les traduisent au public dans un style clair, un peu monotone, parfois prétentieux.

Que devient la langue française, jadis si limpide, laissant transparaître les pensées sous la phrase, comme l'onde d'un ruisseau le sable et les cailloux? Les romantiques ont emprunté à Victor Hugo le pathos qui est, dans son œuvre, un élément de désagrégation; les naturalistes ont copié les longueurs d'Honoré de Balzac, descriptions ou énumérations, en les agrémentant de rhétorique impassible. Les premiers oublient d'avoir le génie lyrique du poète, et les seconds l'observation psychologique, si pénétrante, du prodigieux romancier. Nous sommes loin de Démosthènes et de Bossuet, qui ne sont que nerfs et moelles, de Pascal, dont chaque mot tressaille comme un homme écorché.

MM. Erckmann-Chatrian ont estimé qu'il faut rester de son pays, d'Alsace ou de Lorraine, si on y est né, de Provence, ainsi de suite; de rendre la nature, de s'affiner seulement par la critique et le goût parisiens, de tirer les émotions des faits les plus ordinaires, de détester les adjectifs, de vouloir des pensées riches, non des rimes millionnaires, à part cela, de ne pas avoir de

système, mais du talent (un système étant un cercle où on s'enferme), de porter une saine parole et de laisser venir à soi tous les esprits grands et petits. Ils ont désiré posséder pour public une nation, depuis les lettrés jusqu'aux paysans. L'Espagne a Cervantes Saavedra, l'Allemagne a les reisebilders. Avons-nous à présent une littérature populaire ? Telle a été du moins l'ambition de ces deux écrivains.

Tous les ouvrages de MM. Erckmann-Chatrian ont été écrits sur des documents. On est étonné, si on prend la peine de vérifier, de l'exactitude effrayante qui est dans ce livre : *l'Histoire d'un paysan*. Erckmann-Chatrian possèdent, dans leurs papiers, le carnet d'un capitaine adjudant-major qui, depuis la guerre d'Espagne jusqu'à Waterloo, chaque jour a marqué l'itinéraire du régiment, les aventures, le temps, soleil ou pluie. Un seul jour manque, durant cette longue période. Ils ont usé du carnet, surtout pour le *Conscrit de* 1813. Le capitaine n'omet rien. « Ici, violé la baronne ; là, troussé Margot. » Il y a des détails, dans ces notes militaires, dont les naturalistes feraient leur beurre. Erckmann-Chatrian ont su choisir.

Ce sont des consciencieux. Ils ont brûlé, parfois, des romans et des drames, pour lesquels l'argent était tout préparé. « Qu'en penses-tu ? Et toi ?... Nous avons raté notre sujet. » Et ils jettent le manuscrit au feu. On voit une grande flambée, puis un tremblotement noir où courent, quelques instants, des étincelles. Ils ne raccommodent jamais, préférant recommencer une autre tâche. C'est souvent le travail d'une année, et cela fait un peu de fumée. La gloire n'est guère plus.

Quant au théâtre, Chatrian s'occupe de tout. Erckmann n'a assisté qu'à la dernière répétition de leur ce-

médie gastronomique : *l'Ami Fritz*. Il était attendri d'être joué par d'éminents comédiens et de voir, derrière la rampe, les personnages que son cerveau avait créés à l'image des types réels. Il ne cachait pas son émotion, car il ôta un foulard rouge, qu'il avait autour du cou, pour essuyer ses yeux.

On n'a pas à rougir d'être naïf. C'est la marque des âmes sincères.

EUGÈNE LABICHE

Labiche, maintenant académicien, est un des premiers auteurs dramatiques de ce temps et un des plus modestes. J'ai eu, autrefois, pour le connaître personnellement, une lettre de Nadar, le plus grand ami de Labiche, bien dans la tonalité de ce fantaisiste extraordinaire de beaucoup de cœur et encore plus d'esprit. C'est-il possible, ô Nadar ? Commencement et fin :

Bonjour, mon Labiche,

Voici un jeune poète et biographe, Champsaur de son nom, et même Félicien...

Ton, ton,

NADAR.

Labiche, le plus grand ami de Nadar, n'était pas à Paris, il était à Souvigny, en Sologne, dans une ferme confortable, où l'on mène l'existence plantureuse; où l'écrivain agriculteur, qui cumule comme maître Jacques, tour à tour cocher et cuisinier, a installé la chambre du collaborateur. Labiche n'était pas content alors. Il était fort occupé, me dit-il dans une missive datée de Launay, le 28 juin 1879, à disputer ses foins à la pluie. Dans la même épître il parle de sa biographie :

« Elle ne prête vraiment pas beaucoup. Ma jeunesse n'eut rien de remarquable, mon âge mûr fut très peu agité et ma vieillesse, que je commence, sera, je l'espère, très calme aussi.

« Enfin, nous verrons si, en secouant le sac, nous pouvons en faire sortir quelque chose d'intéressant. »

On a secoué le sac. Mais d'autres l'ont secoué avant moi. Du sac ils ont fait tomber surtout les récits des bons tours que Labiche joua aux Prussiens pendant la guerre.

J'en ai recueilli encore un.

Labiche, apercevant les uhlans au loin, dit à sa femme de jouer une valse. Les uhlans viennent terribles; mais, à mesure qu'ils avancent ils se laissent empoigner, comme des loups, par la mélodie. Leurs figures se détendent. Ils se bercent nonchalamment dans une rêverie attendrie, se penchant sur leurs chevaux, qui dodelinent de la tête, caressés aussi par la valse langoureuse. Arrivés à la ferme, ils n'osent plus rien demander, ou, du moins, n'insistent pas avec des menaces.

Labiche est de grande taille. C'est un propriétaire solide, la figure glabre, campé fièrement, avec l'air d'un maître fermier. Ses collaborateurs les plus connus sont: Marc-Michel, Alfred Duru, Édouard Martin, Philippe Gille, Gondinet, Lefranc avec qui Labiche, à ses débuts, passa un traité. On s'engageait sur papier timbré, à travailler toujours ensemble. Marc-Michel et Lefranc ne sont plus.

Un chroniqueur m'a fait d'eux sur le boulevard, cette oraison funèbre, capricieuse :

— Lefranc est mort banquier, l'autre est mort honnête homme.

J'ai l'honneur de posséder l'autographe d'une biographie inédite de Labiche, par lui-même. C'est un docu-

ment en style télégraphique, qui est celui de l'avenir.

« Eugène Labiche, né à Paris, le 6 mai 1815, fit ses études au collège Bourbon, depuis Bonaparte, Condorcet, Fontanes. Pas fort en thème. Quelques petits succès en version et en discours français. En somme, s'est réservé pendant les années de collège. Bachelier ès lettres, licencié en droit. Fit au sortir du collège, 1834, en compagnie de trois amis, un voyage en Suisse, en Italie et en Sicile. Tous les soirs Labiche consignait ses impressions sur de petits cahiers que Nadar a recopiés sur un gros registre, avec des illustrations.

« Il donna, en 1835, quelques articles dans différents journaux : *l'Essor*, *la Revue de France*, *le Chérubin*, *la Gazette des Tribunaux*. Il publia, en 1839, un roman, introuvable aujourd'hui : *la Clé des Champs*. Sa première pièce fut jouée au Palais-Royal, le 2 juillet 1838. Elle s'appelait : *Monsieur de Coyllin*. Sa dernière pièce, qui est du 5 janvier 1877, avait pour titre : *La Clé*, et fut jouée au Palais-Royal. Labiche a donc travaillé pour les différents théâtres de Paris pendant trente-neuf ans. Il a fait jouer 170 pièces. Il est officier de la Légion d'honneur. Ses principaux collaborateurs furent Marc Michel, Lefranc, Édouard Martin et Delacour. Il a collaboré avec deux académiciens : *le Prix Martin*, en collaboration avec Émile Augier, *la Cigale chez les Fourmis*, avec Ernest Legouvé.

« Il s'est marié à vingt-six ans, il a un fils. Il a acheté, en 1853, une très grande terre en Sologne, de 900 hectares, qu'il fait valoir lui-même. Il a défriché des landes, planté des bois, construit des fermes, il a la passion de l'agriculture, il la préfère à celle du théâtre. Il a été nommé maire de sa commune. Il est resté à son poste pendant l'invasion, il a subi souvent les Prussiens, mais il a mis son amour-propre à résister à toutes leurs réquisitions. Sa commune n'a donné ni un pain, ni une

botte de paille, ni un grain d'avoine. Il a résigné ses fonctions de maire, volontairement, il y a deux ans. Il est resté du conseil municipal. C'est sa dernière gloire.

« Eugène Labiche.

« 17 *juillet* 1879. »

Je n'ai rien changé à cette biographie. Si. J'ai ajouté des points et des virgules. Labiche est, sans comparaison, malgré le mot suivant, comme ce gendarme qui, dans ses rapports, ne mettait jamais de ponctuation. Le brigadier lui en fit le reproche. La fois prochaine, le gendarme ne ponctua pas davantage, mais au bas de son rapport, pour qu'on pût en prendre et en placer où il fallait, il mit une quinzaine de points et de virgules :

, . , , . . , , , , . . . , , , . . ; , , .

Il y a dans la vie de Labiche, qui a rendu illustre un chapeau de paille, deux aventures de chapeau.

Il lisait une pièce à un directeur de théâtre, le théâtre du Panthéon. Ce directeur était chapelier et avait composé le comité de lecture de chapeliers ses amis. L'auteur avait posé son chapeau au coin de la table en commençant sa lecture. Voilà qu'un des négociants prend le couvre-chef, le regarde, le tourne, le retourne, le passe à son confrère, qui le passe à un autre, qui le passe à un quatrième, qui le passe à un cinquième. Le chapeau de Labiche était un chapeau de la rive droite, et les négociants étaient des chapeliers de la rive gauche. Enfin le directeur interrompit en ces termes Labiche, ahuri de voir son chapeau circuler et absorber seul l'attention :

— Nous le regrettons beaucoup, monsieur; mais il serait inutile de nous lire le troisième acte. Votre comédie n'a pas la note de la rive gauche.

Dans une autre pièce, où un chapeau jouait un rôle important, Labiche, à qui le nom du chapelier n'était pas indifférent, avait mis celui de son fournisseur. Il avait invité l'honorable commerçant à la première représentation. Il avait compté sans son collaborateur, qui, ne se servant pas au même magasin, remplaça le nom. Le soir de la première, chacun des deux chapeliers, bien assis aux fauteuils d'orchestre, attendait la fameuse scène où, pour reconnaître le propriétaire du chapeau perdu, on prononçait le nom de sa maison. Labiche, le collaborateur, les deux négociants entendirent un troisième nom, celui du chapelier de l'acteur.

Labiche est un écrivain comique, fin gaulois, dont le nom restera avec celui de Molière et de Beaumarchais. C'est en même temps un bourgeois tranquille, un réactionnaire, fils de réactionnaire, un éleveur de vaches et de porcs.

L'ODÉON

— Cocher ! à l'Odéon !
— Monsieur, parlez plus bas ! Le cheval peut entendre !

Dans certain monologue de Porel, rimeur à ses heures vraiment perdues, telle est la réplique d'un cocher. Celui qui plaisantait ainsi l'Odéon, théâtre de province, autrefois bon à tout faire, tour à tour scène lyrique, salle de bal, gymnase, ambulance, *Invalides de la tragédie*, vient d'en être nommé directeur. C'est bien fait ; fallait pas qu'il y aille. Et non seulement M. Porel y est allé, mais encore il y est resté une vingtaine d'ans. Il ne s'y est pas fait trop vieux.

La moustache spirituelle, relevée en brosse, l'œil narquois, l'allure insolente de Crispin, il s'est réservé le mot pour rire, la phrase malicieuse. Gai quand même ; ce pourrait être sa devise. A part une fugue au Gymnase, il est resté fidèle à l'Odéon, où il débuta dans une charmante comédie, *Gaëtana*, d'About. Dans son escapade au boulevard, il a joué Gondinet, Barrière, Amédée Achard, Sardou, Dumas fils. Malgré ce flux de modernisme qui l'avait pour cinq années attiré dans Paris, il profita de la première occasion pour retourner sur la rive gauche, pour reprendre la culotte courte et abandonner l'habit, pour réapparaître enfin sur la scène de

son cher Odéon. Là-bas, il a dû déplorer « le destin » qui, pendant « un lustre », l'avait ainsi tenu éloigné de Melpomène et de Thalie.

Ces deux Muses sont rudement démodées. Un peu de nouveauté, s'il vous plaît! On demandait à un secrétaire de ce théâtre ennuyeux :

— Avez-vous du monde?

— Jamais le soir.

Une chanson de Charles Delange sur le Petit Poucet continue, en 1846, l'éternelle facétie :

Le per', dans sa tendresse,
Pour n'avoir pas l'espoir
De les r'voir,
Se dit : faut que j' les laisse
Dans un endroit couvert
Et désert;
Je vais, l'tour est bon,
Les m'ner à l'Odéon;
Je crois, avec raison,
Que ces infortunés enfants
N'trouv'ront personn' là-d'dans.

Des jeunes, parfois, ont essayé de réagir. La maison leur appartient. Ils peuvent dire au directeur :

— Nous venons ici en créanciers.

Et Porel de répondre :

— Comme débiteurs, mes petits.

*
* *

Les jeunes ont lutté dedans et dehors, surtout dehors. Il y a quelques années, un poète, un fougueux, alors un peu méridional, réclamait pour les escholiers de Paris, l'entrée gratuite du parterre à l'Odéon, les soirs de première. Il rêvait des batailles, de grandes luttes, les

applaudissements et les sifflets avec la fièvre des illusions et des enthousiasmes. — La scène de l'Odéon devrait être révolutionnaire par excellence. De là devraient partir, s'envolant par-dessus la rampe, toutes les idées neuves, les plus hardies, les plus insoucieuses des préjugés, les plus folles, les plus viriles. Hernani aurait dû y sonner du cor; plus tard, les corbeaux de Becque auraient dû y croasser.

Sans doute, ce théâtre fût devenu un lieu parisiennement fréquenté. Des éclats de rire auraient égayé les galeries; les cothurnes, malgré eux, auraient un brin frétillé sur les planches; au bord des loges, les éventails moroses se seraient émus.

Dans ce théâtre ensommeillé qu'on joue des pièces vivantes! Sarah Bernhardt à son génie de tragédienne n'aurait point ajouté la dignité de M[me] Mécène, si les poètes qui ont apporté à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin des ouvrages de talent, où éclate par intervalles une jeunesse forte et puissante, avaient pu se retrouver à l'Odéon, avec des compagnons, en masse sous les arcades, pour défendre leurs idées et leurs vues pittoresques. Depuis un siècle, à part quelques pièces très honorables de Ponsard, de George Sand, d'Augier, de Davyl, quelle manifestation d'un esprit original, quel éclat de personnalité?

En 1784 : *le Mariage de Figaro.*

On sait à quels efforts, à quelles bassesses même Caron de Beaumarchais a dû se plier pour faire représenter l'unique comédie dont l'Odéon a le droit de se glorifier extraordinairement.

*
* *

Ce ne fut point, il faut le reconnaître, la seule nouveauté. Talma y parut, dans une tragédie de Voltaire,

Brutus, avec une véritable toge. Mlle Contat s'écria : « Dieu ! qu'il est laid ! il a l'air d'une statue. » Il y a loin de ce simple vêtement romain au somptueux manteau de Théodora, l'impératrice publique.

Au reste, Porel, le nouveau directeur, a écrit, en collaboration avec M. Monval, le même qui a hérité des cheveux de Molière, une histoire de l'Odéon. Ces pages griffonnées « sur le coin d'une tablette de loge, pendant les entr'actes, entre le pot au rouge et la boîte à poudre, au milieu des sonnettes et du va-et-vient d'un théâtre », pourraient être très intéressantes. Les auteurs ont trop copié registres et parchemins ; pas assez de vie, de résurrection.

*
* *

Et pourtant le mouvement n'a pas toujours manqué à l'Odéon. Les détails sont caractéristiques vers son origine. Par exemple, au début de la période révolutionnaire.

Tout en jouant de loin en loin, et sans goût, quelque rapsodie patriotique, pour ne pas défier la guillotine en face, le Théâtre de la Nation, plus tard de l'Egalité, avait gardé son public brissotin, une queue assez distinguée. Vient une pièce satirique de Laya : *l'Ami des Lois*. Le citoyen auteur s'y élevait avec une allure très hautaine, très crâne, aux applaudissements du public, contre Robespierre et Marat :

On veut, pour son grand bien, bouleverser la France...
Dans votre république, un pauvre, bêtement,
Demande au riche !... Abus ! Dans la mienne, il lui prend.
Tout est commun ; le vol n'est pas le vol, c'est justice.
J'abolis la vertu pour mieux punir le vice !

Le paisible Odéon fut un centre de manifestations

aristocratiques. Santerre, le lendemain d'une bagarre entre ci-devants et sans-culottes, dans la salle et les couloirs du théâtre, dit : « C'était le peuple de Coblentz qui était là. » Ces bousculades s'interrompirent le 3 septembre 1793, par l'arrestation de François de Neufchâteau et de tous les acteurs et actrices du Théâtre de la Nation fermé par ordre. Ils restèrent onze mois sous clef. Une réclusion si longue était, paraît-il, nécessaire pour les obliger à reprendre leur modeste place dans la société parisienne. « Ces messieurs, à force d'endosser le costume de Vendôme, de Bayard, ou l'habit brillant du Glorieux, et de chausser l'escarpin à talons rouges des petits marquis, se sont bêtement identifiés dans leurs rôles... » Après tout, n'a-t-on pas vu, de nos jours, des comédiens de talent, pour avoir porté la longue perruque bouclée de Poquelin, se croire le génie de Molière?

Aussi bien, à lire une gazette de pluviôse, an VI, annonçant la réouverture de l'Odéon, après diverses directions, par S. M. Impériale et Royale Raucourt, on se figure la salle du Luxembourg aussi aristocrate qu'autrefois.

Il n'en est rien.

Depuis l'incarcération des seconds comédiens français, le Directoire s'est appliqué à transformer les apparences de leur maison. Partout du papier tricolore, des rosaces tricolores, des colonnes tricolores, des torsades tricolores On a établi un système égalitaire de banquettes circulaires. L'art décadent et parfumé, mièvre et burlesque, du Directoire s'y étale avec une profusion de ridicules allégories. Au plafond, les douze signes du zodiaque chassés par Apollon ; les muses y resplendissent à la lumière fumeuse d'un lustre à quarante-huit lampes Quinquet, entouré de douze autres lampes à cristaux reliées par des guirlandes de roses. Et, sur les murs, aux pour-

tours des galeries et des loges, en fresques, des courses de chevaux, des biges, des quadriges attelés et conduits à la romaine, des combats d'athlètes romains, des divinités romaines. Rome partout.

Les Incroyables disent : « Odeum. » C'est l'architecte Dorfeuille qui a inventé un tel nom pour ce lieu où l'on déclame en chantant. Hélas! Il l'a inventé en même temps qu'il adoptait les thiases, des bals tout bonnement. Il fut recommandé aux hommes de ne point s'y présenter « en bottes ». Le Théâtre de la Nation n'est pas démocrate; il est républicain.

MM. Porel et Monval, dans leur histoire de l'Odéon, avaient de jolis tableaux à dérouler. Ils ont subi la monotonie, la pondération triste du diapason bourgeois qui règle ce théâtre. Cependant de réels artistes ont débuté, grandi à l'Odéon. Talma, Beauvallet, Frédéric Lemaître, Mlle Georges, Augustine Brohan, Mme Dorval, Gil-Pérez, Delaunay, Thiron, Febvre, Mme Dica-Petit y ont passé. Sur cette scène, on a donné des pièces certainement belles : *Lucrèce*, *la Ciguë*. Pourquoi donc cela sent le vieux et le moisi?

Rien ne dissipe l'impression terne, assombrissante, de ce théâtre situé, pour un parisiennant, à l'autre bout du monde. Les soirs de première, quand le boulevardier s'est décidé à traverser les ponts, la salle, pour quelques minutes, semble s'éveiller. Sur les fauteuils, sur les banquettes, sur les strapontins, des êtres remuent et jasent; mais, comme si des frises, des chapiteaux, des lustres, d'anciennes rimes, assoupies, restées là, figées depuis le beau temps de Luce de Lancival et de Ponsard, tombaient une à une, l'ennui revient aussi noir que la veille; ce flot de vie s'apaise, s'endort.

Ce n'est pas qu'il y a quinze ans, les galeries de

l'Odéon n'aient été bruyantes, agitées. Des jeunes gens à crinière s'y promenaient, criant fort. Vallès y a péroré; bien d'autres, qui depuis se sont tranquillisés et recroquevillés dans une moelleuse sous-préfecture, y ont déclamé sur les degrés de pierre des discours incendiaires, « libéraux. »

Sous l'Empire, tout prétexte à s'insurger était bon; on applaudissait chaque allusion. Et de braves tragédies qui ne s'en doutaient pas, en fournirent. C'était le temps où l'on criait : « Bravo ! » de toute sa voix, lorsque Thérésa soulignait de son geste comico-tragique, du rire de son bras, le vers sur les canards (il ne s'agit pas de journaux) :

Laissez-leur donc la liberté!

En tout cela, rien de littéraire. Ces colères, ces engouements, ces haines n'avaient qu'un but : la fin d'un gouvernement. Si la pièce en profitait, tant mieux! Sinon, qu'importe?

Aujourd'hui, vraiment, ce n'est pas assez d'offrir le défilé du répertoire, avec des élèves sans originalité d'interprétation, aux excellents bourgeois du quartier qui préfèrent Paul Mounet, en tragique, à Baron pourri de chic.

Dans ces dernières années, l'Odéon, à part quelques exceptions relatives, a donné des pièces d'école, sans manifestations personnelles. Jadis, au lycée, on rimait sa petite tragédie; à présent la mode est au drame; le rhétoricien travaille ses trois ou cinq actes romantiques et sensibles; s'il n'en est plus à « la croix de ma mère », il ne s'en faut pas beaucoup. La formule, toujours la formule. Atmosphère d'Odéon oblige.

Porel, dernièrement, se réjouissait d'avoir découvert un jeune, M. Victor Jannet. Certes, M. Jannet a du talent

mais rien dans son œuvre qui mérite la joie immense de Porel. Ni hardiesse, ni originalité. Quel public aurait un journal correctement écrit, mais dont les quatre pages, à part les annonces, seraient emplies par les dissertations et les thèses des concours universitaires ?

C'est sur la scène de l'Odéon qu'on aurait pu entendre, sans qu'on fût obligé d'approuver, les « poignards culottés de sang » de Macbeth, le « fricot » de Théodora. Ces images étaient acquises à la rive gauche, au quartier des audacieux. Que l'Odéon soit une libre scène où se produisent des tempéraments, le nid, au renouveau, d'où s'envolent les renommées. Jeunesse, sois aidée et travaille ! Tu as un théâtre à toi où le public excusera tes inexpériences et applaudira ta pensée que la vie n'a pas encore flétrie ou, du moins, régularisée. Si tu n'as pas ce théâtre, tu devrais l'avoir.

... En attendant, Porel, qui a écrit une histoire de l'Odéon, a été heureux comme toujours; directeur, il a trouvé le mot de la fin.

LES COMÉDIENS DE LETTRES

Voilà un titre dont les deux mots qui le composent sont d'une certaine antithèse. Cela se passe d'explication. Néanmoins, un certain nombre d'acteurs écrivent, et la galerie en peut être intéressante, sinon comme littérature supérieure, à part exception, du moins comme curiosité.

D'abord, l'étoile des étoiles : Sarah Bernhardt. Son livre, d'ailleurs, s'appelle : *Dans les nuages*. C'est charmant, très gai, très fantaisiste. On a tout dit sur cette admirable tragédienne, faite de misère et de génie, dont les aventures fatiguent les trompettes de la Renommée. Capricieuse, fantasque, passionnante, toujours la première, Sarah.

C'est l'été de la (Porte) Saint-Martin.

* * *

M. Coquelin aîné écrit quand il est empoigné par une idée ou l'interprétation d'un rôle. Ainsi sont venus au monde : *l'Arnolphe de Molière ; l'Art et le comédien ; Tartuffe ; Molière et le Misanthrope*. Coquelin, Poquelin, on peut confondre. Il s'est enthousiasmé pour un

autre grand poète : M. Eugène Manuel (1). Mais la cause qu'il a défendue avec le plus d'entrain est celle de la décoration des gens de sa profession. C'est un critique solide, plein de bon sens, pas du tout superficiel comme les gazetiers, et connaissant supérieurement les sujets qu'il traite ; telle est l'opinion de ses amis. Quant aux indifférents, ils doutent qu'il compose lui-même ses plaquettes, remarquables ma foi ! Coquelin y traite Molière de très haut.

Si le frère aîné, moins un artiste qu'un acteur hors de pair, abaissant tous les rôles jusqu'à lui, s'amuse à la dictature et fait la roue avec ses plumes de paon, Coquelin cadet, c'est, à la ville comme à la scène, le charme même. Fanatique de théâtre, il se repose d'apprendre et de travailler des rôles en inventant des choses gaies, par exemple : *Le livre des Convalescents*. Cet ouvrage — qui, après huit éditions, a reparu, extraordinairement imprimé, format des grands écrivains français, avec de magnifiques dessins d'Henri Pille — fait

---

(1) A Monsieur Félicien Champsaur, opinion d'un « grand poète » sur lui-même, sans ironie :

Tu veux savoir si ce livre,
Fils des loisirs nonchalants,
Doit rajeunir et revivre
    Dans mille ans ?

... Combien le siècle en dévore,
De ces rimeurs haletants !
Lira-t-on mes vers encore
    Dans vingt ans ?

... L'oubli vient ; l'heure est prochaine,
Les vers s'en vont cheminant,
Aux parapets de la Seine
    Dans un an !

Eugène MANUEL.

Tous mes compliments à M. Manuel, dont le talent est des plus délicats. Sa modestie est charmante et spirituelle ; elle devrait servir d'exemple à Coquelin, le père, comme disent ces dames de la Comédie.

crever de rire. Il est irrésistible, plein de saines et bonnes jocrisseries, où Tabarin et Swift ont l'air de se donner la main, bénis par le curé de Meudon.

***

Le bagage littéraire de M. Lafontaine, ancien sociétaire de la Comédie-Française, est un des meilleurs : *Petites Misères*, ouvrage couronné par l'Académie ; *la Servante ; l'Homme qui tue ; les Bons camarades.* Puis, au théâtre : *Jack*, en collaboration avec Alphonse Daudet ; *Pierre Gendron*, trois actes avec George Richard. Dramatique, primesautier, dans la bonne veine française, ami de M. Octave Feuillet, son voisin à Versailles, M. Lafontaine trouve encore le temps de montrer qu'il est toujours un acteur accompli.

Pour déblayer, citons rapidement Mme Madeleine Brohan, dont la réputation d'esprit est depuis longtemps établie ; M. Dupont-Vernon, qui signe ses traités de diction en faisant suivre son nom du titre d'officier d'Académie (ça le dépeint bien !) ; MM. Numès et Milher, spécialité de revues très drôles pour les beuglants ; M. Péricaud, qui a composé pour l'Eldorado un nombre considérable de piécettes et de chansons ; Mlle Thénard, conférencière, journaliste à ses heures perdues ; MM. Samson et Cressonnois ; M. Jean Richepin ; M. Maxime Lisbonne, ancien comédien, ancien colonel, ancien forçat communaliste ; M. Albert Brasseur, des Nouveautés.

Ce dernier n'en a pas l'air, comme il dit, avec son air rigolo, mais il est sorti du volontariat avec le n° 1. Ayant pris là le goût du métier militaire, il prépare une géographie de la France à l'usage des sous-officiers. A part ce travail, qui est d'un grave patriote, ce

jeune comique, d'un talent original, a écrit une série de levers de rideau, d'une bonne mesure.

*
* *

Il faut citer à part MM. Pierre Berton, Saint-Germain, Truffier, Victor Capoul, Febvre et Got. En 1857, Got fit représenter à l'Opéra, un acte: *François Willon*, musique de Membrée. On a encore de lui la relation du voyage de la Comédie-Française à Londres, en 1871 et 1879. C'est un lettré, M. Got, d'un goût fort délicat.

M. Pierre Berton a trouvé une sorte de chef-d'œuvre, créé au Gymnase par Landrol et Delphine Marquet: *les Jurons de Cadillac*.

Cet acte a été joué par tous les comiques de la terre entière. Pierre Berton a eu encore, je crois, à l'Odéon, une pièce appelée: *Didier*. Il s'agissait d'un fou. Bien mort ce Didier; mais Cadillac a chance de survie.

Adorateur des chats, M. Saint-Germain est très parleur, ce dont personne ne se plaint, car il a beaucoup d'esprit. Membre du Caveau, il est l'auteur d'une foule de chansons jolies, d'un ton alerte. Il se juge lui-même dans ces deux vers:

Je reste Saint-Germain, voulant être Clairville;
J'aspirais au Mont-Blanc, et j'atteins Belleville.

Il fait le modeste; mais ce n'est point si mal d'atteindre Belleville d'où descendent, avec la fraîcheur populaire, de jolies filles, et d'être Saint-Germain, dont les couplets gracieux évoquent parfois, de loin, des ressouvenances d'Horace. Ça pétille de malice.

Gentil poète, un peu mièvre, M. Truffier offre des compliments à ses camarades sous forme de poèmes. Il cultive les à-propos pour les anniversaires à la Comédie-Française. Son dernier : *Petit-Jean*. Il lui naîtra des frères.

Quant à Capoul, chanteur exquis dont les succès artistiques ne sont pas oubliés, il a narré des souvenirs de voyages. De l'entrain, du brio, une verve toulousaine.

M. Febvre, lui, achève à ce qu'on dit : *les Mémoires des autres*. Collectionneur de croix étrangères, fort connu dans les chancelleries, il jubile quand il est semainier au Théâtre-Français. On sait qu'il voudrait avoir été bercé sur les genoux d'une duchesse. Esprit peu banal; homme distingué, il a le chic pour les enterrements.

*
* *

Il y a encore M. Garraud, doyen des pensionnaires de la Comédie, dont il espère être un jour sociétaire pour une quantité étonnante d'années passées rue de Richelieu et de services rendus. Membre du Caveau, en attendant, il se console avec des chansons.

Oh ! cette bouche ! (Par euphémisme.) Acteur à l'Odéon, où il jouait le répertoire, Grenet-Dancourt a lâché le peplum pour être un excellent auteur comique, très applaudi. Tout le monde, sauf moi, a vu : *Trois femmes pour un mari*.

Ce jeune déluré, c'est Galipaux. Très intelligent, très actif, il est coupable d'un tas de monologues, il met son nom sur tout ce qu'on veut. Il est petit et il plaît.

Reste à parler de M. Georges Richard, dont on a représenté trois actes, au Théâtre-Français : *les Enfants*. Malgré ça, Richard a publié sur les auteurs de la Comédie une étude où il n'est tendre pour personne, excepté pour Coquelin. Il a eu aussi, au théâtre des Batignolles : *Madame Lardinois*. Voilà ses deux plus vifs succès. Acteur nomade, jouant les grimes bourrus, il a été très applaudi dans un rôle de l'œuvre principale de M. Louis Davyl : *la Maîtresse légitime*.

M. Dailly, du Palais-Royal, tempérament faubourien, aurait écrit aussi. Mais on ne connaît rien de lui. Est-ce modestie ou bien leçon qu'il donne à plusieurs de ses camarades?

C'est fini le dénombrement.

VICTORIEN SARDOU

Sardou habitait, à Luciennes, un petit logis en location lorsque, dans une promenade à l'aventure, par les champs, il découvrit, à côté de la demeure de Mélesville, l'auteur comique, une maison cachée, dans un parc touchant à la forêt de Marly, sous le feuillage d'arbres séculaires. La propriété était en vente. Sardou l'acheta avec ses premières économies — une vingtaine de mille francs. C'était en 1863. Depuis, il a ajouté les comédies aux comédies, et il a embelli le château de Marly à mesure. A Marly sont les livres; or, où sont les livres, là est l'homme.

M. Sardou a conquis le succès à force d'énergie et de talent; mais il a passé de dures années d'épreuve. Un journaliste dont une pièce quelconque a été jouée au théâtre du Château-d'Eau, m'a avoué qu'il était allé plusieurs fois contempler, à Marly, derrière la grande grille monumentale, dans le parc de son confrère, les sphinx en marbre rouge accroupis parmi les cactus et les plantes orientales, afin d'avoir toujours courage et de reprendre confiance dans l'avenir. Il aurait peut-être mieux fait d'employer ce temps à travailler.

Les années de début n'ont pas été heureuses pour

Sardou. Il a décroché la timbale difficilement. Né à Paris en 1831, il a le tempérament méridional; il se plaît à remuer les idées ou, plutôt, à profiter de l'actualité en échafaudant des pièces spirituelles sur les questions à l'ordre du jour. Ces comédies passagères ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais elles en ont l'air. Sardou est frileux, causeur, remuant, il aime la Méditerranée plus que l'Océan; il aime le bleu. Sa famille était sarde. Elle s'établit, au siècle dernier, près de Cannes, au Cannet, et fonda là, en croissant et se multipliant, un village. Ces étrangers furent titrés par les indigènes du nom de leur pays natal, prononcé à la manière provençale : *lei Sardou*. L'appellation est restée. Victorien passa en Bourgogne, du côté de Joigny, ses premières années près de son père, qui était principal d'un collège. Il alla ensuite au Cannet, chez son aïeul, et y apprit la langue provençale. Puis il vint à Paris. Ces divers séjours ont donné à Sardou son accent bâtard, fait des accents bourguignon, provençal et parisien.

Sardou fit ses études à Henri IV, où son professeur de troisième, M. Brunet, remarqua ses excellentes traductions de Térence. Ce professeur était membre du comité de lecture de l'Odéon, et ce détail ne fut pas sans influence sur la vocation dramatique de l'élève. Ayant la haine de l'Université, il voulut embrasser une profession libérale, et commença ses études de médecine. Il me disait un jour en paradoxe :

— J'en ai appris suffisamment pour ne pas y croire,

Au bout de deux ans, il abandonna l'amphithéâtre et se mit à donner des leçons à deux francs le cachet, non pas pour vivre, mais pour exister. Il travaillait beaucoup. Alors il annota Erasme et s'éprit de l'histoire du seizième siècle. De ce temps date une tragédie sur Luther, en vers, et en quinze actes.

Sardou n'était pas riche. Il partageait une chambre avec un de ses amis, au quartier Latin, dans les premiers temps de l'Empire. Le quartier des Ecoles avait encore, à cette époque, sa physionomie spéciale.

Les rues étaient étroites et les journaux rares. Les étudiants, au lieu de sortir comme à présent, en pardessus à fourrures et chapeau à haute forme, se promenaient, par les voies, en simple veston, la pipe à la bouche. Le béret n'était pas un mythe. Sur les bords de la Seine, deux cités étaient juxtaposées. On allait à Paris quelquefois. Le seul théâtre connu du pays latin était l'Odéon.

Une note caractéristique : l'influence de Balzac et de son œuvre. On s'était incarné, jadis, en Saint-Preux, Oswald, René, Chatterton, on était alors Bixiou, Lousteau, Rastignac, Blondel. Sardou, le fréquenteur des bibliothèques, avait le profil de Bonaparte; il fut baptisé d'Arthez. On était venu, sans le sol, dans une patache. Il s'agissait de conquérir Paris. Or, Balzac faisait descendre ses héros, parmi ceux-là Lucien de Rubempré, dans un hôtel meublé de la rive gauche, puis il les montrait, sur l'autre bord, caracolant au bois, la poche pleine de louis, près de duchesses insolentes au vulgaire. C'était l'idéal. Mais les moyens de l'atteindre sont variés, Il y a, pour passer les ponts, des procédés qui sont, pour l'un le travail, pour l'autre les femmes, pour l'autre le crime, pour l'autre le génie, pour quelques-uns le talent. Sardou choisit le labeur et ne dédaigna pas les femmes.

Dans cette admiration de Balzac, le côté littéraire était secondaire. Le prodigieux génie moderne qui a fait de l'argent le personnage principal de son œuvre, comme le héros du roman de Hugo, *Notre-Dame de Paris*, est la cathédrale, cet homme, qui a si bien marqué la note pécuniaire du dix-neuvième siècle, était surtout alors,

pour les jeunes, un écrivain levant le voile sur les paradis et les enfers mondains. Sardou et ses amis lisaient Balzac comme les Hébreux devaient écouter celui qui leur annonçait la contrée riche où les vignes, buveuses de lumière, portant des grappes merveilleuses, enfermaient le soleil dans des grains gigantesques.

L'Odéon avait changé de directeurs. Tous les jeunes, se prirent à espérer. Les manuscrits abondèrent chez Constant, concierge du théâtre. Sardou apporta, en 1854, sa première pièce : *La Taverne des Etudiants*. Placée sur la pile, elle fut regardée par Bérangère, la maîtresse du directeur, qui trouva l'écriture soignée et fine, en pattes de mouche. Le griffonnage plut à la belle petite et la pièce fut acceptée deux jours après. Sardou disait négligemment à ses amis :

— Vous voyez bien. Il n'est pas si difficile que ça d'arriver à être joué.

Il fut joué en effet. La première représentation fit un fiasco lamentable. On siffla, on hurla, on imita les cris d'animaux et de députés interrupteurs. C'était en vers. Sardou habitait, rue des Beaux-Arts, la chambre où logeait Ponsard, lorsque ce provincial fit représenter sa tragédie : *Lucrèce*. Etant superstitieux, ainsi que tous les sceptiques, il avait considéré cette coïncidence comme un atout de succès. La pièce ne lui valut que trente-sept francs de copie à payer. A la seconde représentation, au milieu d'une scène de passion, le gaz s'éteignit tout à coup. L'amoureux, demi-agenouillé, pressait la taille de l'amoureuse. On crut à des choses. Cela fit scandale. On était au second acte : le troisième ne fut pas joué. Les spectateurs partirent joyeux.

Mais ce ne fut pas drôle, après, pour d'Arthez. Il dut attendre sept ans, à la suite d'un tel four, pour faire recevoir une autre pièce. Sardou donnait toujours des

leçons. Ce fut un temps de misère âpre. Il employa trois mois à préparer ou à écrire, pour Didot, une étude sur Jérôme Cardan, qui lui fut payée deux sous la ligne. Puis, il se rappela que les femmes étaient utiles aux personnages des romans de Balzac. Il composa pour Rachel une tragédie, la *Reine Ulfra*, où les rois s'exprimaient en alexandrins, les bourgeois en vers de dix pieds et les manants en vers de huit. La scène était en Suède. Sardou fit présenter sa tragédie à Rachel, qui, trouvant la Suède un peu froide, demanda si on ne pourrait pas transporter l'aventure en Grèce. L'auteur vit qu'il n'y avait rien à faire.

Sardou, entêté, essaya encore d'intéresser à lui une comédienne. Ayant une lettre pour Déjazet, il se rendit à la campagne, près de Cesson, pour remettre à l'actrice charmante une pièce, écrite pour elle : *Candide*. La femme de chambre avait ordre de ne laisser franchir la grille du jardin à personne. Déjazet était en train, à côté, de replâtrer un mur, par fantaisie. Elle aperçut un jeune homme imberbe et gentil. Elle vint, les mains barbouillées, lui demander ce qu'il voulait. Sardou exposa l'objet de sa visite, et après que Déjazet eut essuyé ses mignonnes mains blanches, il lui raconta son histoire, comme autrefois Jean-Jacques à Mme de Warens. Puis il voulut lire sa pièce. Déjazet à qui l'auteur plaisait, s'y opposa, craignant une désillusion.

Déjazet fut, pour Sardou, la bonne fée. Elle présenta ses pièces à Cogniard, son impresario, qui les refusa. Avec Mlle Fargueil, Sardou ne fut pas heureux, bien qu'à elle il ait apporté ce chef-d'œuvre : *les Pattes de mouche*. Mlle Fargueil ne se montra point bienveillante. Elle donna simplement, l'ayant promis, le manuscrit au directeur du Vaudeville. Il alla, sans être lu, rejoindre dans l'armoire les autres manuscrits, ses frères. Dans l'intervalle, Sardou avait raconté sa pièce à Mme Montigny. Décidé-

ment, il avait plus de confiance dans cette lutte parisienne aux femmes qu'aux hommes. Après Bérangère, Rachel; après Rachel, Déjazet; en même temps que Déjazet, Fargueil; en même temps que Fargueil, Rose Chéri. La pièce, sur le simple canevas, plut à Rose Chéri, qui l'exposa à son tour à M. Montigny. A son instigation, il la retira du Vaudeville, et elle fut mise en répétition au Gymnase.

Le fils de Déjazet prenait, quelque temps après, les Folies-Nouvelles et en faisait, vers 1859, le Théâtre Déjazet, qui ouvrit avec une pièce de Sardou : *la Jeunesse de Figaro.*

La grande Déjazet était avec Sardou, et tous deux arrangeaient un couplet pour cette pièce, lorsqu'elle fut demandée par une petite, âgée à peine de dix ans. Elle laissa son auteur et alla dans une pièce voisine recevoir la gamine, fille d'une piqueuse de bottines, et sa mère. L'enfant chanta des refrains du répertoire de Déjazet. Quand la comédienne, au rire adorable, revint vers Sardou elle lui dit :

— J'ai trouvé mon singe...

Le singe était Céline Chaumont, et il retourna souvent chez Déjazet. Bientôt elle eut un rôle minuscule dans les *Prés Saint-Gervais*, de Victorien Sardou et Philippe Gille. La même année, d'Arthez qui était parvenu à ses fins, remporta quatre succès dont : *les Pattes de mouche.*

On demandait un jour à Déjazet quel avait été le degré de son intimité avec Sardou. La toute gracieuse comédienne, qui était un peu vieillie, répondit avec son esprit parisien : « Ça ne lui a pas coûté si cher! »

Désormais, en 1861, d'Arthez était un maître du théâtre

contemporain encombré de médiocres. J'interromps cette esquisse. D'autres raconteront le reste de la vie de Sardou — qui est dans les dictionnaires. Quant à un jugement sur son œuvre, voici l'opinion de Van der Buch à qui Déjazet lisait une comédie de Sardou, alors encore inconnu. C'est maintenant Van der Buch qu'on ne connaît plus. Il dit, quand Déjazet eut tourné la dernière page :

— Il n'y a que pif, paf, pouf !... Mais c'est amusant..

C'est toujours un peu son genre, bien que Sardou, un des quarante, ait acquis le droit de revêtir l'habit à palmes vertes. La plupart des phrases ne sont pas achevées. Ce soin d'écrivain est, sans doute, inutile. Il suffit qu'on ait compris ou qu'on ait ri, même sans comprendre. Le dialogue est alerte et pétillant d'esprit. Ça court, ça sautille, ça éclate. Pif ! paf !

L'IMAGERIE PARISIENNE

I

RETOUR D'ENTERREMENT

André Gill (Gosset de Guines), mort à Charenton, vient d'être enseveli, par un sale temps de pluie. Bien peu se sont dérangés pour donner au maître caricaturiste un dernier coup de chapeau. On a tort de perdre sa raison, on a tort de mourir deux fois. Quatre poètes et un caporal seuls ont le temps de s'occuper d'un artiste battu par la vie.

Maintenant, c'est terminé. Enfin! Enfin! Oui, il était à souhaiter (par ceux bien entendu qui ont le malheur de ne croire à rien et de considérer la vie comme une agitation sans but entre deux néants), il était à souhaiter, que le pauvre fou eût une heure de lucidité pour réfléchir sur la misère de sa maladie, la déliquescence de son cerveau dont les cellules anémiques ne gardaient plus le souvenir de l'épouvantable loi écrasant les blessés et les vaincus. D'aucuns ont désiré, amicalement, s'il ne pouvait avoir un revolver sous la main, qu'il se jetât la tête contre les murs, qu'il éclaboussât sur le

parquet et les meubles misérables de sa chambre d'aliéné un reste d'intelligence. C'aurait été pour lui, de l'avis de quelques sceptiques atroces, une minute suprême de raison.

Gill a été triomphant; il a été un artiste applaudi, aimé, acheté comme une fille (c'est bien là le succès des artistes). Il se promenait dans Paris, en fiacre découvert, campé sur les coussins usés, avec des attitudes sculpturales. Dans les bals publics il s'offrait ainsi: « Veux-tu coucher avec André Gill? » Et la belle acceptait, pour la gloire. Puis, fier de sa conquête, sans se donner toujours la fatigue d'en prendre possession, il s'en allait, et, par les rues, ce noctambule, qui avait peur de rentrer chez lui où il eût trouvé la solitude, s'exprimait en grand philosophe, en grand poète, jusqu'à deux ou trois heures du matin. Mais il ne réalisait pas son rêve; toute cette pensée se perdait dans la nuit: aujourd'hui, l'ombre l'a pris tout entier.

Oui, il fut un héros de la chimère et de la fantaisie, dans ce siècle de l'argent. Il a recueilli des hommages; il s'en est grisé jusqu'à la folie. Et, il y a deux mois, un de ses amis intimes allant le visiter, au retour d'un voyage d'Italie, Gill ne le reconnut pas; mais se jetant sur le gâteau qui lui était offert (c'est ce qu'on donne aux enfants), il en bourra goulûment sa bouche édentée. Le caricaturiste prodigieux n'était plus qu'un estomac avide non réglé par la tête. La mort bienfaisante est venue terminer un spectacle si triste.

Pour bien juger André Gill, il faut se reporter à vingt ans en arrière. Il fut un des plus remarquables parmi les combattants de l'époque impériale. (A moi la pourriture!) Dans ce temps-là, M. Jules Ferry faisait des calembours, M. Brisson gagnait quinze louis par mois dans un journal. Le tas d'ambitieux égoïstes qui, depuis,

ont tenu le pouvoir, ne se sont point soucié de celui qui fut superbement à la bataille. Gill, c'est Don Quichotte. Il était bien trop naïf, après la victoire, pour vendre la farine des moulins à vent.

Voici ce qu'il écrivait en tête du livre de Cervantès, en l'envoyant comme cadeau de nouvel an aux deux fils d'un de ses amis :

« *Don Quichotte*, c'est la pensée, l'idée, l'âme, qu'il faut garder vaillante et fière toujours, quelque douleur qu'il en coûte parfois. *Sancho Pança*, c'est l'instinct, le naturel, le corps, qu'il faut conserver dispos et sain.

« Lisez ce livre ensemble, et de temps en temps relisez-le. Sa morale vous apparaîtra plus claire à mesure que vous grandirez. Apprenez-y ensemble à vivre sainement comme Sancho, noblement comme Don Quichotte.

« Et n'oubliez pas que Don Quichotte est le maître de Sancho et qu'ainsi l'a voulu Miguel Cervantès, pour honorer l'âme qui toujours doit passer la première.

« Je vous embrasse.

« ANDRÉ GILL. »

On a dit qu'il suffit de quatre lignes pour faire pendre un homme. Eh bien, ce n'est pas exagérer; André Gill n'aurait écrit que cette lettre, on pourrait déclarer sûrement que celui qui vient de mourir tout à fait fut un brave artiste et un noble cœur.

Ainsi va le destin. Ce remarquable dessinateur ne sut point se servir quand même des circonstances ; et, trop peu pratique pour dominer les faits, il fut leur victime. Après le 16 Mai, quand l'État républicain fut définitivement établi, on vit André Gill dérouté.

Que faire? Que devenir? L'apothéose commençait de ceux pour qui, longtemps, il avait lutté. Fallait-il être

opposant quand même? La caricature n'était plus possible que dans un journal monarchique : *Triboulet*. Son honneur lui défendait de changer ainsi de cause, comme un condottiere. Il songea donc à la peinture, il voulut s'illustrer dans un art indépendant de toute politique, couvrir de fresques immenses les murs des monuments nationaux; le métier lui manquait.

Aux déceptions s'ajoutèrent vite les besoins d'argent. Il souffrit dans son orgueil, à l'âge où les cheveux blanchissent; il se vit dépasser par tous ceux qu'il avait longtemps aperçus derrière lui; il fut inquiet du lendemain, comme un débutant. Autour de lui, pas de famille pour le relever dans ses découragements, pour le consoler. La folie est entrée dans son crâne, comme une araignée; elle y a grandi; elle y a remué, trois ans, bête affreuse gorgée d'une riche pâture.

Certes, il aurait pu, comme un autre, avoir plus d'esprit que de conviction, attaquer toujours celui qui est au pouvoir : de Napoléon III à Gambetta, de Gambetta à Jules Ferry, de M. Ferry à M. Clémenceau; il aurait pu, avec désinvolture, s'occuper du peuple souverain entre deux courses de banlieue; il eut pu être un fumiste de beaucoup de talent.

Il n'a pas voulu. Tant pis! Admirons les malins. O gens pressés, vous avez eu raison de ne pas aller, sous l'averse, tout là-bas, à Charenton, saluer, au bord de la fosse, le fier gentilhomme que le respect de son art et l'amour de l'Idéal ont tué.

II

LA REVUE DES CRAYONS

Un homme remarquable, André Gill, dont le crayon évoquait superbement, dans la charge humaine, les dessous obscurs de la conscience, mourait hier.

A ce propos, n'est-il pas curieux de passer en revue les dessinateurs qui restent, ce journalisme sautant aux yeux, compréhensible même aux plus ignorants, satires politiques, fantaisies sur la femme ou caprices d'imagination ?

Ce sont d'abord Grévin, le plus ancien de tous et leur maître ; Robida, d'une verve extraordinaire ; Mars, aux poupées bien en chair ; Henri de Montaut, créateur de mondaines d'une distinction perverse ; ensuite, dans un autre genre qui n'existe plus guère, Alfred le Petit et Gilbert Martin. Lequel des deux, comme Daumier ou comme Gill, sait deviner et marquer avec supériorité la note dominante, caractéristique d'une figure ?

Une autre espèce d'imagerie semble réussir en France ; nous avons à présent des conteurs avec le crayon.

D'aucuns ont une originalité.

*
* *

Le peuple français, on l'a dit depuis longtemps, est essentiellement léger, pas sérieux, frivole ; il y a lieu,

je pense, de protester. Il semble que l'étranger se contente de nous juger sur quelques journaux illustrés où se trouve, chaque semaine, une nouvelle paraphrase de la femme, de la fille plutôt ; on pourrait croire que toute une nation n'est occupée que de ces êtres charmeurs.

Serait-ce vrai ?

Qui donc, le soir, à la table de famille, explique et commente les légendes de Grévin ? On les voit cependant partout, et on les regarde sans le moindre scandale, comme au musée une statue.

Un Grévin, cela se dit aujourd'hui d'un petit trottin, d'une élégante gracieuse, qui passent.

Et celui qu'on pourrait croire un viveur est un bourgeois aux airs de colonel en retraite. Il vit tranquillement, à Champigny, travaille du matin au soir, et, lorsqu'il est fatigué, se fait lire un conte de fées.

*
* *

Pas de philosophie ; du galbe, c'est Mars. Il prend des croquis, d'ici, de là, sur le boulevard, au théâtre, au cirque, sur les plages. Tout cela n'est point d'une observation très profonde ; mais c'est amusant, très amusant.

Mars voit la femme de dos ; c'est une jolie façon.

M. de Montaut, lui, trop amoureux de la femme pour se contenter de l'admirer sous une seule face, il est vrai, d'un charme rabelaisien très sensuel, a été un fureteur de petits coins, un chercheur.

Quelque moyen qu'il emploie, même contraire à la régularité du dessin, ses femmes sveltes et minces donnent une jolie impression d'élégance. Il sait les déshabiller à ravir, faisant d'un nœud de ruban, d'une

broderie de dentelles, d'une fleur, autant de vices.

Des gants, des longs bas de soie, il a tiré des effets merveilleux; la robe devient vivante et corruptrice, pire que la femme.

Faut-il maintenant écrire un mot de Félicien Rops? C'est un maître inconnu, d'une modernité exaspérée et intense, un artiste merveilleux et subtil.

Qu'en dire au public? On ne peut parler de Rops, ce burineur pessimiste et raffiné, un des grands poètes du baiser, qu'entre initiés.

*
* *

L'amour, voilà donc le sujet, sans cesse renouvelé, qu'adorent les dessinateurs parisiens. La politique seule lui fait une concurrence, et bien pitoyable. La charge, depuis la mort d'André Gill, ne consiste plus à saisir un personnage, à montrer, par le développement ironique du masque, son âme fière ou basse, mais seulement à poser une grosse tête mal construite sur un petit corps. Gilbert Martin et Albert Le Petit font presque exception.

Le premier, qui ne manque pas d'une certaine verve tranquille, a trop peu de désinvolture, de brio, d'allure ; à part cela, beaucoup de talent.

Pour Alfred le Petit, il est dommage qu'il ait trop le goût de la canaille et de l'ordure. Il lit avec passion les excentriques, du Bartas, Jodelle, Cyrano de Bergerac, Scarron ; les grotesques sont ses familiers. Le proverbe est toujours exact : « Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es. » Le Petit n'a pas assez de force pour se hausser jusqu'à Rabelais, « puis, par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sucer la substantifique mouelle. »

Ces caricaturistes n'ont pas de puissance ; ils ne recherchent pas la synthèse ; leur crayon d'écoliers plus ou moins habiles ignore les lignes magistralement sommaires.

*
* *

En résumé, aujourd'hui, la charge de la figure humaine, des personnalités, ne compte pas. Il ne reste ainsi que la cocote dans les journaux illustrés parisiens ; nos dessinateurs tournent tous autour d'un même point qui prend l'importance d'un « gouffre. »

En Angleterre, en Allemagne, il n'en est pas de même. Dans l'œuvre charmante et maniérée de Kate Greenaway, dans celle, d'une observation naïve et voulue, de Caldecott, nulle part, dans leurs albums coloriés, d'une grande honnêteté de sujet, on ne trouve la plus petite polissonnerie ; c'est calme, pas du tout troublant, joli à regarder en prenant une tasse de thé.

Au tournant les pages des albums anglais comme celles d'un journal de Munich, *Fliegende Blatter*, où brillent Schlittgen et Harburger, bien caractéristiques de leur pays, on rencontre des bébés, des femmes du peuple, des bourgeois, des femmes du monde, des employés, des militaires, des cordonniers, des charpentiers, des maçons, toute une société. Ça manque d'horizontales ; les étrangers en laissent la spécialité à Paris, « auberge du monde, Sodome et Gomorrhe », disent les ministres protestants.

On s'est demandé souvent ce que devenaient les millions de toiles exposées chaque année dans l'immense hall du Palais de l'Industrie. Un sphinx d'esprit, dans les susnommées feuilles volantes, *Fliegende Blatter*, a résolu l'énigme ; tous ces tableaux sont emportés sur des navires dans des pays extravagants. Le dessin

germanique représente la foule des nègres qui accourt, joyeuse ; les uns en font des drapeaux, des parapluies, des chariots : les autres des tentes pour fumer à l'ombre, des colliers précieux pour eux et leur famille (on crève la toile en se la passant autour du cou). C'est la peinture appliquée à l'industrie ; l'idée est drôle et n'offense point la morale.

Caran d'Ache, un maître, qui excelle à peindre le militarisme, Steinlen, un fin nouvelliste au crayon, Courboin, Lunel, artiste remarquable, d'un talent boulevardier fort original, comprennent ainsi la caricature. Ils ont l'intention de faire d'Épinal la ville artistique par excellence : Urbs.

*
* *

Il faut mettre à part un étrange personnage, Willette, un peu toqué ; sa toque lui va bien ou mal. Il a donné une série adorable de dessins sur Pierrot, qui sont en même temps des poèmes exquis.

Watteau fut un insouciant ; il a laissé une œuvre délicieuse, sans profondeur. Marie-Antoinette et Mme Dubarry roulaient gentiment sur la pente jusqu'à l'échafaud ; personne ne s'inquiétait du dénouement. Willette, lui, grandit à la fin du siècle de l'argent, et son œuvre est frissonnante de l'inquiétude de la vie ; s'il envisage tout avec grâce, on sent dans cette désinvolture un tremblement et une faiblesse en face de la misère humaine.

Ce mélancolique coquet est un sceptique. Pris par une fièvre typhoïde, il fut, une semaine, dans le délire. On le crut perdu. Ses premières paroles raisonnables furent, assis dans un large fauteuil en voyant ses bras et ses jambes très maigres : « Comment allez-vous, monsieur de Voltaire ? »

Et c'est fini.

Non, il en reste un, suprême artiste, qu'admirent à l'angle des carrefours les sergents de ville et les gens de goût : Jules Chéret.

Ce fabricant d'affiches est un dessinateur extraordinaire absolument hors de pair et, à la fois, un maître imprimeur, comme il en fut au moyen âge. Ses compositions, d'une science absolue, sont magnifiquement décoratives ; c'est élégant, vigoureux, d'une correction impeccable, d'un caprice sans pareil. Jules Chéret, n'escamotant jamais la difficulté, en triomphant toujours, malgré les proportions nécessitées par les besoins commerciaux de la réclame, fait dominer la note brutale par le cachet artistique. Ses affiches, visions attrayantes de couleurs combinées avec une malignité prodigieuse, éclatantes comme des coquelicots qui auraient poussé dans des trous de murs, sont des bouquets empourprés et raccrocheurs.

Ainsi le veut le temps. *Time is money*. Un des plus véritablement artistes, dans l'imagerie parisienne, est celui qui compose, sans souci de gloire, ces placards dont les lambeaux, déchiquetés par le vent et la pluie, claquent, au long des murailles, où leur apparition fraîche fut une gaieté.

III

ALBERT ROBIDA

Il y a les épinglées de Robida, comme il y a les cocotes de Grévin. Alors que presque tous les dessinateurs imitent plus ou moins le maître ès croquis boulevardiers et marchent derrière lui, sur son trottoir, Robida a cherché et trouvé un genre. Au bout de son crayon, est apparue, sur la pierre lithographique, une Parisienne marquée d'une particulière allure. La cocote de Grévin a, par exemple, presque toujours de l'esprit, et elle a, presque toujours, sous son crâne tendre, la fantaisie et le caprice, qui, êtres merveilleux, l'un de l'autre épris, minuscules comme la reine Mab dont le char est taillé dans une coquille de noix, se promènent derrière le front, couvert de cheveux à la chien, échangent des baisers, et, par intervalles déposent dans les circonvolutions du cerveau, sur les coussinets de moelle, les petits caprices et les petites fantaisies nés de leurs baisers.

La femme de Grévin ne méprise pas l'argent, mais elle ne dédaigne pas le poète amoureux. Elle a même des souvenances émues pour le temps de lointaine misère. Telle est, au bas d'un dessin, qui représente, dans sa chambre d'ouvrière, une mignonne aux cheveux ébouriffés, à la robe collante, indiquant les jambes héronnièrement exquises, cette légende :

Pain......	2 sous
Beurre....	1 sou
Café......	2 sous
Total...	5 sous

Comme l'argent file!!!

(*Ces bons moralistes.*)

La grisette, dont est prochaine la chute dans le triomphe, n'est pas encore devenue « lakiste » ; mais alors qu'elle fera, au bois de Boulogne, le persil dans sa victoria, autour de la cascade et des flots menus, elle gardera toujours un tantinet de bonne folie et un tantinet d'amour qui n'aura pas encore servi. La cocote de Grévin fait la transition entre la lorette et « l'épinglée » qui, celle-ci, n'a plus de cœur, mais seulement une croupe.

Une épinglée croit un peu à l'argent, beaucoup aux louis, passionnément aux billets de banque. C'est la femme dessinée par Robida. Elle est généralement grasse et boulotte, avec des bras opulents, des seins qui avancent, en emplissant le corset de leurs globes fermes, la taille mince, des hanches superbes, qui, pour les amoureux de matière chez la femme, évoquent, en leurs courbes exagérées, le rêve des chairs et le poème des contours; elle grise les sens, avec des jambes plantureuses, aux mollets riches de galbe et des pieds de rien du tout. Ils sont, en vérité, les plus jolis, à Paris comme à Pékin, les pieds de rien du tout que parfois leurs maîtresses, à l'habileté miraculeuse, enferment dans des souliers encore moins grands. Ainsi splendide de formes, la femme de Robida possède, outre la taille possible à saisir sans doute entre les mains jointes, des attaches excessivement fines, très déliées, aux genoux, aux bras et aux cous des pieds de rien du tout. L'âme de ce corps existe à peine. La lorette de Gavarni aime

le chicard, la cocote de Grévin a des tendresses soudaines et des béguins impromptus, tandis que l'épinglée de Robida est une femme menant bien son affaire, sans se laisser distraire malgré des sentimentalités niaises, car elle s'écrie en lisant, allongée sur son lit, un roman où le héros exprime sa passion en termes amphigouriques :

— Oh !... celui qui me parlerait comme ça, je sens que je ne le tromperais jamais... mais voilà, y en a pas.

Elle n'est pas sans cesse spirituelle, la femme de Robida. Ayant beaucoup de très belle chair à vendre, elle la vend au plus haut cours. C'est l'important. Avec l'insolence de sa triomphante beauté, elle a le dédain des chatteries de la causerie, et, rejetant le souci de la pensée, elle énamoure par la vue de sa poitrine, et de son giron aux lignes onduleuses. Souvent elle ajoute à ses moyens de conquête les indiscrétions d'attraits, surprises ravissantes, des robes courtes ou levées.

Le talent de Robida est composé d'imagination et de modernité, et les femmes ainsi enfantées dans son rêve d'art, ont, jusqu'à l'inouïsme, des ondulations, des souplesses, des serpentements, des zigzags, des allongements, des abondances, des adossements, formes et poses, qui toutes sont empreintes de vivacités, de langueurs, de coquetteries, de nervosités, de nonchalances, d'abandons, de câlineries, de lascivetés et d'insouciances.

Ce type est la caricature de la réalité passagère, type éclos d'une fantaisie et d'une paraphrase de la femme. Les galantes du dix-neuvième siècle sont très sérieuses. Robida les représente, à Longchamps, dans des victorias en forme de corsets et de moulins à vent, sur lesquelles des annonces épatantes disent leurs mérites. On traite

de gré à gré (1). Elles veulent le chic et le chèque, et le reste peu leur chault. Robida les saisit telles quelles, avec le charme de leurs yeux, la grâce de leurs attitudes, leurs toilettes savantes par quatre mille ans d'expérience, avec leurs élégances, mais sans esprit et sans cœur. Elles ont le cœur fermé, la tire-lire ouverte, et, comme manière d'esprit, l'excentricité. Leur genre est très yankee.

*
* *

Le caricaturiste des élégantes, habite à Argenteuil, loin du demi-monde que charge son crayon, une maison tranquille. Il a lâché Belleville, où longtemps il a demeuré. Robida, qui est né à Compiègne en 1848, fut d'abord clerc de notaire, mais ses camarades lui faisaient toute sa besogne parce qu'il leur troussait des dessins.

---

(1) Après un pareil portrait, je ne trouverais pas à me marier, si je ne l'étais déjà. Vous me signalez à la vindicte publique pour une foule de choses. Je suis immoral, je n'ai pas de cœur; vous m'accusez de ne faire que des femmes. Vous induisez le tribunal en erreur. Je fais des hommes aussi, mais pas de notre temps, pas de notre pays. Est-ce ma faute s'ils sont laids maintenant, si laids, que j'aime mieux dessiner vingt femmes qu'un seul homme. Mais je dessinerai tant que l'on voudra des sauvages, des Chinois, des gens de la Restauration, des lansquenets, des gens du XV[e] ou XVI[e] siècle, doublés en fer.

S'il faut dépasser la Restauration, j'y renonce et, quoique vous disiez, cher ami, je ne mettrai jamais dans un dessin plus d'un quart d'hommes pour trois quarts de femmes.

Par-dessus tout, j'aimerais mieux dessiner de vieilles maisons. Mais... il y a le grand mais... on n'en voudrait pas. Moderniste que vous êtes, aquafortiste à l'encre, encore plus inconvenant que Zola, vous n'avez pas le droit de nous rien reprocher. Nous ne faisons que suivre le mouvement, car enfin je connais certain romancier...

ROBIDA.

Un matin, en 1866, il tenta hardiment la fortune, vint à Paris, emportant comme bagages un carton plein, se présenta chez Cham qui lui donna une lettre pour Philippon. Robida entra tout de suite à ce journal bien nommé : *le Journal amusant.* Bientôt il collabora à d'autres feuilles encore : *Paris-Comique, Paris-Caprice*, La guerre contre la Prusse éclata. Robida fut, au 4 septembre, membre de la commission municipale du vingtième arrondissement jusqu'au 31 octobre. C'est M. Braleret qui était maire de Belleville. Comme, de temps en temps, des exaltés venaient assiéger la mairie, Robida avait conseillé de jeter des bustes de Napoléon III à la foule ; ça la calmait. Rentré dans la vie privée, le caricaturiste collabora à un canard de l'époque que dirigeait Bachelin-Deflorenne : *la Chronique illustrée.*

*
* *

Pour payer ses rédacteurs, Bachelin les couchait et les nourrissait dans son bureau. Les derniers jours de la Commune furent terribles. Robida avait pour camarades, dans sa compagnie, des enragés qui fusillèrent les otages, et peut-être on se fût défié de son civisme, si un ami du Comité central ne lui avait envoyé, par intervalles, un dragon pour lui remettre un pli cacheté. C'était simplement un ordre de venir siroter, au café de Madrid, une absinthe au nom de la Commune. Ces absinthes sauvèrent Robida des suspicions bellevilloises.

Après la guerre, il entra à un journal où il a publié, pendant près de dix ans, jusqu'en 1880, avec une fécondité inépuisable, des dessins étonnants de verve et de brio : *la Vie parisienne.* En 1873, il fit une échappée et partit pour l'Autriche, et, six mois durant,

il illustra un journal de Vienne : *Der Floh*. Les collaborateurs se réunissaient deux fois par semaine, autour de la table de rédaction chargée de saucisses et de bocks, et ils discutaient gravement les fantaisies les plus follement parisiennes en buvant des bocks, en mangeant des saucisses.

En quittant Vienne, Robida suivit, pour retourner à Paris, les chemins les plus longs, et prit ainsi le goût des voyages. De ces excursions, trois volumes sont nés, dont Robida a fait le texte et les dessins : *les Vieilles villes d'Italie, les Vieilles villes de Suisse, les Vieilles villes d'Espagne*. Dans ses impressions, l'auteur manque parfois d'enthousiasme, mais il a de la gaîté toujours et de l'ironie parisienne. Il en a surtout, avec une haute dose de caprice, dans un roman merveilleux comme un conte de fées : *Voyage très extraordinaire de Saturnin Farandoul, dans les cinq ou six parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne*. Texte et dessins sont toujours de Robida. Rien n'est plus joli que l'idylle de Farandoul avec Mysora, la fille du rajah de Timor, qui, pour éviter les émissaires de son père, a accepté des rendez-vous d'amour en scaphandre dans les flots océaniens.

Le tableau est indiqué. Si cela était tout à fait bien écrit, ce serait de la poésie. Robida, qui paraît avoir cent mains pour travailler, comme Argus avait cent yeux, est rédacteur en chef d'un journal très parisien : *la Caricature*.

Et son illustration mirifique des œuvres de Rabelais?

***

Robida a le désintéressement de tout ce qui n'est pas

parisien, d'un parisianisme restreint. Les femmes qu'il montre en Australie, à New-York, au pays des pagodes ou dans la lune, sont les mêmes qui soupent dans les cabarets à la mode du boulevard des Italiens et du boulevard des Capucines, qui habitent des hôtels gentils aux Champs-Élysées ou des entresols autour de la place de l'Europe.

Robida est l'amant des choses futiles et le peintre d'un petit pays. Il va au théâtre des Variétés, mais jamais, à moins que ce ne soit pour rire, dans un théâtre de drame sombre. Il est élégant, et il a le royaume des grues. Certes, Pan le satyre, qui glissait les sèves et les passions dans les veines, est trépassé ! Jadis, furent en Grèce des « épinglées », qu'on nommait les hétaïres. Charmantes de compassion pour les rêveurs, elles étaient les amies de ces éplorés et les amoureuses de ces amoureux immortels des rythmes. Mais les épinglées préfèrent, avec raison, aux poètes, les huitres. Les naïades de l'Èbre, accompagnées du cortège des nymphes de Thrace, ont pleuré la mort d'Orphée. Depuis, l'âme des hétaïres a expiré. Elle a expiré sur les lèvres de Socrate, que chérissait Aspasie, de César, de Pétrarque, de Dante, de Louis XIV, du duc de Lauzun, du duc de Richelieu, de tous les grands amoureux. Quelle femme a consolé Musset, le poète de la femme et de l'amour ?

Il ne faut défendre les poseurs de lapins. L'œuvre de Robida est la parodie de la femme de la fin du dix-neuvième siècle, de la femme telle que l'a faite le besoin des luxes. Dans cette œuvre, conçue par la plus étourdissante imagination, inspirée par la plus crevante réalité, grouillent, en un pêle-mêle artistique, les têtes de gommeux aux poils qui ramènent, et, parmi les silhouettes des habits noirs, éclatent les chevelures noires ou fauves des épinglées, s'allongent leurs jambes fris-

sonnantes sous les bas de soie, se gonflent leurs seins qui fuient dans les corsages. Au milieu du tohu-bohu, qui fait songer à une assemblée d'impures autour de la corbeille des agents de change, parmi les orgies des formes, parmi les éclairs des yeux aux longs sourcils, parmi les zigzags des attitudes langoureuses et extraordinaires, les croupes saillent, comme, la nuit, les étoiles dans le ciel.

C'est très chic.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

Paris. — Soc. d'imp. Paul Dupont (Cl.) 25.4.86.

C. D'AMEZEUIL
La Braconnière. 1 vol. 3 »

PAUL ANGULO
Les Assassins de Prim. 1 vol... .... 2 »

ALFRED ASSOLANT
Désirée. 1 vol........ 3 »
Léa. 1 vol... ..... 3 »
Le plus hard [illegible] ueux 1 vol................ 3 »
Nini. 1 vol............ 3 »
Plantagenet. 2 vol..... 6 »

ALBERT BATAILLE
Causes criminelles et mondaines.6 vol.,chaque vol.............. 3 50

ÉDOUARD CAVAILHON
Les Courses et les Paris 1 vol............... 3 50

FÉLICIEN CHAMPSAUR
Le Massacre. 1 vol.... 3 50

CH. CHINCHOLLE
Le Catalogue de l'Amour. 1 vol......... 3 »
Le vieux Général. 1 vol. 3 »

LÉON CLADEL
Héros et Pantins. 1 vol. 3 50
L'Homme de la Croix-aux-Bœufs. 1 vol..... 3 50

MAURICE DRACK
La Goutte de Sang. 1 v. 3 »
Trinqueballe. 1 vol ... 3 »

GALOPIN
Le Parfum de laFemme 1 vol................ 3 50

J. DE GASTYNE
La Femme nue. 1 vol. 3 »
Rayon d'Or. 1 vol..... 3 »
Le Secret de Daniel. 1 v. 3 »

BOUNICEAU GESMON
Domestiques et Maîtres 1 vol... .... 3 50

GOURDON DE GENOUILLAC
Les Folies de Paris. 1 v. 3 »
Le Roi rouge. 1 vol.... 3 »

EMMANUEL GONZALES
La Vierge de l'Opéra. 1 vol.............. . 3 »

GEORGES GRISON
Paris horrible. 1 vol.. 3 »
Souvenirs de la Roquette 1 vol.............. .. 3 »
13, rue des Chantres. 1v. 3 »

ROBERT HALT
Brave garçon. 1 vol... 3 »
Marianne. 1 vol....... 3 »
Le Roman de Béatrix. 1 vol............... 3 »

ALEXANDRE HEPP
Paris patraque. 1 vol. 3 »
Paris tout nu. 1 vol... 3 »

LOUIS JACOLLIOT
Voyages au pays des Bayadères,etc.12 vol. se vendant séparém. 3 »

ARMAND LAPOINTE
L'Enjoleuse. 1 vol..... 3 »
La Princesse. 1 vol.... 3 »

DE LAUZIÈRES
Ange ou Démon. 1 vol. 3 »
Les Drames du Feu. 2 vol.. .... 6 »

HENRI LERICHE
La Belle Mathilde. 1 v. 3 »

HENRI LEVERDIER
Mme D. K. L., poste restante. 1 vol......... 3 »

PRINCE LUBOMIRSKI
Chaste et Infâme. 1vol. 3 »

J.-L. MACQUARIE
Voyage à Madagascar. 1 vol... .... 4 »

MARDOCHE & DESGENAIS
Les Semaines de deux Parisiens. 1 vol..... 3 50
Les Parisiennes. 1 vol. 3 50

BERTIE MARRIOTT
Parisiens et Parisiennes. 1 vol .... 3 »
Un Parisien au Mexique 1 vol................ 3 »

ADRIEN MARX
Profils intimes. 1 vol... 3 »

MIE D'AGHONNE
Les Amours d'une Femme honnête. 1 vol... 3 »
La Perle de Candelair. 1 vol. .... 3 »

EUGÈNE MORET
La petite Kate. 1 vol.. 3 »
La Révoltée. 1 vol.... 3 »

ARNOLD MORTIER
Les Soirées de l'Orchestre. 9 vol. à 3 50

LOUIS NICOLARDOT
La Fontaine et la Comédie humaine. 1 vol... 3 »

ADOLPHE RACOT
Champagne Cornod. 1 v. 3 »
La Conquête de Floriane. 1 vol......... 3 »
La Maîtresse invisible. 1 vol............... 3 »
Le Plan d'Hélène. 1vol. 3 »
Le Supplice de Lovelace 1 vol............... 3 »

TONY RÉVILLON
L'Agent provocateur. 1 vol... .... 3 »
Le Besoin d'Argent. 1 vol.............. .. 3 »
Les Convoitises. 1 vol. 3 »
Noémi. 1 vol .... 3 »

AURÉLIEN SCHOLL
Les Amours de cinq minutes. 1 vol......... 3 »
Fleurs d'Adultère. 1 v. 3 »
Mémoires du Trottoir. 1 vol................ 3 »
L'Orgie Parisienne. 1 v. 3 »
Les Scandales du jour. 1 vol............... 3 »
Fables de La Fontaine filtrées (illustré). 1 v. 10 »

ANAÏS SÉGALAS
Les Magiciennes d'aujourd'hui. 1 vol...... 3 »

SOURBÉ
Le Tir de chasse raisonné et le Dressage du chien d'arrêt. 1 vol. 3 50

PIERRE VÉRON
Allons-y gaiement. 1 v. 3 »
Les Araignées de mon Plafond........... . 3 »
L'Art de vivre Cent ans. 3 »
La Chaîne des Dames. 3 »
Les Comédies de l'Alcôve .... 3 »
Galop général......... 3 »
Paris-Vicieux .. .. 3 »
Tapons là-dessus. 1 vol. 3 »
Le Tir aux Oisons. 1vol. 3 »
L'Amour de Babel..... 3 »

VIOLETTE
L'Art de la Toilette. 1 vol. in-8, illustré.. 6 »
Les grandes Dames d'aujourd'hui. 1vol. gr. in-8 illustré............. 20 »

Le Décaméron

10 jolis volumes illustrés de Contes et de Nouvelles, par les plus célèbres auteurs contemporains. Les 6 premiers sont en vente; chaque volume. 6 fr.

Bibliothèque choisie des Romans contemporains.

A 1 franc le volume

Bibliothèque choisie des chefs-d'œuvre français et étrangers.

26 vol. .... 1 fr.

PARIS. — TYP NOIZETTE.




C005265678

